118

Mad Movies

Cinéfantastique

Souviens-toi ...



LE SLASHER !

De Halloween à Urban Legend
Les Tueurs Masqués du Cinéma

ACTU:
CUBE
EXISTENZ
LA FIANCEE DE CHUCKY
STAR TREK: INSURRECTION

Espagne : 700 Pts
Belgique : 180 FB - Canada : 7,50 $
Suisse : 8 F - RCI : 2800 CFA

M 2016 - 118 - 25,00 F - RD

LA MUTANTE II

Elle est de retour : plus sexy et dangereuse que jamais...









À LA LOCATION LE 3 MARS 99

SPECIES II © 1997 Metro-Goldwyn-Mayer Pictures Inc. Tous droits réservés. Conception Graphique ©1999 MGM Home Entertainment Inc. Tous droits réservés.

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris
Internet
http://www.mad-movies.com

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES
Ciné-Fantastique
Numéro 118

Rédacteurs en chef
Damien Granger
Jean-Pierre Putters

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Rafik Djoumi
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Collaboration
Alex Benjamin
Alexandre Bustillo
Cyrille Giraud
Frédéric Lelièvre
Christophe Lemaire
Alexandre Nahon
Jack Tewksbury
Sandra Vo-Anh
Erich Vogel

Correspondant à Los Angeles
Emmanuel Itier

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Souviens-toi... non rien

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Mars 1999

Commission paritaire
59956

ISSN : 0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Céline Beauge, Yvette Calmel-Rougerie, Michael Camellini, Cat's, Arnaud Cazet, Carole Chomand, Marquita Doassans, DDD Cornell, Florence Flatres, Marie-Laure de Frescheville, Sylvie Forestier, Laurence Granec, Fabienne Isnard, Christophe Jouvet, Sandrine Lamontagne, Anne Laca, Pascal Launay, Etienne Leibert, Olivier Margerie, Dany Martin, Karine Ménard, Jean-Claude Michel, Alexis Rabinowicz, Stéphanie Seurot, Jessica Wattiaux

Sommaire



DOSSIER : Souviens-toi... le Slasher !

4 - Nouvelles Lunaires et Éditorial

8 - Dans les Griffes du Cinéphage

13 - Abonnement

14 - Matrix

Dans un monde futur où les machines sont censées améliorer le quotidien des hommes, un petit groupe organise la résistance. Car dans ce **Matrix** réalisé par les frères Wachowski (**Bound**), mieux vaut une existence difficile mais libre qu'une vie facile mais programmée. Avant-première d'un film qui s'annonce «terrifique» !

16 - La Fiancée de Chucky

Chucky, la poupée Brave Gars investie par l'âme du serial killer Charles Lee Ray, fait son comeback, accompagné d'une jolie fiancée qui le rafistole à la manière du monstre de Frankenstein. C'est le Hongkongais Ronny Yu qui réalise ce quatrième volet, un road-movie débridé pour ces Bonnie et Clyde caoutchouteux.

22 - Cube

Cinq personnes qui ne se connaissent pas se retrouvent piégés dans un labyrinthe constitué de pièces cubiques. Difficile de ne pas céder à la panique. Le premier film de Vincenzo Natali, un petit budget, est un exercice très réussi qui épate tout le monde. D'ailleurs, le dernier festival de Gérardmer lui a donné trois récompenses, dont le Grand Prix.

26 - eXistenZ

Seize ans après **Vidéodrome**, David Cronenberg s'intéresse de nouveau aux mondes virtuels et aux rapports de l'homme à l'image. Mais avec **eXistenZ**, dont l'intrigue tourne autour d'un jeu vidéo, le réalisateur canadien montre ses limites sur un media qu'il connaît mal et dont il doute des possibilités créatives. Son film s'en ressent, ne débouche sur aucune idée visionnaire. Quand Cronenberg fait du sous-Cronenberg...

30 - Beowulf

Un peu de **Higlander**, un peu de **Mad Max 2**, un peu de **Mortal Kombat**, une légende celtique sortie du placard pour relever la sauce, et voilà comment on donne naissance à un nouveau héros, Beowulf, fils de Satan qui lutte contre sa nature et le Mal sur Terre. Un produit standard pas déplaisant malgré l'impression de déjà vu.

32 - Star Trek : Insurrection

L'Enterprise part pour un nouveau voyage. Cette fois, son équipage se révolte contre la Fédération lorsque cette dernière ordonne l'attaque d'une planète pacifiste. Après **Star Trek : Premier Contact**, proche du film d'horreur, l'acteur/réalisateur Jonathan Frakes calme le jeu et dirige un film de papy qui privilégie la romance.

34 - Urban Legend

Australien et seulement âgé de 26 ans, Jamie Blanks est un passionné du genre. Son premier film, dans lequel un tueur mystérieux commet ses crimes en s'inspirant des légendes urbaines, le démontre de bout en bout. **Urban Legend** est un slasher rondement mené et plein d'audaces. Une bonne surprise après le navrant **Souviens-toi... l'Été Dernier 2** !

38 - Souviens-toi... le Slasher

Après les succès de **Scream 1 et 2**, de **Souviens-toi... l'Été Dernier** et d'**Halloween : 20 ans après**, la sortie d'**Urban Legend** nous incite à revenir sur ce genre très à la mode dans les années 80. Un rapide tour d'horizon sur deux décennies de tueurs masqués au cinéma, illustré par les propos des principaux acteurs de sa résurrection : le scénariste Kevin Williamson et Marc Gil, le président de *Miramax*.

46 - Retour sur la Planète des Singes

Alors que le remake de **La Planète des Singes** chapeauté par James Cameron est sur le point d'être tourné, on peut dès aujourd'hui fêter le trentième anniversaire de la «saga des singes» en visionnant les cinq films réunis dans un coffret vidéo. Retour sur cette série hors du commun qui faillit bien ne jamais voir le jour par crainte du ridicule !

50 - Joe D'Amato : mort d'un goreux

Le mois dernier, Joe D'Amato s'est éteint dans sa demeure napolitaine. Dans les années 80, il s'était construit une solide réputation d'artisan du Bis transalpin. Touchant à tous les genres, il tourna des films (très) gore, quelques héroic-fantasy et une poignée de sous-**Mad Max** avant de se reconvertir dans le porno. Une sacrée carrière !

53 - Vidéo et Débats

58 - Fantastic Guide

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces



La Fiancée de Chucky

NOTULES LUNAIRES



■ Auteur de deux authentiques nanars ultra-gore, **Ozone** et **Abomination**, Brett McCormick vient de terminer **Repligator** (ex-**Gator Babes**), qui se paye la présence au générique de Gunnar Hansen, le Leatherface du premier **Massacre à la Tronçonneuse**, et de Brinke Stevens, ancienne égérie de la série Z Californienne dont les titres de gloire sont **Nightmare Sisters** et **Slave Girls**. L'histoire se concentre sur les expériences du Dr Kildare (Hansen), un scientifique employé par l'armée américaine pour décupler les forces de ses soldats pendant que son assistante, la sexy Dr Goodbody (Stevens) étudie leurs fantasmes (?). Mais l'expérience foire et les bidasses sont transformés en femmes féroces et nymphomanes dont l'ADN, très instable, rappelle fortement celui des alligators. Il leur faut maintenant trouver un moyen pour stopper ces machines à tuer mi-humaines mi-reptiles.

■ Des reptiles, il en est aussi question dans **King Cobra**, écrit et réalisé par les frères David et Scott Hillenbrand. Une série B qui essaie de profiter du succès d'**Anaconda** en oppasant Pat Morita (le vieux sage des **Karaté Kid**), dans le rôle de l'expert en serpents Nick Hashimoto, à Seth, un cobra royal transformé en monstre de 10 mètres de long et dont l'agressivité a été augmentée par un sérum expérimental. Echappé du laboratoire, Seth se dirige vers Fillmore, petite bourgade américaine qui se prépare à célébrer la fête annuelle de la bière. Après que le monstre a semé la panique et fait plusieurs victimes, le Dr. Brad Kagen, le shérif Jo Biddle et Hashimoto unissent leurs forces pour attirer Seth au fond des bois afin de l'exterminer. De son côté, **Python** marche (enfin, façon de parler) plus volontiers sur les traces de **Godzilla** avec son serpent géant créé par une poignée de spécialistes en génétique pour combattre les commandos rebelles en Amérique centrale. Produit par le spécialiste des effets spéciaux Phillip Roth (**A.P.E.X.**) et réalisé par Rod McDonald, **Python** présente donc un serpent de 17 mètres à l'appétit vorace, véritable machine de guerre, un véhicule tout terrain dont la peau résiste aux tirs de tanks. Lorsque le gouvernement américain découvre ce projet officieux, il le fait immédiatement stopper. Pour se venger, son créateur Anton Rudolph lâche la bestiole en pleine métropole. C'est au champion de vélo-cross John Cooper qu'incombe la mission de le stopper. On lui souhaite bien du courage !





EDITORIAL

En ce début d'année, rares furent les heureux privilégiés avertis qu'il se déroulait là-bas, très loin dans les Vosges, un Festival du Cinéma Fantastique à Gérardmer. Il faut dire que les organisateurs manquèrent singulièrement d'initiatives. Aucune avalanche ne traversa les rues de la ville, les VIP, délaissant le hors-piste, s'entêtèrent à occuper les salles de projo et, malgré la tentative navrante de trois journalistes retranchés cinq jours au bureau de presse, assistés héroïquement par trois hôtesses du Festival, *Paris-Match* refusa obstinement d'acquérir les clichés de la tragédie. Un vrai scandale !

A cette confidentialité déjà surprenante devait pourtant s'ajouter un silence radar complet sur le résultat des courses, à savoir le Palmarès de cette manifestation unique en France après la disparition du Festival du Rex. Autant Arcoriaz séduisait les media (même aux temps soporifiques de sa reprise en mains/détournement par Toscan du Plantier), autant Gérardmer les indifférent absolument, allez comprendre. Faudra-t-il imprimer le prochain Palmarès sur les robes de Lara Fabian ou d'Ophélie Winter quand elles passent à la télé, c'est-à-dire tout le temps ? Ou bien confier le soin de le mettre en musique à Richard Cocciante, le tatouer sur les lunettes de Pierandon ? En attendant, et pour ceux que cela intéresse, vous en trouverez le détail au bas de cette page. Un palmarès d'ailleurs assez significatif si l'on considère l'unanimité faite sur **Cube**, grand vainqueur de la manifestation. Le jury, la critique et le public consacrent un quasi-inconnu, auteur jusqu'ici de quelques courts métrages, et qui nous offre là une œuvre originale, dispensatrice de ce que l'on aime au cinéma fantastique et si rare de nos jours. Du dépaysement, de l'émotion, de l'angoisse et de la crédibilité.

Un fantastique qui puise étrangement à ses propres sources et redécouvre aujourd'hui ses succès d'avant-hier. Remake, re-lecture ou bien séquelle, reglent curieusement un phénomène de mode changeant au rythme des saisons. Ainsi, nous redécouvrons de nos jours les vertus du tueur masqué. Autrefois le psychopathe se cachait derrière une double identité, Norman Bates était son prophète et les titres s'appliquaient à l'imiter : **Maniac**, **Hysteria**, **Fanatic**, **Paranoiac**, **Nightmare**, jusqu'aux folles extravagances du **Crocodile de la Mort** ou bien de **L'Abattoir Humain**. Et puis, la mode changea. Après **Halloween**, le psycho-killer se devait de sortir masqué. Si l'habit ne fait pas le moine, le costume inspire le tueur et, là comme ailleurs, s'agit de la jouer tendance. **Le Monstre du Train** se déguise et tue en première avec un billet de seconde. **Les Yeux de la Terreur** fixent leurs victimes à travers un casque de métal, le sadique se cache derrière une caricature de Frankenstein pour perpétrer ses **Massacres dans le Train Fantôme**, tandis que Myers sort sa panoplie pour de nouveaux **Halloween** et que Jason trucide exclusivement le **Vendredi 13**. La mort devient théâtrale, participe d'une mise en scène élaborée, retrouve les trucs des auteurs de giallo dans les années soixante-dix, et ceux, plus anciens, des producteurs du Krimi allemand (la série des «Scotland-Yard»). Que faut-il penser de ce retour du *slasher* costumé dans le cinéma contemporain, du succès des récents **Scream 1** et **2**, **Souviens-toi... l'Eté Dernier 1** et **2** qui nous vaut sûrement la sortie prochaine de **Urban Legend** (chroniqué dans ce numéro) ? Eh bien c'est justement ce que nous essayons de découvrir en ces pages. Silhouettes emblématiques de l'insécurité moderne, représentants parfaits du croquemitaine des contes de fées de notre enfance, le nouveau slasher masqué manie le jeu aussi bien que l'arme blanche et s'entête à pourfendre nos écrans. Enfin, jusqu'à la prochaine mode...

Jean-Pierre PUTTERS

Grand Prix du Festival de Gérardmer : **Cube** de Vincenzo Natali.
Prix Spécial du Jury : **The Wisdom of Crocodiles** de Po-Chih Leong et **La Fiancée de Chucky** de Ronny Yu.
Prix de la Critique Internationale : **Cube**.
Prix Premier du Public : **Cube**.
Grand Prix du Court Métrage Fantastique : **Opus 66** de Lionel Delplanque.

MON AMI JOE

A l'origine de **Mon Ami Joe**, une nouvelle production *Disney*, un classique du fantastique datant de 1948 : **Mighty Joe Young**. Produit par *RKO*, **Mighty Joe Young** combinait les talents du réalisateur et spécialiste en effets spéciaux Willis O'Brien (le père du premier **King Kong**) et de son élève Ray Harryhausen, prodige de l'animation image par image. Joe, c'est le nom donné à un imposant gorille arraché de sa jungle par un promoteur désireux d'en faire l'attraction numéro un de son night-club. Un singe adorable lorsqu'il est en présence de sa mère adoptive, une humaine, mais qui peut se montrer très agressif et dangereux dès qu'il se sent menacé. La nouvelle version se veut un remake proche de l'original tout en le réadaptant aux clichés contemporains mettant l'accent sur l'exploitation des animaux. *«Le premier film est formidable, une œuvre unique. C'est une histoire très classique, mais en même temps touchante et captivante. Néanmoins, il était impossible de la refaire de la même manière tant notre monde a évolué ces dernières années. Les valeurs ont changé et la technologie nous permet aujourd'hui de faire ce film de manière plus réaliste»* avance le réalisateur Ron Underwood, qui s'était déjà distingué avec **Tremors**, un excellent revival du film de monstre des années 50. Différence majeure avec l'original, Joe est cette fois non pas découvert par un propriétaire de boîte de nuit, mais par un zoologue (Bill Paxton) qui parvient à convaincre Jill (Charlize Theron), la mère adoptive du primate, qu'il sera bien plus en sécurité en Amérique. Bien entendu, Joe s'échappe et sème la panique dans les rues d'Hollywood durant une séquence bien plus généreuse en action et effets spéciaux que la scène finale du **Monde Perdu** de Steven Spielberg, qui était loin de tenir ses promesses. Des effets spéciaux réalisés «live» par le spécialiste ès singes Rick Baker ou en images de synthèse grâce aux logiciels très performants de *DreamQuest* et *ILM*. Dans un ultime effort de rendre hommage à l'original, Ron Underwood offre à Ray Harryhausen et à Terry Moore (Jill dans le premier film) de petits rôles sous forme de clin d'œil. La sortie française de **Mon Ami Joe**, qui promet d'être une excellente surprise, est fixée au 30 juin prochain.

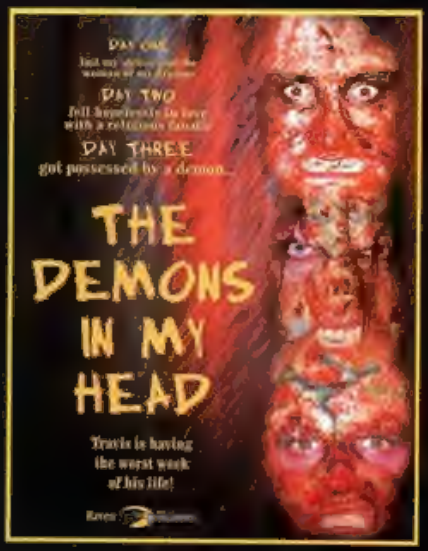


Un nouveau monstre à l'assaut d'Hollywood. Heureusement, il s'agit de mon ami Joe...

■ Et maintenant, un peu de fantastique familial avec **Musketeers 2000**, actuellement en projet chez *Kushner-Locke International*. En visite sur Terre depuis la planète Artanyan, Derek cherche un sérum qui sauverait ses semblables, atteints d'une maladie mortelle. Coincé sur notre planète parce qu'un promoteur véreux a saboté son vaisseau, espérant ainsi exploiter le pauvre extraterrestre à des fins commerciales, Derek sympathise avec trois adolescents en manque d'émotions fortes, qui l'aideront à trouver le vaccin et à regagner sa maison. Une histoire très classique pour un genre qui n'en demande guère plus.



■ *«Travis est en train de vivre la pire semaine de son existence»* nous apprend la publicité de **The Demons in my Head**, une série Z déjantée signée Neil Johnson. Il faut dire que depuis qu'un météorite s'est écrasé dans son jardin, le pauvre Travis a perdu son job et sa femme dans la même journée. Quelle poisse ! Surtout qu'il commence à perdre forme humaine, le visage de plus en plus décomposé. Comme si ça ne suffisait pas, il tombe sur un objet étrange, un «accélérateur dimensionnel» (?!?), qui réveille en lui des instincts psychopathes refoulés. **The Demons in my Head**, c'est un peu n'importe quoi, un synopsis con- (attendez, j'arrive...) fus et une galerie de personnages hauts en couleur : Regis, le co-locataire homosexuel de Travis, Marcia, une religieuse excentrique, et Bill, un prêtre illuminé qui se prend pour le Dr. Who !



■ Après **Babe** et son cochon philosophe, voici ceux, beaucoup plus mutins, d'**Animal Farm** ! Mécontents des conditions de vie lamentables qui leur sont imposées, les animaux de Manor Farm se révoltent contre leur geôlier, Mr Jones. La rebellion est menée par Old Major, un vieux cochon respecté de tous, secondé par ses frères gorets que sont Squealer le politicien, Napoléon le philosophe et Snowball, une jeune recrue qui sera envoyée en exil pour avoir désobéi à Napoléon. De plus en plus mégalos, les animaux rebaptisent le lieu Animal Farm pour mieux appuyer leur supériorité, et commencent à se disputer le pouvoir. Fable sociale adaptée d'un roman de George Orwell, l'auteur de *1984*, *Animal Farm* avait déjà donné un dessin animé dans les années 70. Mais ce film d'animation un peu trop en avance sur son temps ne trouva jamais son public. Aujourd'hui, le réalisateur John Stephenson (qui a participé, au niveau des effets spéciaux, à **Dr. Dolittle** et **Babe**, justement) s'y essaie à son tour avec cette version «live» pour le cinéma.



■ Dans le thriller de science-fiction **The Astronaut's Wife**, Johnny Depp et la star montante Charlize Theron (**L'Associé du Diable**) sont Jillian et Spencer Armacost, un couple parfait, la représentation du rêve américain. Jusqu'à ce que Spencer revienne sur Terre après une mission de routine dans l'espace durant laquelle il perd tout contact avec la Nasa pendant deux minutes. Pour Jillian, qui connaît Spencer mieux que personne, le comportement de son époux a radicalement changé. Après avoir été décoré de la médaille d'honneur par le Président, Spencer démissionne et accepte un poste de secrétaire à la défense à New-York, une ville qu'il a toujours détestée. De plus en plus suspicieuse, et enceinte de jumeaux, Jillian est en prise à des cauchemars récurrents directement liés à la mission de Spencer. Ses doutes s'épaississent d'autant plus lorsqu'elle est contactée par Sherman Reese, un ancien employé de la Nasa, renvoyé pour paranoïa. Selon Reese, le corps de Spencer serait investi par une force extraterrestre qui prépare l'invasion de la Terre. Il ne reste que très peu de temps à Jillian pour découvrir la vérité et enrayer le mal. Proche du scénario de **La Mutante 2**, **The Astronaut's Wife**, une production *New Line* réalisée par Rand Ravitch (scénariste de **Candyman 2**), sortira en France en septembre prochain.



DIMENSION FANTASTIQUE

Ils ont de quoi être heureux les frangins Bob et Harvey Weinstein, les propriétaires de *Miramax International* ! Les succès de **Scream 1** et **2** (en tout, 350 millions de dollars amassés à travers le monde), d'**Halloween : 20 ans après** et de **The Faculty** (sortie française prévue le 16 juin), la collaboration entre le réalisateur Robert Rodriguez (**Une Nuit en Enfer**) et le scénariste Kevin Williamson, ont placé leur filiale *Dimension Films* en tête des compagnies indépendantes, devant *New Line*. Logique, donc, qu'ils fassent les yeux doux au fantastique pour la cuvée 99. Outre **Texas Blood Money** et **Hangman's Daughter**, les deux suites d'**Une Nuit en Enfer** (dont on vous parlait dans le n° 115), il y aura aussi **Alien Love Triangle**, un film à sketches co-réalisé par Danny Boyle (**Trainspotting**) et Gary Fleder (**Le Collectionneur**). Dans le premier segment, Kenneth Branagh se rend compte que sa femme, interprétée par Courteney Cox, est en fait un homme provenant d'une autre galaxie. Dans le second, qui se déroule dans le futur, des agents fédéraux soupçonnent un scientifique d'être un androïde envoyé sur notre planète pour nous espionner. Il s'avère que ce sont eux les aliens, dirigés par sa propre femme. Avec une pareille thématique, c'est un coup à s'attirer les foudres des mouvements féministes ! Ensuite, il y aura **Dogma**, un thriller de science-fiction dans lequel un assortiment de personnages atypiques se serrent les coudes pour sauver la Terre de forces obscures. Ecrit et réalisé par Kevin Smith, **Dogma** réunit un casting quatre étoiles : Ben Affleck, Matt Damon, Salma Hayek, Linda Fiorentino, Chris Rock, Alan Rickman, Jason Lee et la chanteuse Alanis Morissette. Rien que ça ! Vu l'accueil chaleureux qui est réservé à la série **Prophecy** en vidéo, le troisième chapitre, **The Ascent**, est déjà en tournage. Puni pour avoir échoué dans son effort de conquête du paradis, l'ange exterminateur interprété par Christopher Walken se retrouve dépossédé de ses pouvoirs et transformé en être humain. Hermétique à toute forme de rédemption, il aidera pourtant un couple lorsqu'un ange encore plus maléfique se met en tête de détruire la Terre et le Paradis. Suivront **Scream 3**, dont on ne sait encore rien si ce n'est que Kevin Williamson reste à l'écriture et Wes Craven à la mise en scène, puis la parodie **Scream if you Know What I Did Last Halloween**, par les auteurs d'**Agent Double Zéro** avec Leslie Nielsen, que réalisera l'acteur Keenen Ivory Wayans (**Most Wanted**). Des projets qui annoncent une nouvelle année sous le signe du succès pour *Dimension Films*.



Ben Affleck et Matt Damon parviendront-ils à sauver le Monde dans **Dogma**. *Sûrement...*



Kenneth Branah et Courteney Cox dans ***Alien Love Triangle***. *L'amour inter-sidéral.*



Vincent Spano et Christopher Walken dans ***Prophecy 3 : the Ascent*** *: la réinsertion des anges.*

■ Régulièrement, entre un **Puppet Master** et un **Subspecies**, *Full Moon*, la firme du prolifique Charles Band, propose une série de 4 films à thème. Ainsi après **Filmonsters**, il lance la collection **Pulp Fantasy**, dont les visuels rappellent ouvertement les couvertures des *E.C. Comics*, les *Tales from the Crypt* et autre *Vault of Horror*. Les histoires aussi d'ailleurs. **Lagoon**, lui, s'inspire également des vieux classiques des années 50 comme **L'Etrange Créature du Lac Noir** avec ses deux monstres amphibies millénaires qui hantent les marais d'une petite bourgade américaine et se disputent une héroïne légèrement vêtue, captive d'une famille de psychopathes. Dans **Buried Alive**, [illegible] tout, y compris leurs conquêtes. Démentes et insatisfaites, elles enterrent leurs amants dans le cimetière voisin. Mais une pluie torrentielle s'abat sur la région, faisant pourrir le bois des cercueils et libérant ainsi leur précédente victime qui revient les tourmenter. De son côté, **Prison of the Dead** suit un groupe d'enquêteurs dans le pénitencier de Longfort, fermé il y a deux cents ans, pour découvrir que les taulards, restés enfermés dans leurs cellules, se sont transformés en zombies. Les protagonistes de **Sideshow**, eux, sont des freaks sanguinaires. Des fugitifs parmi lesquels les criminelles Ginger et Tina, récupérés par Bernardo, propriétaire peu scrupuleux d'un cirque qui les transforme en monstres de foire pour le plus grand plaisir des visiteurs. Rien que des vieux concepts revisités à la sauce teenagers destinés aux consommateurs de séries B.









■ **Stigmata**, la nouvelle production de Frank Mancuso Jr. (**La Mutante** et sa suite), ressemble fortement à **L'Emprise**, un film proprement terrifiant de Sidney J. Furie qui date de 1982. Tout comme Barbara Hershey, la jolie Patricia Arquette (**Lost Highway**) est victime d'agressions perpétrées par une force invisible. Chez elle, au boulot, dans le métro, elle n'est jamais à l'abri. Et les convulsions sont tellement violentes qu'elles provoquent des saignements. Devant le caractère spirituel des événements, un agent du Vatican (Jonathan Pryce) envoie un prêtre mener une enquête. D'abord suspicieux, le prêtre (Gabriel Byrne) décide d'aider la jeune femme après avoir assisté à une des attaques dont elle fait l'objet. Réalisé par le débutant Rupert Wainwright, **Stigmata** semble également lorgner du côté de **L'Exorciste**. Un film sous (bonnes) influences !



Patricia Arquette, la victime, et Gabriel Byrne, l'exorciseur, dans **Stigmata**



■ David Carradine, tout le monde le connaît pour son immortelle composition de moine bouddhiste dans la série télé *Kung-Fu*. Un rôle qu'il obtint au nez et à la barbe de Bruce Lee. On le connaît aussi pour avoir accumulé une centaine de séries B et Z en moins de 15 ans. Prolifique, il l'est aujourd'hui de moins en moins, profitant d'une semi-retraite bien méritée. Pourtant, on le retrouve au générique d'une nouvelle production Roger Corman, **Knocking on Death's Door** de l'inconnu Mitch Marcus, dans lequel des spécialistes en phénomènes paranormaux investissent le purgatoire de Hillside House pour étudier les esprits qui



■ Petit film d'horreur de série B, **The Evil Within** de Jeff Bydalek se déroule dans une maison hantée par l'esprit de Jerimiah Billings, un psycho-killer qui a tué 9 membres de sa famille avant de se donner la mort. Cinquante ans plus tard, le seul survivant du massacre, Terry, rouvre la vieille maison de Germantown, qu'il transforme en pension de famille. Lorsqu'un des pensionnaires se suicide dans la vieille chambre de Jerimiah, une réaction en chaîne se déclenche, réveillant le croquemitaine. Un à un, tous les clients de la maison maudite sont décimés par l'esprit revanchard, à l'exception de Vince, un mystérieux visiteur qui semble connaître le secret et anéantira Jerimiah Billings pour de bon.



le hanteni. Pendant leurs recherches, ils sont contactés par le fantôme d'un enfant assassiné par un maniaque plusieurs années auparavant. En recherchant le meurtrier, ils découvrent qu'ils pourraient bien être ses prochaines victimes...

■ Dans **Deadfall** de Vince Di Meglio, c'est une force maléfique vieille de 500 ans qu'une bande de jeunes campeurs réveille par mégarde. En week-end dans un bois isolé, situé à plusieurs dizaines de kilomètres de toute forme de civilisation, quatre amis se préparent à passer les moments les plus terrifiants de leur existence. Peut-être bien leurs derniers ! Lorsque les premiers événements étranges se manifestent, ils commencent à se monter la tête puis découvrent que leur véritable ennemi relève du surnaturel. Un «poltergeist» à forme humaine, rarement présent à l'écran, pour cause de budget étriqué, puisque ce **Deadfall** est l'œuvre de la boîte ultra-fauchée *Vista Street*, déjà responsable des dix **Witchcraft**.



SUPERNOVA

On n'entend plus beaucoup parler de Walter Hill ces derniers temps. Il faut dire que ses récents films ont connu un succès très limité. Le western **Wild Bill** est tout simplement resté inédit en salles, pour connaître une distribution exclusivement en vidéo, et le polar **Dernier Recours**, avec Bruce Willis, s'est fait injustement descendre par toute la critique. Pourtant, dans les années 80, Walter Hill s'était construit une solide réputation en réalisant les sympathiques **Rues de Feu** et **Extrême Préjudice** et surtout en produisant la saga des **Alien** et la série télé *Les Contes de la Crypte*. Deux incursions dans le genre qui portent chance à ce cinéaste généralement cantonné dans le polar et l'action. Si bien que son nouveau film, **Supernova**, est un croisement entre la science-fiction et le film d'horreur. Présenté comme un **Calme Blanc** dans l'espace, **Supernova** décrit l'odyssée du Nightingale 229, un vaisseau spatial spécialisé dans les missions de sauvetage. Lorsqu'ils reçoivent un appel de détresse provenant d'une compagnie minière dans une autre galaxie, les passagers du Nightingale 229, des secouristes entraînés aux missions les plus périlleuses, sont loin de se douter qu'ils vont relever leur plus grand défi. En arrivant sur les lieux, ils ne trouvent qu'un seul survivant, les autres forceurs ayant trouvé la mort dans d'étranges circonstances. A bord du vaisseau, la tension monte lorsque le rescapé montre un tempérament ouvertement violent et agressif. Pour cause, il se transforme progressivement en extraterrestre sanguinaire, en même temps qu'une comète menace d'explo-



***Supernova**. Des Terriens face à une nouvelle forme de vie extraterrestre...*

ser à proximité du vaisseau. Interprété par James Spader (**Stargate**), Angela Bassett (**Strange Days**), Robert Forster (**Jackie Brown**) et Lou Diamond Phillips (**Big Hit**), **Supernova** reste plus proche du thriller que du film d'horreur, même si ses quelques effets gore permettent déjà la comparaison avec **Event Horizon : Le Vaisseau de l'Au-Delà**.

■ Carl Franklin, transfuge de l'écurie Corman généralement spécialisé dans le polar (**Un Faux Mouvement**, **Le Diable en Robe Bleue**), s'essaie au fantastique avec **Mothman**, qui s'intéresse aux phénomènes paranormaux. John Klein est un journaliste respecté qui souffre toujours, un an plus tard, de la mort de sa femme Mary. Un soir, alors qu'il rentre chez lui, une tempête le force à s'arrêter dans la petite ville de Point Pleasant, où les habitants croient tous résolument au surnaturel. Bon nombre d'entre eux ont vu au moins une fois une créature ailée géante aux yeux incandescents. La même aperçue par Mary avant de rendre l'âme. Convaincu qu'il existe une relation avec le décès de sa femme, John se rend à New-York pour y rencontrer un métaphysicien qui lui raconte l'histoire de cette créature légendaire, Mothman, une faucheuse en puissance. John n'a que quelques heures pour retourner à Point Pleasant et sauver ses habitants d'une mort certaine.



Jack TEWKSBURY

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE



JACK FROST

Bizarre de voir débarquer en mi-février ce conte de Noël. Bizarre aussi de constater que pas une salle ne daigne diffuser ledit film en version originale. Doit-on en déduire que **Jack Frost** ne s'adresse qu'aux enfants ? Malheureusement oui. Car **Jack Frost** est un navet. Un spectacle interdit aux plus de huit ans. Là où un Tim Burton, en ne sous-estimant aucun de ses spectateurs, parvient à satisfaire le plus large public, le film de Troy Miller n'est qu'un produit à l'humour potache, à la mécanique imperturbable, destiné à un public précis à une période spécifique de l'année.
Jack Frost (Michael Keaton) est un musicien qui attend patiemment le succès. Accaparé par la scène, il ne voit que rarement son fils et sa femme (Kelly Preston). Et lorsqu'il se décide finalement à renoncer à ses aspirations pour passer Noël avec eux, il perd la vie dans un accident. Avec tant de malchance accumulée, le personnage finissait par nous paraître sympathique. Il l'est beaucoup moins lorsqu'il se réincarne, un an plus tard, dans le bonhomme de neige modelé par son fils. A lui alors d'enchaîner quelques jeux de mots sur sa nouvelle condition, quelques blagues grivoises (un véritable bonheur en version française !) et de tenter, un peu tard, d'être un bon père...
Seulement voilà. Les enfants eux-mêmes risqueront d'être déçus quand ils verront cet abominable bonhomme de neige, d'une texture entre le carton pâte et la boue, se déplacer de manière saccadée. On n'attend alors qu'une chose : qu'il fonde ! Ce qu'il ne tarde pas à faire dans un final où Keaton, baigné de lumière, réapparaît sous ses vrais traits pour rejoindre l'au-delà. A côté de ça, la fin de **Ghost** pourrait passer pour un chef-d'œuvre de bon goût. Même avec toute la meilleure volonté du monde, il n'y a rien à tirer de ce produit périmé qui sort en salle pile au moment où on ne l'attendait plus.

Erich VOGEL

USA. 1998. Réal.: Troy Miller. Scén.: Mark Steven Johnson, Steve Bloom, Jonathan Roberts et Jeff Cesario. Dir. Phot.: Laszlo Kovacs. Mus.: Trevor Rabin. Prod.: Matthew Baer, Jeff Barry, Richard Goldsmith et Michael Tadross pour Azoff entertainment/Canton Company. Int.: Michael Keaton, Kelly Preston, Mark Addy, Joseph Cross... Dur.: 1 h 40. Dist.: Warner Bros. Sorti le 17 février 1999.



LES ENSORCELEUSES

Les Owens sont belles, énigmatiques... et capables de vous transformer en pizza-trois fromages si ça les fait marrer. Il faut dire que les Owens sont des sorcières, en but au rejet depuis qu'une lointaine aïeule a évité le bûcher d'un quart de zippo. Ce genre de passe-temps ne facilite pas l'insertion sociale, avouons-le. Pourtant, les deux sœurs Sally et Gillian (Sandra Bullock et Nicole Kidman) font de leur mieux pour se fondre dans la masse et trouver le bonheur. Sally en se casant sagement dans sa boutique d'apothicaire, et Gillian en se tapant tous les mecs qui passent à sa portée. Mais la vraie malédiction de cette étrange famille, c'est que leur amour condamne à plus ou moins longue échéance l'homme aimé. Une belle image romantique qui va être méchamment bousculée quand Gillian l'allumeuse va vouloir se sortir des griffes de son dernier étalon, un type pas très sain, genre serial-killer made in transylvania...
Vous l'aurez compris, **Les Ensorceleuses** est plus un film d'amour qu'un film fantastique. Et c'est surtout un film d'acteurs. Renonçant au grand spectacle, les effets spéciaux ne visent qu'à soutenir un scénario habile. J'en entends qui tirent la tronche. C'est vrai, le seul mort-vivant est plutôt discret, et ce sont surtout les pétales de fleurs qui volent sous la lune. C'est râpé pour «Best of gore 4», mais c'est peut-être tout bénéfice. Si on tient compte du fait qu'une bonne part des grosses productions ricaines nous gavent d'une tonne de FX pour masquer l'inconsistance des projets, une telle retenue est fort louable. Surtout quand la formule fonctionne. Tout en finesse, **Les Ensorceleuses** se révèle un film de bonne facture.
Derrière la caméra, on trouve l'acteur de **After Hours** et du **Loup-garou de Londres**, Griffin Dunne, très à l'aise. Grâce à la bien belle photo de Andrew Dunne (judicieusement récompensé pour **La Folie du Roi George**), il dresse un joli décor de conte. On pourrait regretter que l'histoire n'appuie pas un peu plus sur le rejet de la différence dans la petite ville, le constat se limitant à une peinture de Norman Rockwell, mais il faut bien avouer que cette légèreté va bien avec l'ensemble. Malin, le scénario sacrifie aux jolis clichés sans tomber dans la caricature ringarde, et permet à un casting furieusement féminin de s'épanouir. Car, face à l'inquiétant Goran Visnjic et au toujours bon Aidan Quinn, on ne voit que des dames. Et c'est grâce à elles que la potion devient un sympathique élixir. Mention spéciale pour les deux mamies Stockard Channing et Dianne Wiest, qui donnent une autre dimension au troisième âge en s'amusant comme des folles. Et si Nicole Kidman assure tranquillement, c'est indubitablement Sandra Bullock qui mène tout le film, plus adorable que jamais. Franchement, si vous ne craquez pas pour elle, pensez à consulter...

Frédéric LELIÈVRE

Practical Magic. USA. 1998. Réal.: Griffin Dunne. Scén.: Robin Swicord, Akiva Goldsman, Adam Brooks. Dir. Phot.: Andrew Dunne. Mus.: Alan Silvestri. Prod.: Denise Di Novi pour Warner Bros. Int.: Sandra Bullock, Nicole Kidman, Stockard Channing, Dianne Wiest, Goran Visnjic, Aidan Quinn, Evan Rachel Wood, Alexandra Artrip... Dist.: Warner Bros. Dur.: 1 h 43. Sortie le 17 mars 1999.





JESSIE

Jessie met en scène une femme (Anne Parillaud) qui mène une vie double. Victime d'un cas étrange de schizophrénie, elle s'incarne chaque fois qu'elle s'endort en un nouveau personnage. Tantôt une jeune mariée partie en lune de miel avec un homme très (trop ?) attentionné, tantôt une tueuse à gages, façon Nikita, condamnée par contrat à tuer son amant. Construit en une succession de va-et-vient narratifs, le film de Ruiz se refuse à dire précisément si ce phénomène relève de la réalité ou du rêve. C'est là que l'œuvre trouve son équilibre, à l'intérieur même de ce doute permanent. Au scénario du film de paraître alors de figures récurrentes les deux vies de Jessie. Ainsi, William Baldwin joue lui aussi un double rôle. A la fois mari fourbe de l'une et amant de l'autre, il assure la connexion entre les deux existences de l'héroïne. Connexion entretenue par un motif de tableau, que la bande aperçoit chez son psy et que l'autre remarque, de façon contrastée, sur une des toiles de sa chambre d'hôtel. Raul Ruiz cultive une forme complexe mais passionnante de cinéma. Il se refuse, comme dans ses films précédents (dont les remarquables **Trois Vies et une Seule Mort** et **Généalogies d'un Crime**), à raconter une histoire linéaire avec simplement un début, un milieu et une fin. Il faut savoir prendre Jessie comme il vient, comme un rêve flou et déstructuré, que la photo du film comme son montage retranscrivent avec une force étonnante, même si le rythme aurait mérité d'être plus soutenu. En préférant au rationnel l'onirisme, et en cherchant une structure innovante, voire anarchique de narration, **Jessie** fait quelque peu penser au **Lost Highway** de David Lynch (qui illustre aussi le mythe de la duplicité). **Le Temps Retrouvé**, titre du prochain film de Ruiz (une adaptation de Proust) pourrait ainsi évoquer la forme, logiquement déconstruite, que le réalisateur tente de donner à ses films.

Erich VOGEL

Grande-Bretagne 1998. Réal.: Raul Ruiz. Scén.: Duane Poole. Dir. Phot.: Robby Muller. Mus.: Jorge Arriagada. Prod.: Barbet Schroeder, Lloy Aina Silverman, Aquarelle. Int.: Anne Parillaud, William Baldwin, Lisanne Falk, Graham Greene, O'Neil Peart, Leonie Forbet, Bulle Ogier... Dist.: Novia Films. Dur.: 1 h 42. Sortie le 10 mars 1999.

BABE - LE COCHON DANS LA VILLE



Le principe de la séquelle a quelque chose de blasphématoire. En effet, on ne fait pas des suites pour rattraper des erreurs passées mais bien pour profiter d'un engouement autour de films qu'on suppose aimés du public. Or, l'existence même de la séquelle revient à dénigrer à ce même public l'affection exclusive qu'il porte à l'œuvre originale, en lui suggérant qu'elle puisse être réitérée, détournée, programmée. L'effet rétroactif est inévitable, car, quoi qu'on en dise, les films appartiennent à leur public. En se sentant ainsi dépossédés, les spectateurs divorcent sentimentalement d'avec l'œuvre d'origine, ne voyant plus qu'une «formule» là où ils croyaient voir un «miracle». Le succès de **Babe** était celui d'un film-comète, sorti de nulle-part, qui vint fracasser le marché habituellement planifié des films familiaux. Ne ressemblant à rien de connu, il fut pourtant accepté avec une complicité que ne connaissent que quelques rares et célèbres fables enfantines. On est alors en droit de se demander quelles sont les motivations de George Miller, lorsqu'il met en chantier cette séquelle, si ce n'est le besoin de s'approprier entièrement la parenté du cochon candide et messianique. Son statut officiel sur le premier opus n'était «que» celui de producteur. Il devient, sur cette nouvelle aventure, seul maître à bord.



Ayant accidentellement blessé son maître Mr Hogget, Babe voit sa ferme de rêve péricliter et menacée de fermeture. Il part avec Mrs Hogget pour concourir à la grande Ville, et diverses péripéties vont l'amener à construire un semblant de contrat social dans un univers qui ne connaît que la survie et le chacun pour soi.

Par son simple déplacement géographique, cette séquelle substitue à la fable quasi-orwellienne du précédent volet un symbolisme nettement plus évident. La Grande Ville est une mégalopole où les buildings côtoient les monuments célèbres, où les canaux de Venise coulent sous la Tour Eiffel tandis que le ciel est embouteillé de Boeing hong kongais en rase-motte continu. Les référents n'y sont plus des veaux, des vaches ou des chevaux, mais des chiens et des primates (dont un fascinant orang-outan, croisement sidérant entre Jason Robards et Woody Strode) qui facilitent un anthropomorphisme immédiat. Les enjeux s'en trouvent grandement modifiés, car l'essence du film ne tient plus à des concepts abstraits (dignité, mort, destin, courage) mais à une simple aventure humaine plus que suggérée. Certes, tout y est. On rit beaucoup et souvent. Les couleurs pastels d'Andrew Lesnie ont toujours leur pouvoir évocateur. La direction «d'acteurs» est redoutable. Mais ce **Cochon dans la Ville** n'est pas une fable. Tout au plus s'agirait-il d'une version live (et beaucoup moins crétine !) d'**Oliver et Compagnie**, où un réalisateur bizarrement compétent cite sa filmographie à tout bout de champ, et emballe quelques morceaux de bravoure dont on le sait capable depuis longtemps. On ne peut s'empêcher d'en vouloir à George Miller (l'un des plus grands réalisateurs contemporains, quand même) d'avoir ainsi balayé de son égocentrisme la sève d'un film «qui parle à l'enfant qu'il y a dans chaque adulte et à l'adulte qu'il y a dans chaque enfant». **Babe - Le Cochon dans la Ville** est-il un bon film ? Tout à fait ! Était-ce une bonne idée ? Certainement pas !

Rafik DJOUMI

Babe - Pig in the City. USA. 1998. Réal.: George Miller. Scén.: George Miller, Judy Morris, Mark Lamprell. Dir. Phot.: Andrew Lesnie. Mus.: Nigel Westlake. SPFX : Rhythm & Hues/Mill Film/ Animal Logic Film (visuels), Neal Scanlan (animatroniques). Prod.: George Miller, Doug Mitchell, Bill Miller pour Universal Pictures. Int.: Magda Szubanski, James Cromwell, Mary Stein, Mickey Rooney. Voix.: E. G. Daily, Danny Mann, Glenne Headly, Steven Wright... Dist.: UIP. Dur.: 1 h 36. Sortie le 17 mars 1999.



Star Wars Episode 1 - The Phantom Menace *: le compte à rebours a commencé (nouvelles infos, nouvelles photos) ;* ***Un Plan Simple*** *: interview Sam Raimi ;* ***8 Millimètres*** *: Nicolas Cage enquête dans l'univers du snuff movie ;* ***Seul Contre Tous*** *: Gaspard Noé s'explique sur la croisade de son anti-héros de boucher ;* ***Festival de Sundance*** *: les premières révélations de 1999 ;* ***Dossier «Oh les filles !»*** *: la nouvelle génération hollywoodienne, avec des portraits de Sarah Michelle Gellar, Jennifer Lopez, Neve Campbell, Denise Richards, Salma Hayek, Jennifer Love Hewitt et les autres + La Ligne Rouge, Pleasantville, et toute l'actualité en salles et en vidéo du cinéma qui dépote grave. ACTUELLEMENT EN KIOSQUE : 25 F, OU A COMMANDER A IMPACT, 4 RUE MANSART, 75009 PARIS : 30 F PORT COMPRIS.*

DANS LES GRIFFES DU CINÉPHAGE

ASTÉRIX ET OBÉLIX CONTRE CÉSAR



Astérix... est le long métrage le plus cher tourné en langue française. A défaut de l'avantager, cette caractéristique le pénalise. S'il est évident que le film s'est focalisé sur les décors, les acteurs et les costumes, fallait-il pour autant oublier d'y mettre un scénario ? La recette des bonnes comédies a été manifestement perdue, d'où un remplissage systématique d'effets visuels venant compenser un manque flagrant de consistance dans le tout. A l'humour se substituent ainsi les hurlements, les insultes et les bagarres. Au bout de quarante-cinq minutes de ce régime, **Astérix et Obélix contre César** devient littéralement épuisant. On a l'impression d'avoir la tête entre deux baffles et de subir un matraquage publicitaire nous certifiant qu'on n'a pas payé sa place pour rien.

Mais comme il ne se passe finalement pas grand-chose de plaisant et que le film n'essaie même pas d'être drôle, tout préoccupé qu'il est par les effets spéciaux et les décors, il ne reste que les acteurs. Parfois amusants (Depardieu, Benigni), souvent pathétiques (Clavier en tête, suivi de très près par Galabru), ou présents le temps de quelques plans (Sim, Dombasle), les comédiens sont condamnés aux tirades clins d'œil et aux références anachroniques (exemple : Pierre Palmade dans le rôle du barde chantant *Starmania* à tout va). Le pot-pourri des albums s'enchaîne ainsi de la manière la plus hasardeuse possible. Un devin (Daniel Prévost) vient dans le village et vole de l'argent, le druide Panoramix (Claude Piéplu) se fait enlever, César est destitué de son trône par Detritus, Obélix tombe amoureux, etc...

Loin de là l'idée de vouloir jouer les fines bouches, mais il est honnêtement difficile d'apprécier un produit aussi inconstant. Même si le film de Zidi (**Les Bidasses en Folie, Les Sous Doués, La Totale...**), à la différence des derniers de Jean-Marie Poiré (**Les Anges Gardiens, Les Visiteurs 2**), ne privilégie pas le montage épileptique, le découpage reste foireux. Les personnages semblent évoluer dans des décors et des costumes qui font tapisserie. Les auteurs ont dû se dire que, puisque adapter c'est trahir, autant trahir pour de bon. On comprend mieux alors le choix avisé (pour eux) de Clavier en Astérix. Un bon point néanmoins : en adaptant de manière aussi anarchique et bovine «Astérix» à l'écran, la France y cultive un goût assez prononcé de l'auto-dérision, spectacle qui devrait ravir le public outre-atlantique et rajouter des cordes à son arc sur les préjugés qu'il a concernant les Français. Le remake prévu des **Visiteurs** par Jean-Marie Poiré pour le public américain enfoncera sans doute le clou une bonne fois pour toutes : la France est quelque part restée la Gaulle et elle en est fière. Avec **Astérix et Obélix contre César**, la France a désormais son **Independence Day**. Serait-ce trop demander d'avoir aussi un **Mars Attacks !** et un **Starship Troopers** ?

Erich VOGEL

France. 1998. Réal. et scén.: Claude Zidi, d'après la bande dessinée de René Goscinny et Albert Uderzo. Dir. Phot.: Tony Pierce-Roberts. Mus.: Jean Jacques Goldman. SPFX : Dubot (visuels), Giannetto De Rossi (maquillages). Prod.: Claude Berri. Int.: Christian Clavier, Gérard Depardieu, Roberto Benigni, Laetitia Casta, Claude Piéplu, Michel Galabru, Gottfried John, ... Dist.: AMLF. Dur.: 1 h 45. Sorti le 3 février 1999.

PRÉMONITIONS



Au début de cette décennie, l'immense succès du désormais classique **Silence des Agneaux** imposait aux producteurs l'existence d'un public féminin enfin enclin aux dérives macabres. Le cinéma d'horreur et les sous-genres qui s'y rapportaient n'était plus l'apanage des «boutonneux» (que nous sommes tous restés ici à *Mad*). Il allait falloir compter aussi avec les «pisseuses». Le revival du slasher leur doit énormément, et le thriller, quant à lui, a presque définitivement perdu ses attributs virils hérités du giallo (objets contondants et symbolique du viol omniprésente) pour muter vers un genre profondément organique, intériorisé et intuitif.

Une petite fille a été kidnappée dans la région où vit Claire Cooper. Cette illustratrice de livres pour la jeunesse croit vivre en rêves le calvaire de la pauvre enfant. Bien que sceptique, le mari de Claire juge tout de même utile de prévenir la police. Mais l'enfant kidnappée est retrouvée assassinée alors que les rêves de Claire continuent. Car ce n'est pas de visions dont est victime la Claire mais bien de prémonitions. Elle le découvrira lorsque la tragédie s'abattra sur sa propre fille. Claire se sait en contact télépathique avec l'assassin, mais son entourage se refuse à la croire, préférant l'interner. Ne pouvant plus compter que sur elle-même, Claire va ainsi entrer en contact avec le monstre qui a détruit sa vie.

Entre l'omniprésence de l'eau (sous la forme d'une ville engloutie) et des sentiments maternels, **Prémonitions** cumule un nombre record de symboles psychanalytiques féminins : gelée de fruits, robes mugets, lumières rasantes et aveuglantes, tout y passe. Magnifié par la photo de Darius Khondji (**Seven**) et la musique baroque d'Elliot Goldenthal, formidablement monté, le film de Neil Jordan tient plutôt bien la route. Dispensant quelques flashes horrifiques électrifiants, parsemé d'images oniriques à l'efficacité évidente, il joue sans retenue du complexe de Cassandre (une héroïne mythologique condamnée à la prescience sans jamais être écoutée de ses pairs). Tenant toutes ses promesses sur plus d'une heure, le film prend une tournure résolument catastrophique à l'apparition du meurtrier, personnifié par le plus mauvais acteur du monde, Robert Downey Jr. Jusque là raisonnablement concerné, le spectateur assiste alors à une destruction en règle de tout ce qui faisait l'ambition du film. Sur ses vingt dernières minutes, le thriller de série A se paye un climax à peine digne de figurer sur la grille de programme d'*Hollywood Night*. Ce qui a pu pousser l'équipe du film et le studio *Dreamworks* à un désaveu aussi brutal restera un insondable mystère. On ne cherche même pas à comprendre.

Rafik DJOUMI

In Dreams. USA. 1998. Réal.: Neil Jordan. Scén.: Bruce Robinson et Neil Jordan. Dir. Phot.: Darius Khondji. Mus.: Elliot Goldenthal. Prod.: Stephen Woolley & Redmund Morris pour Dreamworks Pictures. Int.: Annette Bening, Aidan Quinn, Stephen Rea, Robert Downey Jr., Paul Guilfoyle, Dennis Boutsikaris... Dist.: UIP. Dur.: 1 h 40. Sortie le 21 avril 1999.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul, 1 très mauvais, 2 mauvais, 3 moyen, 4 bon, 5 très bon, 6 chef d'oeuvre

R.D. : Rafik Djoumi, D.G. : Damien Granger
V.G. : Vincent Guignebert, J.P.P. : Jean-Pierre Putters

	RD	DG	VG	JPP
Astérix et Obélix contre César	2			
Babe, le Cochon dans la Ville	6			
[illegible]	5		4	5
[illegible]sten?	3			
Le Fantôme de l'Opéra	0	2		
La Fiancée de Chucky	5	5	2	4
Fourmiz	4		6	
Halloween	4	5	2	3
1001 Pattes	6	5	5	
[illegible]	2	1		
Souviens-toi... l'Été Dernier 2	0	1		2
Star Trek : Insurrection		2		
Urban Legend	4	5		3
[illegible]	2	4	3	3

TOUS AUX MANIFS !

■ On nous annonce gaillardement l'organisation des «Epouvantables Nuits de Cinéma», ce qui devrait inciter pas mal de gens à rester chez eux, alors qu'on fait c'est très bien. Cela se déroule à la Grande Halle (Salle Boris Vian), 211 avenue Jean Jaurès, Paris (métro : Porte de Pantin). Au programme, le samedi 3 avril à minuit, «La Nuit des Damnés», avec **Rosemary's Baby**, **Christine**, **Histoire de Fantômes Japonais** et **Dellamorte Dellamore**. Le 17 avril, «La Nuit Sanguinaire», avec **Histoire de Cannibales** (Tsui Hark), **Les Deux Orphelines Vampires** (en présence de Jean Rollin) et **Vampire, vous avez dit Vampire ?**. Le 24 avril, «La Monstrueuse Nuit», avec **Pink Flamingos** (copie neuve), **Eraserhead** et **L'Horrible Docteur Orlof**. Pour toute info saignante : 0 803 306 306.

■ Laissons maintenant la parole à Hobby One : «Hobby One, association (loi 1901) spécialisée dans la promotion du cinéma fantastique et du phénomène **Star Wars**, rassemble depuis deux ans des passionnés en France et en Europe. Nous organisons, à l'occasion du 20ème Salon de la Maquette et du Modèle Réduit, un grand championnat de maquettes ayant pour thème la science-fiction et votre trilogie préférée. Venez nombreux participer à ce championnat qui se déroulera du 3 au 11 avril 1999, Porte de Versailles, hall 1. Vous êtes invités à déposer vos maquettes et dioramas dès le 2 avril à partir de 14 h. Les lauréats seront récompensés par une coupe spéciale 20ème Salon (remise le jour de la clôture par le président de la manifestation, Mr Alain Barreau), des kits, un jeu de 15 photos de l'Episode 1, des t-shirts... Enfin, le grand gagnant pourra participer au voyage organisé par l'équipe d'Hobby One et partira aux USA voir **The Phantom Menace** en juin 99 ! Pour tous renseignements : Hobby One Association, BP 95, 75223 Paris cédex 05 (Tél.: 01 43 25 18 50)». Voilà un communiqué de presse clair et précis. Merci Hobby One, à vous Cognac-Jay !

■ «Ecran Libre 2000», 3ème festival jeune cinéma et vidéo, se déroulera les 24, 25 et 26 septembre prochains à Aigues-Mortes, et recherche d'ores et déjà des films de fiction sur pellicule (35, 16, 8mm) et vidéo (Beta SP, VHS, Numérique). Le thème et la durée sont libres, un film maximum est accepté par participant, et les lauréats seront récompensés par des sommes rondelettes (exemple : 1er prix pellicule : 10.000 francs). Pour devenir riche, envoyez donc vos œuvres avant le 31 mai à Ecran Libre 2000, Cinéma Marcel Pagnol, rue Victor Hugo, 30220 Aigues-Mortes (Tél.: 04 66 53 74 40).



Apprenez un vrai métier créatif !



Maquilleur cinéma, mode, théâtre, télévision



ITM

☎ 01 44 64 85 85

Demande de documentation gratuite

à renvoyer à ITM [illegible] pour 242, rue du Fg St-Antoine 75012 PARIS

☐ M ☐ Mlle Nom _____ _____

Prénom _____

Adresse _____ _____

Code Postal _____ Ville _____

Année de naissance _____ Tél _____

Niveau d'études : ☐ Secondaire ☐ Terminale ☐ Supérieur

Filière _____ _____

[illegible]

Les Grands Dossiers Secrets du XXème Siècle

[illegible]



1995 : un aéronef atterrit dans le sud de la France, à proximité d'un village naturiste (une secte ?). Depuis, les autorités ont étouffé l'affaire du Réactif Orbital Syndrome... Révoltant !

Un documentaire saisissant qui accumule les preuves et les témoignages sur la présence extraterrestre en France ! Ils sont bleus et possèdent des mandibules.

Hurlement !

79 F la cassette + 20 F de port

(50 mn - VHS SECAM)

Nom/Prénom _____

Adresse _____

Code Postal/Ville _____

A retourner à AIC COMMUNICATION

44 avenue d'Argenteuil 92600 ASNIERES

HAXAN

129 F

MALEFICIA
THAI BABES N° 1
HALLOWEEN
FRANKENHOOKER
BASKET CASE 1
LES FEEBLES (vf ou vo)
DARKLY NOON (vf ou vo)
STENDHAL SYNDROME (vf)
PLAYGIRLS 2 **
PLAYGIRLS **
CAMP 731 *
RICHARD KERN LIVE FROM NY **
NEKROMANTIK 2 *

109 F

VIOLENT SHIT 3 **
HARDCORE 1 **
HARDCORE 2 **

99 F

L'AU-DELÀ (vf)
LA MAISON PRÈS DU CIMETIÈRE (vf)
FRAYEURS (vf)
OZONE (vf)
ABOMINATION (vf)
QHS (vf)
INCREDIBLE TORTURE SHOW
GÉNÉRATION X **
ANGES ET DÉMONS
VIDEODOY
LE ROI DES MORTS *
LA PLANTE QUI AIMAIT LES HOMMES *
LA VIE SECRÈTE DE ROMEO ET JULIETTE (vf)
BABY CART 4
BABY CART 5
BABY CART 6

Collection Rose Mesie

CHERRY, HARRY ET RACHEL (vo ou vf)
MEDIONET (vo ou vf)
L'IMMORAL MR. TEARS
A CORPS PERDUS
LORNA
L'ILE DES DÉSIRS
THE IMMORAL MISS
VIXEN (vo ou vf)
MONDO TOPLESS
SUPER VIXENS (vo ou vf)
ULTRA VIXENS (vo ou vf)
MEGAVIXENS vo ou vf)
BONJOUR LES FILLES

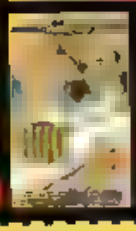
*Interdit aux moins de 16 ans/** Interdit aux moins de 18 ans

LES SÉLECTIONS HAXAN DU MOIS

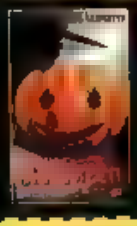
















de [illegible] commande à renvoyer à HAXAN FILMS 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt Tel 01 46 21 23 93 Fax (1) 46 21 31 16

Je désire recevoir les cassettes suivantes (VHS Secam Livraison sous 5 jours)

Sauf si mentionné, toutes nos cassettes sont en VO STE

Ci-joint mon règlement de _____ F par ☐ chèque ☐ mandat à l'ordre de Haxan Films

Nom _____

Adresse _____

_____

Code Postal _____ Ville _____

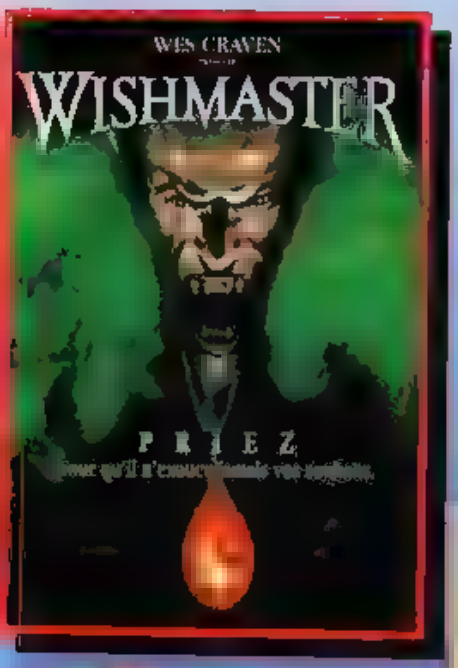
** Je certifie être majeur

Signature

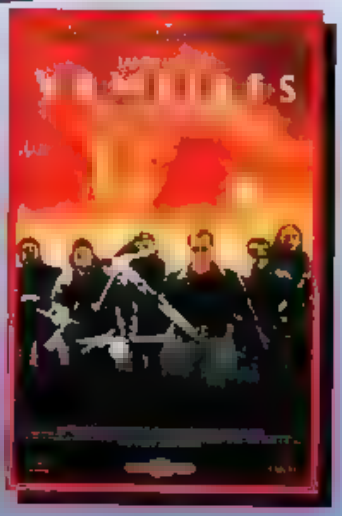
TITRES	PRIX
Port 30 F (gratuit pour + de 200 F d'achat)	
TOTAL	

Catalogue en couleurs gratuit sur simple demande

ABONNEMENT



JOYEZ MAD, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 vidéo de **VAMPIRES** (élu meilleur film fantastique 1998 par la fantastique rédaction de votre fantastique magazine préféré), ou la K7 vidéo de **WISHMASTER** (élu meilleure série B fantastique par notre fantastique rédacteur en chef Damien Granger), ou le t-shirt **LE 5ème ELÉMENT** (élu meilleur t-shirt du monde par Luc Besson).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, le t-shirt **JURASSIC PARK - LE MONDE PERDU**, le roman du **5ème ELÉMENT** ou un numéro de *MAD MOVIES* (la meilleure revue du fantastique) ou d'*IMPACT* (la meilleure revue de l'action).





BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Desire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies
Reglement joint par ❑ cheque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement

L'abonnement à *Mad Movies* ne coute que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface 120 F. Envoi par avion 200 F. Tout règlement par mandat international exclusivement. Nous n acceptons aucun cheque sur l'étranger



Preview

MA

Après BLADE, THE MATRIX devrait confirmer que blockbuster et «sous-culture» sont désormais solubles à Hollywood. Aux commandes de la machine, les frères Wachowski, qui ne satisfont guère de leurs bonnes intentions et mettent tout en œuvre pour que THE MATRIX soit une réussite...

L'histoire de The Matrix se déroule au XXIème siècle, dans un futur qui ressemble étrangement à notre présent. Et pour cause, pour masquer le fait que la Terre a été entièrement dévastée, des ingénieurs ont construit une machine capable de créer un monde virtuel confortable pour l'humanité. Son nom : The Matrix. Ce gigantesque distributeur d'illusion sert également de propagande gouvernementale et il est protégé par une armée d'agents assermentés forcément hargneux. Détail d'importance : parce qu'il faut bien une source d'énergie, la machine fonctionne à la cellule humaine. Ce qui explique que des cobayes soient réquisitionnés et placés dans des incubateurs pour alimenter la Matrix ! Personne sur terre n'est au courant des conditions dans lesquelles le gouvernement offre à la population de Matrix un monde meilleur. Personne ... sauf une poignée de résistants bien sûr, répondant aux doux noms de Cypher, Neo (Keanu Reeves) ou encore Trinity (Carrie-Anne Moss). Supra-entraînée et fermement déterminée à alerter leurs contemporains, cette escouade menée par Morpheus (Laurence Fishburne) va partir à l'assaut de la machine infernale et faire éclater l'infernale vérité.

Si ce résumé vous excite autant que les prochaines aventures trépidantes d'un team de héros de BD ou que le synopsis d'un manga turbulent, c'est normal. Réalisateurs de The Matrix, les frères Larry et Andy Wachowski ont lu beaucoup de comics quand ils étaient petits et rien ne dit qu'ils aient arrêté aujourd'hui. Auteurs d'un premier long métrage épatant **Bound**, où Jennifer Tilly et Gina Gershon faisaient grimper à l'électromètre à des hauteurs rarement atteintes à Hollywood, les frangins étaient surtout à l'époque précédés d'une folle rumeur : les studios s'étaient pendant longtemps arrachés les droits d'un de leurs scénarios, une perle rare, et le film allait enfin être tourné. Patatras : c'était Assassins de Richard Donner, une révision totale du script original où Sly Stallone jouait un tueur à gages aux mains propres (sa seule victime se suicide !) et Antonio Banderas un adversaire dégingandé moulinant ses fringues avec une rare inconscience (il finit le film sans s'être tiré une balle dans le pied, c'est quand même un exploit !). Bien décidés à ce qu'on ne les y reprenne plus, Larry et Andy Wachowski annoncèrent qu'ils écriraient ET réaliseraient The Matrix, leur nouveau projet, car comme on sait, on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même. Trois ans plus tard, les frères Wachowski ont tenu parole.

Man à éluciner dans **Bound**, Joe Pantoliano interprète dans **The Matrix** Cypher, membre du groupe de résistants vivant à l'extérieur du monde virtuel. Cela ne l'empêche pas de remplir des missions périlleuses à bord du Nebuchadnezzar, un

E TRIX

engin sous-marin ultra-perfectionné. «Franchement, quand j'ai lu le scénario de *The Matrix*, je n'y ai pas tout suivi» avoue l'acteur. «Quand les producteurs m'appelaient, c'était comique. *Vous faites le film alors ? Oui, oui. Vous savez de quoi ça parle ? Pas vraiment. Mmm. Nous non plus. Ah bon. Et vous leur donnez 70 millions de dollars. Vous êtes aussi barrés que le script, les mecs.*»

Mais Hollywood semble désormais prêt à miser sur des scripts «barrés». Un certain **Blade** est passé par là. Un hybride mi-homme mi-vampire y chasse au sabre les créatures de la nuit déviantes et les joutes s'y transforment en démonstrations de kung-fu ! Invendable ailleurs qu'à *Trauma* il y a encore quelques années, mais gros succès en 1998. Les producteurs sont maintenant forcés de s'incliner devant la belle évidence : pour gagner de l'argent, ils peuvent certes faire **Halloween** 30 ans avant, mais n'est-ce pas finalement plus intéressant de booster sur «Les intrépides X-Men : Mission Impossible dans le Virtuel de la Mort» ?

Tout comme **Blade**, **The Matrix** s'annonce donc comme un surprenant patchwork de genres, un croisement improbable entre différentes formes de «sous-cultures». Première info qui fait baver : une partie du design du film est signée Geoff Darrow, créateur du comic-book «Hard Boiled», un sommet d'ultra-violence futuriste qui rivalise sur ce terrain avec le «Ranxerox» de Liberatore. L'univers de **The Matrix** devrait effectuer la parfaite fusion entre la SF néo-future et le réel anticipé, entre les machines high-tech et les rues malfamées des mégalopoles, remettant au goût du jour un concept déjà utilisé dans **Blade Runner**.

«*Larry et Andy ont une vision très précise de ce qu'ils désirent*», explique le leader de l'escouade Laurence Fishburne. «*Vu la façon dont ils m'ont présenté le projet, je n'ai pas mis longtemps à être convaincu. Ils veulent faire un film qui supportera la comparaison avec les meilleurs longs métrages d'animation comme* ***Akira*** *et* ***Ghost in the Shell****. En d'autres termes : un film d'action live comme on n'en a jamais vu !*»

Pour ceux qui considèrent les œuvres d'Otomo et d'Oshii comme deux monuments de cinéma (animé ou pas), voilà des propos susceptibles de créer une attente à la limite du supportable. Car les réalisateurs ne se contentent pas de lorgner d'un œil amoureux vers les merveilles de Asie et tiennent à ce que les nombreux combats qui apesantiront **The Matrix** rivalisent avec les morceaux d'anthologie dont Hong Kong a le secret. Ils demandent donc au producteur Barrie Osborne (**Volte/Face** de John Woo) de sortir son carnet d'adresses, de faire jouer toutes ses connexions avec les réalisateurs et techniciens hongkongais, et de leur dégoter Yuen Woo-Ping. En clair : le plus grand chorégraphe et directeur de combats de l'ex-colonie britannique, qui a notamment offert à Jackie Chan ses premiers triomphes (**Eagle's Shadow**, **Drunken Master**), et à Jet Li ses meilleures scènes de kung fu dans **Fist of Legend**, le remake de **La Fureur de Vaincre**. Quand la vieille école des arts martiaux chinois rencontre la technologie de pointe de l'industrie hollywoodienne et travaillent de concert à la réalisation d'un énorme comic book de 70 millions de dollars, les fans de cinoche populaire peuvent s'agenouiller. L'heure de la communion est proche !

Jack TEWKSBURY

Sortie française prévue en juin 99



« une guerrière high



La Fiancée de Chucky

le cinéma ? un jeu d'enfant !

David Kirschner

Le nom du producteur David Kirschner est indissociable de Chucky. Pourtant, son parcours ne se limite pas aux aventures du pantin psychopathe, loin de là. Sa carrière, en grande partie dédiée au monde des marionnettes et de l'animation, il la débute aux côtés de Jim Henson comme illustrateur sur les séries 1, Rue Sésame et le Muppet Show, avant de participer au merchandising de LA GUERRE DES ETOILES. Au cinéma, il collabore avec Steven Spielberg sur PETIT DRAGON ET LE MONDE MAGIQUE et LES PIERRAFEU. Après un passage de trois ans à la présidence générale des studios Hanna-Barbera, il revient en grand écran pour les besoins de RICHARD AU PAYS DES LIVRES MAGIQUES, qui mélange séquences live et animées, et des AVENTURES DE ZAK ET CRYSTA DANS LA FORÊT TROPICALE DE FERNGULLY. Actuellement producteur exécutif de la série de science-fiction Nouveau Planète Terre, il reconnaît une nouvelle fois Chucky et lui offre une flamme dans l'espoir d'un nouveau départ.

Vous avez fait plein de choses au cours de votre carrière, et pourtant, on vous connaît uniquement pour avoir produit les Chucky. Comment expliquez-vous cela ?

La presse spécialisée américaine n'aime pas les films qui sortent de leur créneau. S'ils doivent parler de moi, ils ne mentionneront que les Chucky, et à la rigueur la série télé *Nouveau Monde Terre*, sur laquelle je suis producteur exécutif. Mais j'adore également l'animation et les films de marionnettes. Avec Jim Henson, j'ai commencé par travailler sur *1, Rue Sésame*, puis sur le *Muppet Show*, pour lequel je m'occupais des bandes dessinées ainsi que des esquisses de certains des personnages. En ce qui concerne le merchandising de *Star Wars*, j'ai fait le design de plusieurs figurines : Dark Vador, Obi-Wan Kenobi, Chewbacca... J'ai donc toujours été attiré par les jouets. J'aime les poupées depuis que je suis tout petit, même si elles n'ont toujours terrorisé. J'étais véritablement effrayé par la collection de poupées de ma sœur ! Au cinéma, mes préférées sont la marionnette du film Magic et le clown de l'adaptation. Certains épisodes de *La Quatrième Dimension* me faisaient aussi la frousse. Avec Chucky, je pensais me rattraper.

Pourquoi avoir décidé de l'appeler Chucky ?

Ses amis l'appellent Chucky, mais son véritable nom est Charles Lee Ray. Charles pour Charles Manson, Lee pour Lee Harvey Oswald, l'assassin présumé de JFK, et Ray pour James Earl Ray, qui a tué Martin Luther King. Ce sont les trois hommes qui me faisaient le plus peur quand j'étais enfant, les trois visages qui hantaient mes cauchemars. J'en avais vraiment très peur, alors j'ai pensé que ça ferait un nom parfait pour Chucky. C'est une véritable confession que je vous fais là, je n'ai jamais dit ça auparavant !

Qui a créé ce personnage exactement ?

Le scénariste Don Mancini a créé le concept de Chucky quand il était en deuxième année d'études à UCLA. Je lui ai racheté, on l'a retravaillé un peu, puis revendu ensuite. Et on est tous les deux restés très proches. Don va réaliser le cinquième Chucky. Il a beaucoup de talent, il est très impliqué dans la série. Il a produit *La Fiancée de Chucky* avec moi et a entièrement réécrit le dernier tiers du scénario.



Enfants jouant poupée : une autre «fiancée aux cheveux blancs» !

Qu'avez-vous apporté personnellement à *La Fiancée de Chucky* ?

Je voulais en faire une version qui serait typique des années 90 : branché, noir et surtout en même temps. En revoyant *La Fiancée de Frankenstein* à la télé, j'ai eu envie de partir sur cette idée, de donner une fiancée à Chucky. Don a adoré l'idée et nous nous sommes mis au travail pour voir où elle nous mènerait. Je désirais aussi que Chucky ait un nouveau look. De toute façon, on n'avait pas trop le choix puisqu'il finit un petit morceau à la fin du 3 ! J'ai produit le premier film de la série, mais pendant que le 2 et le 3 se faisaient, je m'occupais activement de la compagnie d'animation Hanna-Barbera, et j'ai donc dû rester à l'écart, même si les projets m'appartenaient. Et je dois avouer que j'ai aussi mal vécu cette situation. Je voulais donc vraiment m'impliquer dans *La Fiancée de Chucky*, autant que dans *Jeu d'Enfant*. Je voulais travailler main dans la main avec le réalisateur, le scénariste, le compositeur de manière à faire évoluer Chucky plus intelligemment. Pour moi, Tiffany et Chucky nouveau sont bien de Jeune Né.

La Fiancée de Chucky

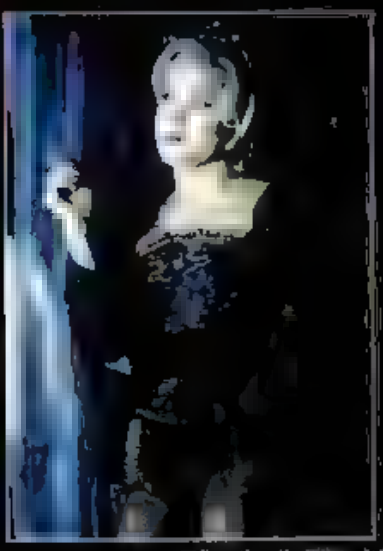
Bonnie and Clyde dégénéré. En référence à quelques classiques comme **Pulp Fiction** ou **Tueurs Nés**, j'aime appeler le film «Pulp Plastic», ou «Natural Born Killers Dolls». C'est comme ça que j'ai présenté le projet au studio, en plus des dessins et des poupées de Chucky et Tiffany que j'avais sous le bras. Ils ont aimé l'idée, mais j'ai attendu une réponse pendant plusieurs semaines. Jusqu'au jour où en fait où la fille du président du studio, âgée de treize ans, vide **Jeu d'Enfant** et trouve le film génial. Lorsqu'il lui a dit qu'il se demandait actuellement s'il allait financer la suite, elle a insisté toute la soirée pour qu'il accepte. Le lendemain, il nous a appelés pour nous donner le feu vert. C'est donc sa fille qui nous a permis de faire **La Fiancée de Chucky**. Tout ça pour vous montrer comment ça se passe, parfois... !

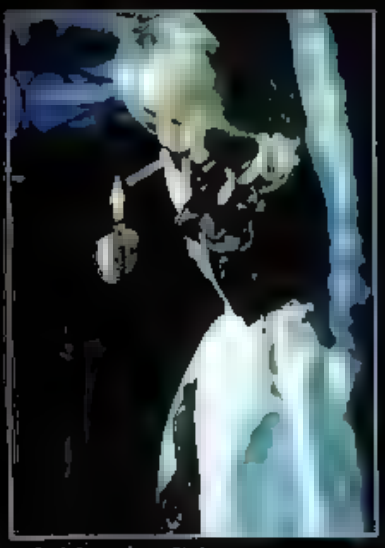
Vous semblez être frustré par *Chucky La Poupée de Sang* et *Chucky 3*...

Je crois qu'il y a de bons moments dans chacun des deux films. Mais ils sont moins créatifs que



Jesse (Nick Stabile) et Jade (Katherine Heigl) : deux lourdeaux manipulés par les pantins.





Tiffany (Jennifer [illegible]) : de femme fatale à poupée gonflée !

le premier qui, à sa manière, était révolutionnaire. Mon préféré reste le quatrième, de très loin. L'histoire est bien meilleure et la technologie nous permet d'avoir des poupées plus réalistes, qui semblent vraiment prendre vie.

Que faisiez-vous exactement lorsque vous étiez à la présidence générale du studio *Héma-Rosbeef* ?

Quand je suis arrivé dans la compagnie, il ne se passait pas grand-chose. Mon boulot consistait en fait à remettre en marche la machine pour attirer les investisseurs. Trois ans plus tard, Ted Turner, *Universal* et *Warner* se sont battus pour racheter la société. Et c'est finalement Ted Turner qui a gagné. Il a financé un film que je voulais faire depuis longtemps, **Cat's Don't Dance**, qui a remporté l'American Animation Award en mai et à la barbe de **Space Jam** ! Aujourd'hui, personne ne connaît ce film. De tous ceux auxquels j'ai participé, c'est celui qui a le moins marché au box-office, même s'il a été encensé par toute la critique et a reçu de nombreuses récompenses. Malheureusement, il a été tourné juste avant que Ted Turner ne fusionne avec *Warner*. **Cat's Don't Dance** a donc souffert de cette restructuration. J'ai passé cinq ans sur ce film, pour que finalement personne ne s'en occupe. Le merchandising était inexistant, nous n'avions aucun accord avec *McDonald's* ou une quelconque chaîne de fabricants de jouets, rien. Et malheureusement, sans marketing, ça ne peut pas marcher. Pourtant, nous avions réuni de nombreux talents : Gene Kelly s'est occupé de toute la chorégraphie du film, Randy Newman, qui a collaboré à **Toy Story** et **101 Pattes**, a composé la musique, et le réalisateur, Marc Dindo, in-

Opinion

PSYCHO PANTINS !

Damien GRANGER

vaille désormais pour *Disney*. *Entertainment Weekly* et *Premiere* donnaient quatre étoiles au film. Ils ont ensuite écrit des articles pour demander ce qui s'était passé, comment on avait pu laisser disparaître ce film... Mais bon...

Vous avez dû en souffrir...

J'ai pleuré. C'était horrible. Ça ne m'était jamais arrivé avant.

De plus en plus, la sortie de certains films est accompagnée d'une ligne de jouets. Pensez-vous que le merchandising soit lié au succès du film ?

Malheureusement, oui. Ce phénomène a commencé avec **Les Dents de la Mer** pour ensuite prendre de l'ampleur avec **La Guerre des Etoiles** et **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. A l'époque de **Fievel et le Nouveau Monde**, nous avons été les premiers à monter un partenariat avec *McDonald's* et des chaînes de grands magasins tels que *Sears*. Nous avons aussi fait beaucoup de publicité à la télé en prime-time. C'était une nouvelle forme de promotion qui, semble aujourd'hui être devenue incontournable. Le problème, c'est que le marketing et le merchandising semblent désormais passer avant le film lui-même.

Pourquoi avoir choisi Ronny Yu pour réaliser *La Fiancée de Chucky* ?

J'ai été tout simplement impressionné par **Jiang-Shi : The Bride with White Hair**. C'est précisément l'esthétique que je désirais pour **La Fiancée de Chucky**, et Ronny Yu pouvait apporter sa sensibilité à cette suite. Je suis en admiration devant les films de Ronny, que je trouve tous particulièrement beaux. Ses mouvements de caméra, ses valeurs, ses couleurs, tout est parfaitement travaillé avec lui.



Le fils Warren Kincaid (John Ritter) en terrain d'une douloureuse séance d'acupuncture !

Chucky est très populaire aux Etats-Unis. Comment expliquez-vous ce succès ?

Certainement parce que Chucky réveille une peur profonde qui est en chacun de nous : la peur qu'une chose aussi innocente qu'une poupée puisse incarner le mal. Comme avec **Les Dents de la Mer** de Steven Spielberg, qui rendait l'océan terrifiant, nous faisait prendre conscience de ses dangers. C'est ce que nous cherchions avec Chucky. Prendre un objet inoffensif et faire en sorte que les gens ne puissent plus jamais le regarder de la même manière par la suite. Un de mes amis ne peut plus rentrer dans la chambre de son fils : à chaque fois qu'il voit ses poupées, il se sent menacé ! Nous ne sommes pas les premiers à avoir fait un film avec une poupée meurtrière, mais Chucky est la seule à réfléchir, à comploter, à mûrir un plan macabre. Et derrière ce visage normalement innocent se dissimule désormais l'âme d'un serial-killer.

Aux Etats-Unis, Chucky est souvent cité en référence de certains faits divers. C'est un peu comme s'il était devenu une légende urbaine...

Complètement. Il y a un moment dans **La Fiancée de Chucky** où il dit : «Si c'était un film, il faudrait au moins deux ou trois suites pour me rendre justice». Il se moque de lui-même. Dans le prochain film, sans trop dévoiler l'intrigue, il se rend compte qu'en tant qu'être humain, il n'est qu'un loser de plus, alors que lorsqu'il était dans ce corps de poupée, tout le monde le connaissait et le craignait. Sa côte de popularité était beaucoup plus importante ! Je pense donc en effet que dans notre esprit, Chucky est devenu une sorte de légende urbaine. La télévision a joué un rôle déterminant par rapport à ce phénomène. Les présentateurs, comme David Letterman, aiment plaisanter à son sujet. A un moment est sortie dans le commerce une poupée qu'on pouvait nourrir. Mais certains d'entre elles se sont détraquées et ont avalé les cheveux des petites filles, provoquant de nombreux accidents. Le lendemain, tous les journaux titraient : «Chucky est-il toujours vivant ?». Et des séries telles que *Ally McBeal* ou *X-Files* y font aussi référence. Mais l'événement le plus drôle s'est produit à Mexico, où un braqueur de banques de petite taille et aux cheveux roux a été ■■■



Brave Gars mis derrière les barreaux par une Tiffany bien décidée à se venger

La Fiancée de Chucky

baptisé par la presse El Chucko ! En Amérique latine, Chucky est très populaire. A Los Angeles, les Mexicains d'origine sont allés voir le film en famille, avec leurs enfants, même ceux en bas âge, comme s'il s'agissait du nouveau Disney ! Ça me fait beaucoup rire, car ces films s'adressent à un public adulte. Sans parler de New York qui a toujours réservé un accueil chaleureux au personnage. Dans les salles, à chacune de ses apparitions, les spectateurs se lèvent tous et se mettent à hurler «Chucky ! Chucky ! Chucky !».

Le choix de Jennifer Tilly pour incarner Tiffany est judicieux. Dans la première partie du film, elle vole carrément la vedette à Chucky...

Jennifer est une actrice formidable, à la voix sensuelle. C'était notre unique choix. Pourtant, pour des raisons apparemment financières, le studio s'y opposait. Mais Don Mancini et moi-même l'avons payée de notre propre poche. Ensuite au succès du film, le studio nous a finalement remboursés.



Damian (Alexis Arquette), Chucky et Tiffany : un duo à trois d'un genre très particulier !

Quelle comédienne avaient-ils en tête ?

Une actrice de *Melrose Place*. Pour nous, c'était hors de question. J'aime beaucoup Screamet sa suite, mais leur succès a amené les créatifs des grands studios à penser que c'était la seule formule gagnante. Ils vous disent que c'est exactement ce qu'il faut faire, que c'est aussi simple que ça. Pourtant, d'autres films du même genre n'ont pas du tout marché. Mais ils veulent quand même qu'on les copie. Je sais déjà que pour le prochain *Chucky*, ils insistent pour qu'on trouve une actrice de télé. Nous n'avons pas pris d'acteurs célèbres parce que notre budget ne nous le permettait pas, mais aussi pour que Chucky



La résurrection de Charles Lee Ray, selon la formule vaudou consacrée...

vole la vedette. Le moindre dollar devait se voir à l'écran, pour que l'image soit plus valorisée et les effets spéciaux plus réussis. Pour nous, il s'agissait surtout de nous concentrer sur l'histoire et la mise en scène plutôt que sur une jeune actrice avec des gros seins. Bien qu'en l'occurrence Jennifer Tilly ait des gros seins ! Je la trouve particulièrement géniale dans Coups de Feu sur Broadway. Ça nous fait deux acteurs nominés aux Oscars. Brad Dourif pour Vol au-dessus d'un Nid de Coucou et Jennifer pour le film de Woody Allen.

La bande son du film est très étrange, exclusivement composée de morceaux trash. Un peu daté années 80, vous ne trouvez pas ?

Mais oui, justement. Ça fait maintenant dix ans que Chucky est mort ! Il est complètement hors du coup et pense que ces chansons sont toujours à la mode. C'est pour ça qu'on a été les chercher dans d'anciens catalogues. Celle de Bundle date d'il y a dix ans. C'était la chanson préférée de Tiffany et Charles Lee Ray avant qu'il ne meure et ne devienne Chucky. Quant à la musique originale du film, elle a reçu des éloges de la part de la critique, qui la trouve vraiment étrange.

Votre expérience aux côtés de Jim Henson et dans le domaine de l'animation vous a-t-elle aidé pour concevoir la série des *Chucky* ?

Non. Je m'inspire uniquement de mes peurs d'enfant. Je suis comme un enfant : la nuit, mon imagination se transforme. Dans le noir, on est pris d'angoisses, on se demande ce qu'il y a sous le lit. Toutes ces peurs me sont restées et rendent ma femme complètement dingue. Je lui demande tout le temps : « Tu as entendu ce bruit ?», et elle me répond : « Dors !». Nous vivons dans une vieille maison à Los Angeles, et j'entends toujours des bruits étranges, comme si quelqu'un montait les marches de l'escalier. Curieusement, ces bruits se manifestent uniquement la nuit, alors que dans la journée, c'est le calme plat.

Beaucoup de producteurs californiens, notamment celui des *Amityville*, pensent que leur maison est hantée. C'est aussi votre cas ?

Ah oui ? Ça doit être une déformation professionnelle. Mais si ma maison est hantée, c'est uniquement par mon imagination !

Propos recueillis par **Damien GRANGER**
(Traduction : Alexandre NAHON)



Chucky et Tiffany : version plastique de Bonnie et Clyde !



Chucky, sur le point de remplacer l'ensemble capable de lui rendre forme humaine...

RONNY YU



actualité
cinéma
sortie le 23 avril





CUBE

la tête au carré !

VINCENZO NATALI

Etre au bon endroit au bon moment. A l'époque où le Feature Film Project, l'association de Norman Jewison, a eu besoin d'un projet de long métrage, réalisable en un temps record et pour un budget dérisoire, Vincenzo Natali a répondu présent. Cet ex-storyboarder (JOHNNY MNEMONIC) a ainsi bouclé illico un petit film de SF bougrement sympathique, CUBE, qui l'a propulsé au-devant de la scène du jour au lendemain. Meilleur Film Canadien au festival de Toronto, Grand Prix à Gérardmer et ça n'est pas fini. Déjà contacté par les grands studios, Natali affiche la bonne humeur trépidante et la disponibilité du gars qui n'en revient pas encore de ce qui lui arrive. Petit veinard ? Petit futé ? Ou bien les deux à la fois...



Un réalisateur dans son élément

Photo : Gilles Séhen

Présentez-vous un peu à nos lecteurs, pour commencer par le commencement.

Mon nom est Vincenzo Natali. Je suis le réalisateur de Cube. C'est mon premier long métrage. Je fais des courts depuis que j'ai onze ans. Le plus mâture de ces courts s'appelait Elevated. Il a été montré à Clermont-Ferrand. J'ai eu de la chance car je suis allé au Canadian Film Center, qui est une institution qui a été montée par le réalisateur canadien Norman Jewison il y a de cela dix ans. C'est une école de cinéma de haut niveau. Ça a été décisif pour moi d'y être accepté. J'ai suivi la section réalisateur où j'ai pu faire Elevated, dont Cube peut être considéré comme une version améliorée. Cube est financé par le Canadian Film Center. Je l'ai écrit avec mon ami André Bijelic. Enfants, nous tournions des films de SF. Notre première «super-production» est un Super 8 intitulé Nuclear Memoirs, qui se passait dans un univers apocalyptique. David Hewlett, qui joue dans Cube, était l'acteur de ces films. Il jouait dans Exam, où un étudiant devenu fou tue son prof de maths. En bref, Cube était une expérience délicieuse, car non seulement je faisais mon premier film, mais je le faisais avec mes anciens amis. Quelque part c'était la continuité de nos courts en Super 8.

Cube reprend donc la trame claustro de *Elevated* ?

Elevated se passe entièrement dans un ascenseur. Je l'ai fait car à l'époque je ne pensais pas que Cube se tournerait, et je voulais en utiliser pas mal d'idées. L'idée de Cube remonte à sept ans. J'ai écrit un script. André l'a lu et m'a dit que ça ne marchait pas. Je lui ai répondu : «OK Monsieur Je Sais Tout. Comment toi tu le ferais ?» Il m'a répondu qu'il le simplifierait. Le script était assez baroque à ce stade, avec un côté Terry Gilliam. André a réalisé que la vraie force de l'histoire résiderait dans cette simplicité. Le fait que ces gens soient balancés dans cet environnement sans rien d'autre qu'eux-mêmes et des vêtements minimalistes, était plus terrifiant. Avec cette approche en tête, nous l'avons réécrit ensemble. Le reste n'a pas changé.

Avez-vous songé, un moment, ne donner aucune explication ?

Même l'explication qui est donnée n'est pas très complète. Il y avait beaucoup de pression de la part de notre entourage pour qu'on en donne une. Nous trouvions plus intriguant de laisser filtrer un semblant d'explication sans la valider. C'est plus terrifiant de voir des gens se battre contre une force qu'ils ne peuvent identifier. Ils sont dans la position du rat de laboratoire. Par contre, nous ne pouvions pas rester ambigus quant au fonctionnement du puzzle, quant à l'explication géométrique et la manière avec laquelle les protagonistes la comprennent progressivement.

Combien de décors ont été construits ?

Un seul cube était complet. Il menait sur un autre non fini car nous avions besoin de voir vers où les personnages se dirigeaient. C'est Jasna Stefanovic qui a fait le design du plateau. Les murs étaient en plexiglas. Le plexiglas recouvrait ce que nous appelions les lumières murales, en fait des centaines de watts de néons. Entre ces néons et le plexiglas, nous glissions d'énormes «gels» colorés.

Le tournage a-t-il été difficile ?

Oui ! *(rires)* C'était très difficile à filmer. Nous n'avions vraiment pas beaucoup d'argent et nous n'avions que 21 jours pour finir. La moyenne d'âge de l'équipe ■■■

CUBE



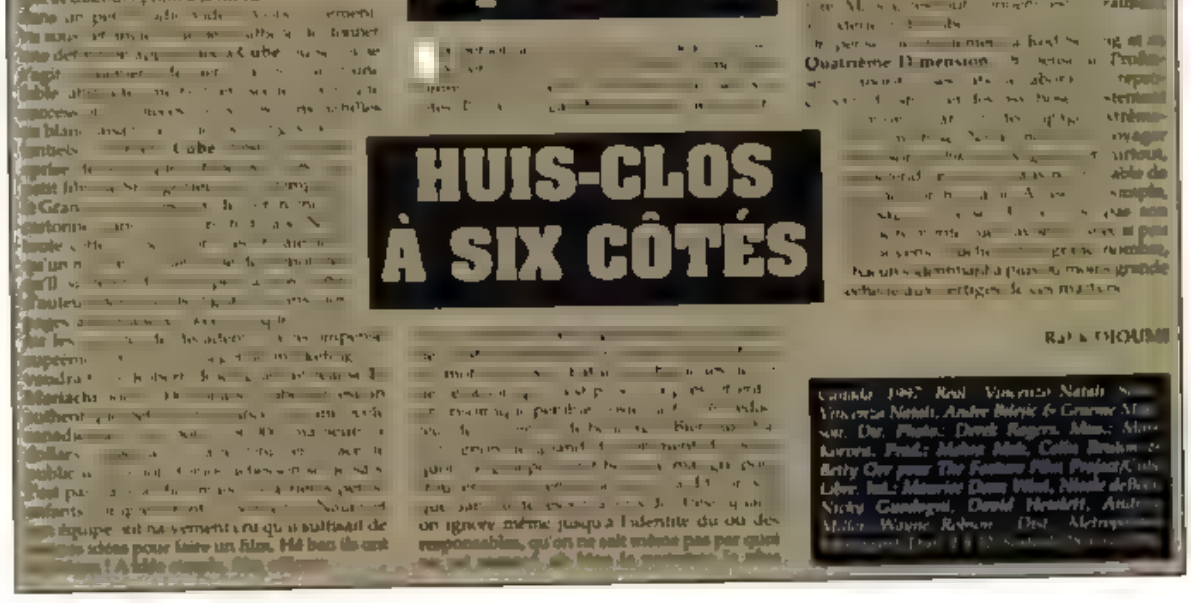
Une tension qui s'accroit entre les protagonistes au fur et à mesure qu'ils progressent dans le cube

A chaque instant, le spectateur sait à quel endroit il se trouve dans la structure Comment avez-vous résolu les problèmes d'orientation dans l'espace avec ce seul décor ?

Une des raisons qui m'excitait sur ce projet était que je pouvais le storyboarder en détail. Je suis storyboarder de formation, j'ai travaillé pour un studio d'animation canadien, *Nitrams*. Je bossais sur leurs émissions du samedi matin notamment *Babar* et *Tintin*. Avec **Cube**, je savais bien à l'avance à quoi ressemblerait mon décor et mes acteurs. Je pouvais donc faire un storyboard très détaillé. Mais bien sûr une fois sur le plateau, j'ai dû balancer tout ça par dessus mon épaule parce que je n'avais absolument pas le temps de faire tout ce que j'avais prévu ! Néanmoins, cette préparation était très importante pour moi en termes de mise en scène. Elle m'a permis de maîtriser la topographie des lieux de manière à ne pas démouter les spectateurs, chaque pièce étant identique à la précédente. Comme nous n'avions pas le temps, il nous arrivait même parfois de ne pas changer d'angle. Au lieu de déplacer la caméra ou bien de faire un contre-champ, on modifiait simplement l'éclairage et ça donnait l'illusion d'être de l'autre côté de la pièce. C'était un exercice d'études assez théorique, ça rappelait par certains côtés l'effet Koulechov (1).

C'est aussi le genre d'idée idéale quand on dispose de peu de moyens, non ?

Toute l'origine du projet se trouve dans le besoin pragmatique de filmer en décor unique. J'avais dans l'idée de financer **Cube** moi-même, avec les 30.000 dollars que j'avais réussi à économiser et de le filmer en 16mm. Ça aurait pu ressembler à du Ed Wood, une version claustro de *Plan 9 from Outer Space*. Mais l'ironie de la chose est qu'une idée aussi simple n'est pas simple à tourner. Quoi de plus simple en effet que six acteurs dans une pièce vide ? Et pourtant, le tournage ressemblait à une succession de casse-têtes chinois. Par exemple, un des problèmes les plus surprenants, et un des plus durs à gérer, ça a été les portes que l'on trouve aux six coins de la pièce. Comme nous avions qu'un temps de préparation limité, nous n'avons pas pu tester certaines choses. Le premier jour de tournage, on s'est aperçu qu'on ne pouvait pas les ouvrir, qu'il fallait y mettre toute sa force, et que lorsqu'elles finissaient par s'ouvrir, elles étaient complètement bringuebalantes. Et il s'agit là d'un film où les gens ouvrent des portes toutes les dix secondes ! En fait, ces portes sont même censées se fermer d'elles-même ! Pour ce premier jour, j'ai dû revoir le plan de tournage et filmer autre chose. Il y a même eu a été réellement question de tout arrêter. Il n'y a pas un plan dans lequel on n'actionne pas ces salaudes portes. En attendant de résoudre le problème, on s'est finalement dit qu'on allait filmer toutes les scènes où ces portes ne jouaient aucun rôle. Résultat, vers minuit, les acteurs ont reçu un appel d'urgence les priant de réviser la scène de confession. En termes de jeu, c'était la scène la plus difficile pour eux. Ils pensaient qu'elle arriverait alors qu'ils seraient déjà immergés dans leurs personnages, et là on la leur imposait dès la fin du premier jour. Puis nous avons fait appel à une équipe de machinistes de secours qui nous ont aidé à rendre ces portes plus légères, mais ce n'est qu'à la troisième semaine qu'on a trouvé le moyen de les faire se refermer toute seules. L'effet était d'autant plus important que ce sont ces portes automatiques qui donnent sa vie propre à la structure. C'est le réalisateur de seconde équipe William Philips, qui a trouvé le truc qui nous a sauvé la mise. Il mériterait le prix Nobel d'ingénierie. Il a acheté pour dollars dollars ces rails pour les grilles métalliques des magasins sur lesquels il a fait coulisser les portes. Si vous regardez attentivement le film, vous remarquerez certains plans où les portes vacillent encore un peu. Mais l'effet est réussi. C'est à mettre aussi au crédit du pouvoir de suggestion du son. En prise directe, le bruit des portes qui se referment était ridicule, ça donnait un «squlick»







Difficile de ne pas céder à la folie ou au découragement dans pareille situation

de petite souris. Mais avec ce bruit d'aspiration doublé de fracas métallique, on a vraiment la sensation d'un poids énorme et d'un système automatique

Vous n'avez pu fermer ces portes qu'à la troisième semaine ? Sur 21 jours de tournage, ça fait tout de même juste !

D'où l'utilité de la seconde équipe. Elle a filmé un nombre incalculable de portes en gros plan, sous trois angles différents, éclairées par chaque couleur, durant cette dernière semaine. Mais je dois vous avouer que j'ai eu le cul bordé de nouilles. Ces plans de portes m'ont sauvé la mise. Chaque fois que j'avais un problème dans la salle de montage, je pouvais tricher en utilisant un de ces plans

Avec 350.000 dollars de budget, comment avez-vous pu vous payer les effets spéciaux du dernier tiers du film ?

Les gars de *C.O.R.E Digital Pictures* et de *Caligari Studio* l'ont fait pour presque rien, des cacahuètes ! S'ils nous avaient facturé ces effets à leur prix réel, ça aurait tout simplement doublé le budget. La communauté de Toronto est très soudée. L'essentiel de leur travail vient des productions américaines. Aussi, sachant que des Canadiens essayaient de monter ce projet fou, ils ont décidé de nous aider avec le peu que nous avions. Ils ont été tellement patients avec nous. Je leur dois la vie

On ne perçoit de l'extérieur du cube qu'une lumière blanche aveuglante. C'est la délivrance dans la mort ?

Non, ça n'était pas vraiment mon intention. Je désirais une lumière malveillante plutôt qu'une lumière divine. Je voulais qu'on y ressente toute la stupidité de l'humanité qui attend à l'extérieur. Mais une des choses agréables est que rien n'est totalement évident dans le film. J'ai donc en retour des interprétations variées. Certains spectateurs l'ont ressenti comme un mythe «gnosticiste» où le monde est dominé par le diable et la chair. Ou encore l'univers matériel est l'incarnation du mal, et le vrai Dieu est celui de l'immatériel. Pour moi, plus prosaïquement, il s'agit de montrer que le plus terrible ennemi que vous ayez à combattre est celui qui est en vous. C'est un thème shakespearien classique. Nous sommes tous parachutés dans ce monde dont nous ne savons rien. Nous rencontrons des gens dont nous décidons qu'ils sont des amis ou des ennemis, nous travaillons ensemble ou l'un contre l'autre

Vous êtes surpris par l'accueil du film dans les festivals ?

Oui. D'autant plus qu'il existe un réel préjugé quant aux films de genre dans ces manifestations. Je pensais qu'à Berlin ou Sundance, nous serions ghettoïsés, mais ça a finalement été tout à notre avantage car nous nous distinguions de la majorité des films présentés. Il n'y a guère que Pi présenté au même moment qui ait pu nous concurrencer. Sinon, Cube est sorti dans quelques pays asiatiques. Il a très bien marché au Japon, mais il s'est complètement planté au Canada. Le système de distribution chez nous est totalement dominé par les Américains, nous n'avons aucune confiance dans notre propre production. Je suis par contre vraiment heureux de savoir qu'il sera visible à Paris

La SF est un genre déterminant pour vous, ou voudriez-vous vous frotter à d'autres genres ?

Ma vie est tellement ennuyeuse qu'il ne me viendrait pas à l'esprit de m'en inspirer directement pour faire un film. Mais tout film de SF qui se respecte est une abstraction de la vie en quelque sorte

Donc vous vous sentez piégé ?

(rires) Ça doit être le cas. Je ne suis pas plus claustrophobe que la moyenne. Je crois que la véritable influence du film est tout simplement budgétaire. Sinon, les espaces confinés offrent au réalisateur la possibilité de redoubler de créativité, lui permettent d'oser des angles un peu étranges justifiés par l'intrigue et le décor. Si vous filmez ça selon les règles, vous ennuyez votre public. Il a besoin que vous décoiffiez dans des variations sur un thème visuel, que vous présentiez la même chose chaque fois avec un nouveau regard. Et ça c'est motivant. Je pense toujours à ce film d'Hitchcock, **Lifeboat**, qui se passe entièrement dans une barque en pleine mer. C'est l'un des suspenses les plus réussis que je connaisse, et aucun personnage ne s'y retrouve ne serait-ce que debout

Il rêvait de faire un film entièrement dans une cabine téléphonique, avec un type coincé dedans, qui peut voir tout ce qui se passe autour de lui mais ne peut pas sortir.

Oh vraiment ! Mon Dieu, je viens de lire un script qui s'appelle «Telephone Booth». C'est un projet qui a été écrit par Larry Cohen (*Le Monstre est Vivant*, NDLR). Les frères Zucker aimeraient le produire. Ils pensaient, entre autres, à moi pour le réaliser. Aïe, je ne savais pas qu'Hitchcock voulait le faire... mais bon, il fallait bien que quelqu'un s'y mette un jour ! Maintenant que vous m'avez dit ça... *(rires)* De toute façon, je dois vous dire qu'en ce moment je me sentirais plus de filmer un truc en plein désert ou au milieu de l'océan

Vous êtes déjà sur un autre projet ?

Il y a un script que j'ai écrit et que j'essaie de monter. *Warner Brothers* m'a également contacté pour un autre projet qui est déjà écrit (2). J'aimerais faire un film d'animation traditionnel. C'est un vieux rêve... J'ai une idée assez folle pour un dessin animé, dont j'ai déjà écrit le traitement, mais je ne crois pas trouver une personne suffisamment dingue pour la financer.

Propos recueillis par **Rafik DJOUMI**

(1) Lev Vladimirovitch Koulechov, réalisateur soviétique, fondateur du *Laboratoire Expérimental*, il démontra par divers exercices, au début du siècle, les effets inattendus du montage. Dans son expérience la plus célèbre, Koulechov avait filmé le visage totalement neutre d'un comédien. En accolant ce visage avec un plan de nourriture, un plan de femme ou un plan de bébé, il donnait l'impression au public que le comédien jouait respectivement la faim, le désir ou la compassion. Bien sûr le plan du comédien inexpressif était à chaque fois le même. En conclusion, l'addition de deux plans (deux idées) ne donne pas une somme mais une troisième idée.

(2) La rumeur veut que le producteur David Giler ait, depuis, contacté Natali pour discuter d'Alien 5



La grande évasion par la petite porte



eXistenZ

[illegible] de l'inquiétude [illegible] coquet. Après avoir fait l'objet d'une [illegible] pour cause de CRASH, David Cronenberg s'apprêtait à nous jeter à la face, pêle-mêle, les [illegible] de la création, de ses dangers, de ses résistances fanatiques. Il serait également notre [illegible] au sein des réalités virtuelles, nous ferait douter de notre propre perception de la réalité, et, quinze ans après VIDÉODROME, viendrait à nouveau mettre un [illegible] bonne dans notre confortable conformisme médiatique. [illegible] arrivait tout plein de dangers promesses et ça allait [illegible] très mal... [illegible]

C'est effectivement le cas...

Un [illegible] de personnes [illegible] petite. La moyenne d'âge excède difficilement les 25 ans. Tout remplit la sobriété [illegible] bois [illegible] Là, un jeune homme, [illegible] en larmes [illegible] compagnie s'apprête à sortir. D[illegible]

[illegible] presque timidement [illegible]

[illegible] presque quelconque dont il parle [illegible]

[illegible] joueurs [illegible] déjà d'un sur[illegible]

[illegible] clarté des quelques éléments [illegible] nous reconnaissons le quoti[illegible] que nous l'a appris Cronenberg [illegible] nous sommes prêts à plonger avec [illegible]

[illegible] il naît à [illegible]

[illegible] d'un cordon ombilical, et dont [illegible]

[illegible] jeune femme, Allegra (Jennifer Jason [illegible]

[illegible] nerveux et la plonge [illegible]

[illegible] le grand [illegible]

[illegible], persuadés à cet instant d'[illegible]

[illegible] passer pour Cronenberg.

Terriblement gênés, nous le sommes assurément. D'**eXistenZ**, nous attendions monts et merveilles comme[illegible] attend la sainte lorgnole qui vous ré[illegible]veille et vous force à quitter [illegible] qu'un temps, les assurances [illegible] sont acquises d'un esprit [illegible]blement modelé. Et [illegible]

[illegible] qu'il écrit le script d'eXistenZ avant de [illegible] Crash. Crash [illegible] pour [illegible]

[illegible] directions que j'avais prises ces dernières années. Peut-être eXistenZ reflète-t-il une nouvelle direction... Je n'en suis pas sûr. Peut-être est-il un retour vers certains de mes anciens films... Deux raisons [illegible] m'ont poussé vers eXistenZ. En premier lieu, l'idée que l'existence de l'humain est primordialement définie par son corps. Je ne me suis jamais [illegible] de ce concept. Ensuite, il y a eu [illegible] Salman Rushdie. Je trouve fascinante et horrible la situation dans laquelle il s'est trouvé, d'[illegible] [illegible] avoir écrit un livre. [illegible] [illegible] longuement parlé [illegible] [illegible] le secret s'ils présentaient à la [illegible] certainement artistique. Ces deux concepts se sont rencontrés dans l'idée de base d'eXistenZ, celle d'une programmatrice de génie, victime d'une «fatwa». Au départ, je ne pensais pas montrer à quoi ressemblait le jeu qu'elle avait créé. Au fil de l'écriture, je ressentais pourtant une terrible envie de voir cette création si exceptionnelle. C'est ainsi que l'intrigue a glissé de l'extérieur vers l'intérieur du jeu et qu'eXistenZ a pris la forme qu'il a aujourd'hui. C'était la première fois que je m'attaquais seul à un script depuis Vidéodrome.

Vidéodrome ! Le mot est lâché et il ne nous quittera plus. Mais peut-être est-il nécessaire de rappeler avant tout quelques faits. Aux débuts des années 80, après **Scanners**, une [illegible] presque réussie de film d'action, Cronenberg lâche sur les écrans un OVNI interprété par un James Woods [illegible] et une Debbie Harry plus allumeuse qu'une horde de lolitas. «Voilà un film sur lequel on ne s'attardera pas ! C'est du n'importe quoi, manifestement réalisé par un fou» annonce alors, avec un large sourire, un critique télévisé très fier d'appartenir au panthéon culturel (en l'occurrence une émission de Jacques Martin). Ailleurs, l'accueil ne sera pas plus élégant. Il y a d'un côté ceux qui avouent n'avoir rien compris et qui de toute façon s'en contrefoutent, et de l'autre ceux qui ont trouvé là le film idéal pour se faire les crocs à peu de frais en déversant leur fiel. Le spectateur potentiel peut se faire deux idées du film. Soit **Vidéodrome** est un lamentable navet, soit c'est un sale film ■ ■ ■



eXistenZ



En plein Canada, c'est l'heure des révélations.

■ ■ ■ de monde qu'il faudrait interdire ! Il y a bien deux ou trois cinéastes avertis pour lever timidement le doigt et oser suggérer qu'il pourrait bien s'agir d'un authentique chef-d'œuvre. Peine perdue. C'est bien là l'essence même des artistes visionnaires, que de n'être pas compris voire carrément pas écoutés. Tout se tient. A l'heure où le magnétoscope commençait à s'imposer dans les foyers, où les chaînes câblées faisaient une timide apparition en Europe, où les bornes d'arcade fourmillaient dans les troquets, deux-trois zozos créaient dans les universités des images photoréalistes sans crayons ni pinceaux et s'échangeaient des données sur un réseau électronique. Cronenberg, pour qui le terme «mutation technologique» découle d'une fascinante terminologie médicale, connectait entre eux ces éléments épars et débouchait tout naturellement sur des vérités basiques. 80% de la communication des sociétés modernes se fait par les images. 99,9% des habitants de la planète sont des analphabètes, ignorant jusqu'à la plus simple grammaire filmique ou photographique. Face à ces flots d'images, l'espèce humaine a des airs d'australopithèque à qui on lirait du Kierkegaard. C'est l'heure de gloire des publicitaires, des manipulations télévisuelles en tous genres (Mitterrand au Panthéon, le plus «énorme» document de propagande depuis Mon Laurel et Hardy Staline).

Et sur **Vidéodrome**, les choses deviennent claires. Au travers des images, c'est l'animal qui resurgit, avec ses instincts les plus primitifs : procréation (sexe), territorialité (domination), survie (mise à mort). Notre mutation, inéluctable, est déjà en cours, et elle se fera par les huit premiers échelons de l'évolution. En poussant dans ses derniers retranchements cette logique fiévreuse, Cronenberg dépasse même les limites qu'il s'était fixées. Son héros se retrouve seul, assis dans une pièce vide, affublé d'un énorme casque aux rayonnements étranges. Sur l'écran de ce casque, il aperçoit, entouré dans la pièce, une grossière silhouette faite d'énormes cubes. Au fur et à mesure que la silhouette s'avance vers lui, les cubes se multiplient, s'affinent. La silhouette prend la forme, puis les traits de Debbie Harry. Elle s'adresse au héros. Contrechamp : ce dernier n'a plus de casque sur la tête ! En dix secondes de pur génie, le cinéaste nous démontre mathématiquement que les pixels jaune-citron des Pac-Man sont les prémices de notre prochaine réalité, ignorant alors que, dans le plus grand secret, s'élaborent déjà les premiers concepts scientifiques d'univers virtuels. Les vingt dernières minutes de Vidéodrome seront les premières images de film à nous plonger dans un monde virtuel. Quinze ans plus tard, eXistenZ s'annonçait comme la suite de la démonstration.

«Je suis plus inspiré par d'autres formes d'art que le cinéma, étant donné que la notion de film aujourd'hui [illegible] concept hollywoodien, par la structure, les personnages, la musique. Il n'est pas possible de faire un film qui touche un large public et qui ne soit pas en langue anglaise. Or cette notion de cinéma, bien que majoritaire, ne m'intéresse pas. Voilà pourquoi je cherche mon inspiration ailleurs. Je pense que ma technique est généralement littéraire. Je suis [illegible] ges, ce pour quoi on les utilise et ce qui s'en dégage au-delà du sens commun. C'est une technique que je vois peu utilisée au cinéma, qui consiste à interroger ainsi ses propres outils». Pourtant, eXistenZ n'est pas [illegible] le medium cinématographique ou le concept [illegible] une grâce confondante). On peut même affirmer, au risque de contredire l'auteur, que l'idée de la «fatwa» dont est victime Allegra n'est rien de plus qu'un ressort dramatique, prétexte mais inconsistant.

Non, au cœur d'eXistenZ, il y a le jeu. C'est de lui qu'on attend le vertige philosophique, le décalage fâcheusement artistique, les signes salutaires de génie. Mais hormis quelques bribes d'idées (les personnages qui se mettent «en boucle d'attente», l'étrangeté des décors [illegible] [illegible]), eXistenZ [illegible]

Les jeux vidéo tirent leur pouvoir évocateur de la notion hautement cinématographique du hors-champ. Le joueur accepte instinctivement d'être l'épicentre d'un univers qui lui est plus suggéré que montré. La qualité [illegible]

[illegible] l'univers virtuel étant créé inconsciemment par le joueur lui-même dès lors qu'il a accepté le principe d'identification automatique au héros. Il est ensuite «épaulé» de manière intermittente par le soin de [illegible] comme le calcul en temps réel qui suit ses déplacements. Mais en réalité, il ne fait que se mouvoir dans une sphère mathématique qui [illegible]

[illegible] Ce postulat aurait pu fasciner un cinéaste obsédé par la perception de la réalité. S'il finit par passer complètement à côté, ce n'est pas forcément de son propre avis : «Je ne [illegible] [illegible] Le cinéaste ne suis pas mal du genre qui s'intéresse [illegible] [illegible] joueurs, j'avoue que je ne joue pas beaucoup»

e[illegible] allait loin, très loin, car il parlait d'images, de cinéma, de télévision. Autant d'éléments constitutifs de l'identité de son auteur. eXistenZ ne fait qu'effleurer son sujet comme Cronenberg ne fait qu'effleurer la manette de la Nintendo de ses enfants.

«Le mélange entre le jeu et le cinéma est compliqué [illegible] entre l'un et l'autre. Mais l'eau et l'huile ne se mélangent jamais : ce sont des éléments différents et de différentes dimensions. J'ai [illegible] le nombre de jeux qui se [illegible] ces deux éléments sont jamais [illegible]. En utilisant les supports numériques, il est désormais possible de mélanger à un niveau moléculaire l'huile et l'eau. En décomposant les différents éléments d'un film (scénario, musique, [illegible]) de manière numérique, en les incorporant dans un jeu et en les mixant, la fusion entre le jeu et le film devient parfaite. Ces propos [illegible]

note d'intention. On les doit à Hideo Kojima, concepteur du jeu Metal Gear Solid, à qui [illegible]

[illegible] cherche avant tout à comprendre !

[illegible] projet. Au même titre que Shigeru Miyamoto (créateur de l'inoubliable Legend of Zelda), [illegible] fait partie de cette caste dont Salman[illegible] et Cronenberg discutent encore la [illegible]

[illegible]

carrefour de ces univers en question s'élabore une vérité, aussi triviale soit-elle, de l'univers [illegible] constamment ressenti et constamment imagé dans lequel nous vivons. «Si eXistenZ est un [illegible] [illegible] qui est interrogé par le film» avoue Cronenberg. La rigoureuse naïveté qui est une des marques [illegible] pourrait se révéler un formidable atout pour un tel projet. Sans un soupçon de rancune, on avoue qu'on aimerait beaucoup qu'il tente l'expérience.

Rafik DJOUMI

[illegible] Don [illegible] Mc[illegible] [illegible] SFX [illegible] Prod. Andras Hamori [illegible] pour Alliance Atlantis/Serendipity [illegible] Film/Natural Nylon Int. Jennifer Jason Leigh, Jude Law, Ian Holm, Willem Dafoe, Don McKellar, Callum Keith Rennie, Christopher Eccleston [illegible]



Ted retrouve Allegra, mais cette dernière a un comportement étrange.



Le Game-Pod : console de jeu, animal de compagnie ou dangereux substitut à la réalité ?

L'indétectable Gristle gun. Fait d'os, de cartilage et de tendons, il tire des dents !

actualité cinéma sortie le 28 avril

BEOWULF

highlander forever

CHRISTOPHE LAMBERT

Dieu du Tonnerre et des Eclairs dans MORTAL KOMBAT, Tarzan dans GREYSTOKE, vieux comme le monde dans les trois HIGHLANDER, bagnard dans FORTRESS et bientôt FORTRESS 2, mafioso de légende dans LE SILICIEN, samouraï malgré lui dans LA PROIE, champion d'echecs dans FACE À FACE, inventeur de jeux vidéo dans NIRVANA... Christophe Lambert n'en finit plus d'ajouter de nouveaux héros à sa collection. Le dernier en date : Beowulf, fruit des amours d'une mortelle et du Diable, combinaison de Conan le Barbare et de Mad Max...



Beowulf (Christophe Lambert) : pour l'enfant du Diable, il s'agit de combattre le Mal. A jamais

Qu'est-ce qui a plu dans le scénario de *Beowulf* ?

Tout d'abord les origines du héros, cette légende du 5ème siècle affirmant que Beowulf est le fils du Diable et que, pour contenir sa nature et ne pas lui-même devenir un être satanique, il doit lutter contre le mal sous toutes ses formes. De plus, l'amour lui est interdit. C'est la rançon à payer pour son immortalité, son invulnérabilité, un peu à l'image de Connor McLeod, le héros des **Highlander**. Comme McLeod, c'est un héros intemporel. Il m'a d'autant plus motivé que le scénario part à sa recherche, essaie de le comprendre. Mais, attention, je ne cherche pas à intellectualiser la démarche du film. Il s'agit avant tout d'un divertissement.

Vous êtes-vous facilement glissé dans la peau du personnage ?

Oui, dès le départ. Le scénario du film a spécialement été écrit pour moi sur la base d'un **Highlander** plus moderne, plus actuel. Les auteurs ont travaillé en fonction de ma personnalité, de ce que je pouvais faire, de ce que j'avais fait par le passé. Je me suis donc immédiatement senti en phase avec Beowulf. Bien sûr, sur le plateau, on réajuste quelques lignes de dialogue, on modifie sensiblement quelques scènes. Mais, le script était si bon qu'il n'y a pas eu de chamboulement majeur.

N'avez-vous pas l'impression que Beowulf soit un héros un peu anachronique, l'icône d'une époque révolue ?

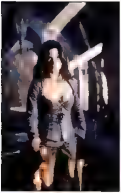
Pas du tout. En fait, Beowulf est un héros finalement très moderne. Un héros des années 90. Rien à voir avec ceux un peu primaires de la décade précédente, qui faisaient jouer les muscles avant d'ouvrir la bouche. Beowulf ne passe pas son temps à cogner. Il pense, il réfléchit, use de son intelligence pour se tirer d'affaire. Le film n'affiche pas son modernisme sur le fond uniquement, mais également dans la forme. Par l'intermédiaire d'une musique techno-industrielle, des mouvements de caméra, de l'aspect à la fois ancien et sophistiqué des armes et de la chorégraphie des combats, il s'intègre à son temps. Il touche un public plus large que s'il s'agissait d'une adaptation conventionnelle du mythe. D'ailleurs, **Beowulf** n'a rien d'une aventure médiévale ; il se définit comme un film «techno-féodal-futuriste» assez proche, d'une certaine manière, de l'univers des meilleurs jeux vidéo. Il intègre également un monde de rythmes techno, de vitesse. **Beowulf** n'aurait pas pu être tourné sous cette forme ne serait-ce qu'il y a dix ans.

Un peu sur le modèle de *Mortal Kombat* ?

Pas vraiment dans la mesure où, dans **Mortal Kombat**, les combats succèdent aux combats. L'histoire passe au second plan. Dans **Beowulf**, elle est solide, structurée. Les personnages comptent beaucoup : ils éprouvent des sentiments, ils souffrent. N'empêche que Beowulf est aussi un personnage rock'n roll ! C'est Mad Max rencontre Highlander en l'an 3000 !



Roland (Götz Otto) au cœur de la forteresse assiégée par le monstre Grendel.



Kyra (Rhona Mitra) : une alliée de charmes pour Beowulf dans la bataille qu'il mène



Un héros moderne, mais un look qui donne dans le déjà vu

Beowulf a-t-il constitué une expérience de tout repos ?

Non, le tournage fut tout de même assez difficile. Il faisait froid, très froid même. Nous tournions sur un plateau construit dans du calcaire, une roche qui avale littéralement la chaleur. Trois cents chauffages n'auraient pas suffi à maintenir une température idéale ! Heureusement, **Beowulf** est un film très physique pour ses interprètes. La profusion de séquences d'action nous réchauffait assez vite. Sinon, nous aurions gelé sur place.

Les combats renvoient au cinéma d'arts martiaux. Est-ce, selon vous, dans l'optique techno-médiévale de *Beowulf* ?

Je reviens à la nouvelle définition du héros. Le héros moderne est aérien, d'une souplesse inouïe, capable d'incroyables sauts périlleux. Des prouesses pour lesquelles des colosses comme Schwarzenegger et Stallone n'auraient aucune crédibilité. Dans **Beowulf**, la pratique des arts martiaux supplante le coup de poing dans la figure. La mobilité est grande. Fini le temps des Rambo, des machines de guerre ! Il suffit de vérifier le titre des films en harmonie avec le public jeune. Ce sont **Rush Hour** et **Blade** qui marchent. Pas le énième retour d'un vengeur ultra-musclé.

Votre personnage se distingue également par un look assez singulier de chevalier entre deux mondes.

Beowulf affiche un aspect assez inhabituel. Pour l'accentuer plus encore, j'ai demandé à ce qu'il porte des cheveux blancs afin, justement, de renforcer son look angélique. Quant au manteau, il renvoie intentionnellement au western italien. Chaque détail importe. Ainsi, ses armes, dont une hachette «automatique», et ses bottes à bouts métalliques se placent entre le moderne et l'ancien, entre la science-fiction et le médiéval. Tout le film tient dans cette cohabitation.

Qu'est-ce qui vous a donné le plus de fil à retordre durant le tournage de *Beowulf* ?

Principalement les séquences d'action. Les combats ont nécessité des efforts, beaucoup de concentration et de temps. Dans la mesure du possible, j'ai moi-même fait les cascades. Evidemment, lorsque Beowulf tournoie comme en apesanteur, un authentique champion d'arts martiaux, capable de sauts périlleux avant et arrière, a pris le relais. Ce ne sont pas la course à pied, l'équitation et la gymnastique qui me permettent d'effectuer ce genre d'exercices. Lorsque je dois tourner un film aussi physique que **Beowulf**, je me prépare systématiquement deux mois à l'avance. Je m'entraîne, je me familiarise avec le maniement des armes blanches. Dans cette discipline, les **Highlander** m'ont bien servi. Grâce à eux, je n'ai pas eu à tout reprendre à zéro. C'était un avantage considérable.

Propos recueillis par **Cyrille GIRAUD**

opinion

BIS REPETITA

À la tête de **Mortal Kombat** (les deux films, plus la série, plus l'animé), Lawrence Kasanoff est un producteur avisé. Sachant le public des jeux vidéo à l'affût de toute nouveauté, il exhume le héros antique d'un poème épique scandinave du 5ème siècle, Beowulf, et l'intègre à un univers à la **Mortal Kombat**. Un monde hétéroclite qui grappille à droite à gauche les éléments de sa mythologie. Un peu de **Mad Max 2** pour le côté apocalyptique, un peu de **Highlander** pour l'usage de l'épée et l'immortalité de son héros, un peu de **Predator** pour l'aspect «ragoûtant» de son monstre sanguinaire, un peu de **Mortal Kombat** bien entendu pour le tempo des affrontements, un peu du cinéma d'arts martiaux pour la chorégraphie des duels à l'arme blanche.

Constitué de bric et de broc, **Beowulf** se déroule dans un lointain futur à un âge où les ténèbres recouvrent la Terre, où la technologie régresse. Les superstitions hantent les hommes. À juste titre car dans une forteresse assiégée rôde une créature féroce et insaisissable. Une véritable malédiction qui décime la population du château. Y arrive, tel Clint Eastwood dans un western de Sergio Leone, le taciturne Beowulf. Hybride parce que né de l'union d'une femme et d'un démon, indestructible, Beowulf jugule le mal qui sommeille en lui en combattant justement les incarnations physiques de ce mal. Le monstre Grendel en l'occurrence, dont il est le seul à pouvoir endiguer les débordements. Auprès de sa belle, Kyra (dans le rôle, Rhona Mitra, ex-Lara Croft [illegible] les pubs et les visuels du jeu [illegible], il [illegible] sa propre mort et, tel un chevalier sur trempoline d'un film de cape et d'épée de Hong Kong, découpe la bête en fines lamelles.

Rien à signaler sur le front post-**Mortal Kombat**. Action, cascades, effets spéciaux, cadavres, environnement gothique, musique techno [illegible] et sculpturale pépée du héros... Rien ne manque à l'inventaire de cet amalgame du film médiéval et de la science-fiction déglinguée. Derrière la caméra, Graham Baker (**La Malédiction Finale**, **Futur Immédiat**) remplit son contrat avec le minimum d'efficacité exigé, expédiant les scènes dialoguées pour s'éclater dans des séquences de baston coulées dans l'incontournable moule **Mortal Kombat**.

Grosse série B de dix millions de dollars, finalement assez plaisant en dépit de cette permanente impression de déjà-vu, ce **Beowulf** coiffe au poteau celui qu'écrit actuellement Roger Avary (co-scénariste de **Pulp Fiction** et réalisateur de **Killing Zoé**) pour *Universal* [illegible] ce mythe longtemps oublié des écrans intéresse soudain [illegible]. Après tout, **Blade** n'en constitue-t-il pas une version vampirique [illegible] ?

C.G.

(USA) 1998. Réal.: Graham Baker. Scén.: Christopher Leavy, David Chappe & Deborah Seese. Dir. Photo: Chris Faloona. Mus.: Ben Watkins pour Juno Reactor. SPFX : Threshold Digital Research Labs (visuels), Masters Fx, Inc. & Todd Masters (maquillages). Prod.: Lawrence Kasanoff pour Capitol Films/Kurdner-Lock. Int.: Christophe Lambert, Rhona Mitra, Götz Otto, Oliver Cotton, Patricia Velasquez, Roger Sloman... Dist.: CTV International. Dur.: 1 h [illegible] Sortie le 28 avril 1998.

actualité cinéma
sortie le 3 mars

STAR TREK : INSURRECTION

Dans STAR TREK : INSURRECTION, le capitaine Jean-Luc Picard dresse l'équipage de l'Enterprise contre la Fédération et ses alliés Son'a, des méchants qui se sont mis en tête d'exiler les Ba'ku, peuple pacifiste et hermétique à toute forme de technologie ayant élu domicile sur une petite planète de jouvence. Papy fait de la résistance !



Data (Brent Spiner) [illegible] de soucis au début de Star Trek : Insurrection

Cinq ans déjà que le capitaine Kirk et son fidèle acolyte Spock ont pris leur retraite ! Et pour cause : à la fin de **Star Trek : Générations**, un épisode de transition douloureux, James T. Kirk est officiellement mort. Un départ qui s'imposait franchement au vu des derniers films de la série, de plus en plus métaphysiques et ennuyeux. L'Enterprise fait alors peau neuve, tout comme son équipage, des transfuges de la série **Star Trek : Next Generation**. Place au capitaine Jean-Luc Picard et son commandant en second William Riker. Leur premier [illegible] à affronter en solo les [illegible] aux Borgs, des méchants [illegible] et privés de tout sentiment dans le surprenant **Star Trek : Premier Contact**, très sombre et [illegible] proche du film d'horreur, comme si l'univers créé par Gene Roddenberry s'ouvrait au hardcore. Une manière pour les producteurs de rajeunir la série de film Star Trek, c'est réparé ! Problème majeur : les nouveaux protagonistes sont déjà aussi [illegible] que leurs prédécesseurs. Le nouvel opus **Star Trek : Insurrection** en est la preuve flagrante cette fois : élément propre à la science-fiction est pratiquement effacé au profit d'une réflexion existentielle sur les dangers de la technologie par rapport aux choses simples de la vie.

« Pour être très franc, je ne suis pas un adepte des films de science-fiction », avoue le réalisateur et acteur Jonathan Frakes qui signera prochainement **Total Recall 2**. « Il pour quelqu'un qui n'apprécie que relativement ce genre [illegible] trouve qu'[illegible] dans [illegible] une place dans la série celui pour lequel les gens se sont [illegible] de moi. Mais ne vous méprenez pas [illegible] très [illegible] ceux et [illegible]. Seulement, je préfère largement les drames, les biographies ou même les documentaires animaliers. Le seul dénominateur commun de [illegible] une bonne [illegible] ou des films qui me font pleurer sans qu'[illegible] de me tirer les larmes des yeux. Mais vous désormais [illegible] William Riker. » Un William Riker pratiquement absent de **Star Trek : Insurrection** qui préfère se concentrer sur le capitaine Picard (Patrick Stewart) en proie à d'énormes problèmes de conscience lorsqu'il apprend que son supérieur peu scrupuleux, l'Amiral Dougherty (Anthony Zerbe), s'est allié à Ru'afo (F. Murray Abraham), leader de leurs ennemis les Son'a, pour chasser les Ba'ku de leur planète. En menant indépendamment son enquête, Jean-Luc Picard rencontre Anij (Donna Murphy), une Ba'ku âgée de 300 ans qui lui apprend que sa planète est convoitée pour ses effets de rajeunissement par les Son'a, une race en état de dépérissement avancé. Picard s'élève alors contre la Fédération pour protéger les Ba'ku, quitte à se voir destituer de ses fonctions.

« Nous faisons tout pour que **Star Trek** soit une série de haut niveau. Il faut en remercier le producteur Rick Berman et sa passion du détail. C'est grâce à lui que la série [illegible]. De notre côté, Patrick et moi gardons un œil sur les histoires pour qu'elles soient à la hauteur. On a [illegible] un effort particulier cette fois [illegible] du caractère presque horrifique de **Star Trek : Premier Contact**. Nous voulions faire un film d'aventure épique et romantique [illegible] une opportunité formidable pour moi [illegible] l'opportunité de faire quelque chose de nouveau, impossible à reproduire dans la série télé », s'enthousiasme Jonathan Frakes.



Ru'afo (F. Murray Abraham) [illegible] Ba'ku [illegible]

schizophrenia

PATRICK STEWART

A l'écran, Stewart est crédible en Picard, mais dans la réalité, Picard n'est plus très crédible en Stewart. A l'époque des Studios, les responsables du marketing s'employaient corps et âme à faire fusionner les stars et leurs rôles, au moins aux yeux du public. Il fallait vendre aux gens que Bogart était vraiment un loup cynique et Mitchum un voyou (ce qui a du être moins dur). Les acteurs pouvaient rejouer le même rôle dans dix films d'affilée, le temps que le public les aime, et jusqu'à ce qu'il ne les aime plus. Cette époque continue de vivre aujourd'hui à la télévision. Patrick Stewart est depuis onze ans le Capitaine Jean-Luc Picard.

Q[illegible] comme le Capitaine [illegible] n'importe quelle [illegible] comme un [illegible], le regard [illegible] timbre grave et amical, semblant [illegible] réaction, appuyant sur un mot clé.

«Comment [illegible] Picard ?

Il m'est impossible de le [illegible] quelques [illegible] que je l'[illegible] graphie pour parler de lui.

Vous voulez dire une biographie ?

C'est ce que j'ai dit, une biographie. Ce n'est pas ce que j'ai dit ?»



Dr Stewart et Mr Picard : [illegible] schizophrénie tranquille...

[illegible] a cessé d'exister depuis probablement longtemps, peu à peu «body-snatché» par [illegible] sidéral. Des années avant lui, Johnny [illegible] de Los Angeles, hantant le grand réfectoire de son célèbre hurlement, se balançant d'un [illegible] à l'autre pour échapper aux médecins. [illegible] pour Patrick Picard. «Ma femme est très compréhensive» lâche-t-il, admiratif. Jean-Luc Stewart rentre à la maison le soir un peu fatigué. Et quand sa femme lui demande s'il a passé une bonne journée, il ne peut s'empêcher de [illegible], de ce sourire que les membres de [illegible] reconnaissent du premier coup d'œil, [illegible] sourire introspectif et mélancolique qui [illegible] les flashes-back du monde. Il repense aux [illegible] tourments qui ont peuplé sa journée [illegible] invasion de Cardassiens, [illegible] sans parler de cette [illegible]

Croyez-vous au [illegible] ?

[illegible] dans une maison qui était affectée par des esprits [illegible], pour être plus précis. Ils se manifestaient tous les jours. J'ai fini par accepter l'idée que ces choses-là existent. Force est de constater que cela m'arrive souvent d'en rencontrer.

Vous croyez qu'ils en ont après vous ?

Un de ces fantômes en avait très certainement après moi, parce qu'il a essayé de me faire du mal.

Comment vous en êtes-vous sorti ?

J'ai fait exorciser la maison.

Comment doit-on procéder ?

Je n'ai pas tellement envie d'en parler. Ce sont des souvenirs douloureux.»

A «douloureux», le Commandant [illegible] En l'écoutant parler, il est [illegible] clair que le sujet principal des trois derniers longs métrages Star Trek est la schizophrénie de Jean-Patrick Picard. Dans Générations, où le Capitaine Kirk (William Shatner, bien atteint par son rôle [illegible] conventions Star Trek dans son costume pyjama !) lui [illegible], on le voyait hésiter entre fiction et [illegible] : la fiction, le mensonge, étaient représentés par un chalet à la campagne avec une femme et trois enfants. Mais ce n'était qu'une illusion, comme celles de l'holodeck [illegible] Kirk, passé de l'autre côté [illegible]. Picard choisissait [illegible] Dans Premier Contact, Picard [illegible] pour les vacances [illegible] de se pouvoir [illegible] avec sa famille qui ignorait [illegible] par des Borgs). La série télé montre donc Picard [illegible] et les films les conséquences de ce boulot. D'où le côté reality-show un peu lent de ces derniers.

«Ce n'est pas difficile d'incarner le même personnage pendant onze ans ?»

Je connais Jean-Luc depuis plus longtemps que la plupart de mes amis intimes. Je ne [illegible] pas du tout à le rencontrer sur [illegible]. Si j'avais su que la série allait durer ne serait-ce que sept ans, je ne l'aurais pas faite. Je voulais à cette époque [illegible] Mais on m'avait assuré qu'elle ne durerait qu'une saison ou deux au maximum. C'est en croyant cela que [illegible] qu'il allait prendre [illegible] Mais ne vous trompez pas, je suis [illegible] de passer tout ce temps avec lui.»

Alexandre NAHON

Mou du genou, **Star Trek: Insurrection**, qui ressemble à un épisode de la série laborieusement étiré sur plus d'1 h 30, l'est donc volontairement. Inutilement bavard, avare en effets spéciaux, avec des scènes de space opéra servant uniquement de transition, ce neuvième film se concentre sur les relations amoureuses des personnages. Surtout entre un Picard de plus en plus gaga et la tri-centenaire Anij, sa dulcinée ménopausée, qui passent la majeure partie du métrage à se faire les yeux doux, à se promener main dans la main dans les collines de la planète Ba'ku. *«C'est ma scène préférée ! J'adore le moment où Anij demande à Picard d'essayer de la comprendre. Ils ralentissent et il lui dit : «Le temps viendra», avant de lui sourire. Dans ce film, on prend le temps de s'intéresser aux personnages et à leurs rapports entre eux. J'aime cette idée que Picard tombe amoureux, ce qui l'humanise un peu plus. C'est quelque chose dont nous avons commencé à parler il y a pas mal de temps déjà, et qui est passé par des formes très différentes au cours du développement de l'histoire. A un moment de l'écriture, leur liaison était encore plus intense, mais le studio pensait que la dramaturgie allait en souffrir. Dans cette version, il y avait des scènes d'amour d'une incroyable force. C'est assez frustrant de repenser à ça. Mais je trouve que c'est finalement aussi bien de ne pas dévoiler l'aspect sexuel de cette histoire d'amour. Ça serait inapproprié au style de **Star Trek** d'être plus explicite. Surtout que l'attirance de ces deux personnages reste malgré tout évidente»* continue le réalisateur.

Une attirance tellement évidente et omniprésente qu'il en oublie de rythmer son film, une promenade de santé à effets soporifiques. La scène d'action majeure de ce **Star Trek : Insurrection**, une attaque de sondes qui désintègrent et téléportent les Ba'ku dans le vaisseau Son'a sous l'effet de leur rayon laser. Filmée avec mollesse, elle se conclut par le climax ultime de cet épisode, au bout d'une heure de film, lorsque Picard et Anij se retrouvent coincés dans une grotte dont l'entrée est obstruée par quelques rochers. Niveau efficacité du suspense, on frise le degré zéro ! Bien trop contemplatif devant ses tourtereaux, Frakes néglige également la personnalité des Son'a, inexistante, et en fait des méchants d'opérette dissimulés sous un maquillage grossier. Presque risibles, les Son'a sont les personnages les moins intéressants de l'univers Trekkien, toutes séries confondues. Les apparitions de leur leader Ru'afo se font rares, cantonnées à une table d'opération pour des séances répétées de lifting. Sa mort, elle est expédiée en quelques secondes avant le happy-end de rigueur, toujours plus pompeux. *«J'aime ce concept très simple qu'à la fin d'un film romantique, les deux personnages principaux s'embrassent. C'est une très belle synthèse de ce que raconte le film. Je ne peux donc pas vous dire, comme certains autres réalisateurs, qu'on m'a forcé à la rajouter, puisqu'elle était dans mon montage»*. Il ne reste donc plus qu'une seule solution : remplacer Jonathan Frakes.

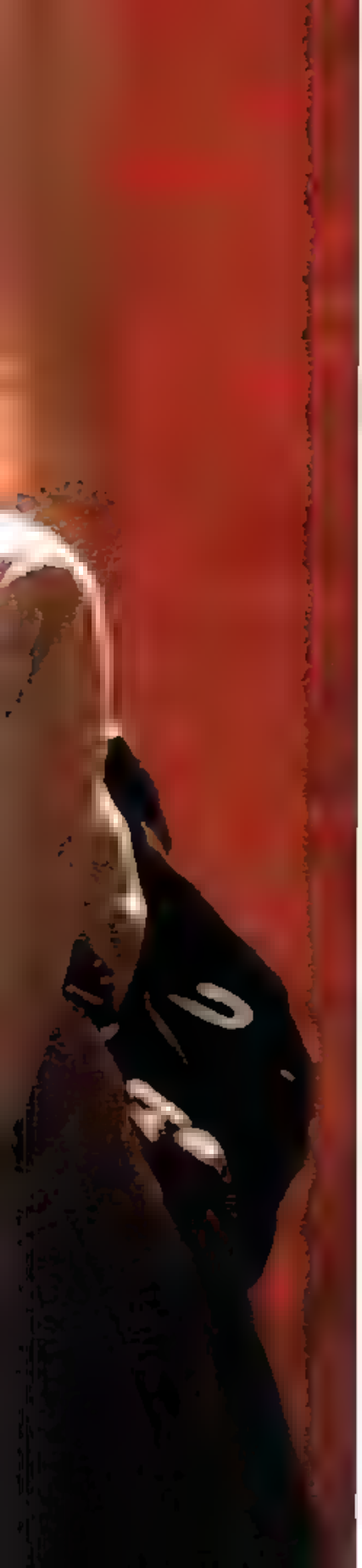


Jean-Luc Picard (Patrick Stewart) : le Capitaine milite en faveur des Droits de l'Homme.

Damien GRANGER

USA. 1998. Réal.: Jonathan Frakes. Scén.: Michael Piller d'après un sujet de Gene Roddenberry. Dir. Phot.: Matthew F.Leonetti. Mus.: Jerry Goldsmith. SPFX: Michael Westmore (maquillages) et Terry Frazee (optiques). Prod.: Rick Berman pour Paramount Pictures. Int.: Patrick Stewart, Donna Murphy, F. Murray Abraham, Anthony Zerbe, Jonathan Frakes, Brent Spiner, LeVar Burton, Michael Dorn, Gates McFadden, Gregg Henry... Dur.: 1 h 45. Dist.: UIP. Sorti le 3 mars 1999.





URBAN LEGEND

A l'origine d'URBAN LEGEND, deux jeunes débutants, deux passionnés de cinéma qui connaissent leurs classiques sur le bout des doigts : Sylvio Horta (scénariste, 24 ans) et Jamie Blanks (réalisateur, 26 ans) nous font replonger dans l'âge d'or du slasher. Dans l'enceinte d'un campus déjà marqué par un passé des plus troubles, ils lâchent un tueur masqué qui s'inspire des légendes urbaines pour commettre ses crimes.

Lorsqu'il sort diplômé de la New York University Film School en 1996, Sylvio Horta part immédiatement pour Los Angeles. Son tout premier scénario, «Even Exchange», une comédie teintée d'humour noir, séduit immédiatement la productrice Gina Matthews. Peu après, il ne faudra que quelques jours à ce jeune prodige pour accoucher du concept d'**Urban Legend**, qui sera immédiatement proposé au producteur Neal H. Moritz, tout aussi enthousiaste, puis au studio *Phœnix Pictures*, où l'accueil est également favorable. A peine deux mois plus tard, le projet obtient le feu vert. Il ne reste plus qu'à trouver un réalisateur qui saura illustrer cette histoire sans tomber dans la routine. Neal H. Moritz reconnu pour donner leur chance à de jeunes débutants, se charge d'en dégoter un.

Australien, Jamie Blanks est un fan de films d'horreur depuis son plus jeune âge, un pur sang de la trempe d'un Sam Raimi. Son enfance, il la passe en majeure partie à voir et revoir les premiers films de John Carpenter surtout **Fog** et **La Nuit des Masques**, ses préférés. Des films dont il tire des leçons bien plus intéressantes que celles qu'on vous impose dans les écoles de cinéma. Pour son neuvième anniversaire, ses parents lui offrent une caméra vidéo qu'il utilise pour tourner **The Maniac**, dans lequel ses frères et sœurs jouent les victimes d'un tueur psychopathe qui finit déchiqueté sous sa tondeuse à gazon. Jamie Blanks est un passionné, une encyclopédie vivante du genre. «*C'est vrai que je m'y connais un peu*» avance modestement, le jeune réalisateur. «*Il a sans doute passé beaucoup trop de temps devant mon magnétoscope à regarder des films d'horreur. A en croire mes parents à l'époque, cela n'était bon ni pour ma santé mentale ni pour mon avenir. Mais grâce au ciel, j'ai pu en faire mon métier. Très franchement, je ne m'imaginais pas faire autre chose que des films d'horreur. Et j'espère continuer à en réaliser le plus longtemps possible. Je trouve que fantastique et cinéma sont deux mots qui vont très bien ensemble. C'est le seul genre qui donne au réalisateur une entière liberté. On peut se permettre des mouvements de grue incroyables avec des virages dans tous les sens et qui se terminent sur le gros plan d'un visage. Essayez donc de faire ça dans un méllo et de finir serré sur Meryl Streep en train de mourir d'un cancer : pas sûr que ça marche ! Et puis, c'est le seul genre où il est permis de manipuler les spectateurs sans aucun remords. Ici, le public s'attend presque aux moments de calme précédant les montées crescendo de la tension. Il sait exactement comment ça marche, mais se laisse tout de même promener par le film parce qu'il a envie d'avoir peur. Je le sais puisque je suis aussi un spectateur. Et rien ne me fait plus plaisir qu'une belle frayeur devant un écran de cinéma.*»

Sa connaissance et son amour du genre épatent tout le monde. Son film de fin d'études, **Disconnection**, avait déjà fasciné ses camarades de classe ainsi que de nombreux producteurs. L'histoire ? Un père de famille appelle chez lui pour apprendre de la bouche de son fils que sa femme est actuellement en train de le tromper. L'homme ordonne à son fils de les tuer et l'enfant s'exécute. Plus tard, le père découvre qu'il s'est trompé de numéro de téléphone. Original et efficace. A tel point que Jamie Blanks se met à recevoir des dizaines de scenarios, parmi lesquels celui de **Souviens-toi... L'Eté Dernier**, qui l'intéresse fortement. Il financera d'ailleurs lui-même une bande annonce de trois minutes inspirée du scénario qu'il envoie au producteur Neal H. Moritz. Si le réalisateur, Jim Gillespie, est déjà choisi, Jamie Blanks reste dans les petits papiers du producteur qui lui fait rapidement parvenir le script d'**Urban Legend**. ■■■

URBAN LEGEND

■■■ *«Il était aux anges. Un producteur américain était en train de se ruiner cher ! En plus, à cette époque, aucun des scénarios que j'avais lus ne me plaisait. Mais celui d'***Urban Legend** *était vraiment différent, beaucoup plus intelligent et mieux construit. Il faut garder la tête froide lorsque vous choisissez votre premier film. Trop de réalisateurs acceptent la première offre, se retrouvent à tourner la dernière séquelle d'un film d'horreur quelconque et disparaissent aussitôt. Je suis jeune, j'ai tout mon temps, le script d'***Urban Legend** *était de loin le meilleur. J'en étais convaincu dès la première scène»*

La première scène ? Une jeune femme s'arrête dans une station service, prend peur lorsque surgit la guest-star Brad Dourif en pompiste bègue et s'en va sur les chapeaux de roue. En fait, il essayait juste de la prévenir qu'un passager clandestin armé d'une hache se dissimulait sur la banquette arrière de sa voiture. Le lendemain, la mort de cette jeune étudiante secoue le campus de Pendleton. Une université qui bénéficie déjà d'une réputation macabre puisque trente ans auparavant, un professeur devenu fou avait massacré tous les pensionnaires d'un bâtiment. Pour la plupart des étudiants, cette histoire appartient au répertoire des légendes urbaines. Seule Natalie (Alicia Witt), qui connaissait bien la récente victime, fait le rapprochement entre les deux événements. Peu de temps après, sa colocataire Tush (Danielle Harris), est elle aussi retrouvée morte. Un meurtre déguisé en suicide. Puis c'est au tour de Damon (Joshua Jackson), réputé pour ses plaisanteries macabres, de disparaître. Natalie essaie de donner l'alarme, mais personne ne la croit. Ni le directeur, qui préfère éviter le scandale, ni ses amis Brenda (Rebecca Gayheart), Parker (Michael Rosenbaum) et Sasha (Tara Reid), qui la jugent paranoïaque. Seul Paul (Jared Leto), un ambitieux journaliste qui écrit pour le journal de la fac, commence à la prendre au sérieux lorsque les meurtres, de plus en plus fréquents, se resserrent comme un étau autour de Natalie.



Jared Leto, un journaliste ambitieux qui prête main forte à Natalie



La guest-star Brad Dourif en pompiste louche, une légende urbaine à lui tout seul

Le premier film de Jamie Blanks exploite donc le thème des légendes urbaines, ces rumeurs colportées par le bouche à oreille, appartenant au folklore et destinées à effrayer ceux qui auraient enfreint des règles morales. Des alligators hantent les égouts de New York ? Des organes sont prélevés sur des personnes pendant leur sommeil ? Des arbres d'appartement camouflent dans leur tronc des mygales ? Des légendes urbaines, il en existe des centaines, toutes plus effrayantes les unes que les autres. Une véritable mine d'or pour un film d'horreur comme s'accorde à le dire Jamie Blanks. *«Je trouve fascinant le fonctionnement de la propagation de ces étranges rumeurs. La personne qui vous raconte l'histoire vous donnera un certificat d'authenticité si elle pouvait. Et plus c'est incroyable, plus on y croit. Cela fonctionne sur le même mode que les commérages avec le même crédo inattaquable : «pas de fumée sans feu». Même si le «feu» s'avère totalement inventé. Par exemple, dans le film je fais un recensement des légendes urbaines les plus courantes, comme celle de cette baby-sitter qui se fait appeler par un tueur d'enfant caché dans la maison, au premier étage. Quand j'effectuais mes recherches sur la question, tout le monde m'assurait que ce fait divers avait vraiment eu lieu. C'est totalement faux. Le seul endroit où c'est arrivé, c'est au cinéma, dans* **Terreur sur la Ligne** *»*

La légende urbaine ? Un sujet propre au genre, déjà utilisé dans **Candyman**, puis recyclé par **Scream**. D'ailleurs, sans les 100 millions de dollars engrangés par le film de Wes Craven, le script d'**Urban Legend** dormirait encore au fond d'un tiroir. Une paternité économique totalement assumée par son jeune réalisateur. *«C'est clair que les films d'horreur végétaient encore sur les rayons des vidéo-clubs sans le film de Wes Craven.* **Scream** *a ressuscité le genre. Il en a redéfini les*



Sasha (Tara Reid), animatrice d'une émission de radio sexy, fait une mauvaise rencontre : ça sent le sapin

scream queenette !

ALICIA WITT

Alicia Witt connaît un début de carrière fulgurant. C'est David Lynch qui la découvre et lui offre son premier rôle dans DUNE, puis un personnage récurrent dans la série TWIN PEAKS et la mini-série HOTEL ROOM. Elle tournera ensuite avec Mike Figgis (LIEBESTRAUM) et Quentin Tarantino (GROOM SERVICE) avant de s'adonner au plaisir du slasher avec URBAN LEGEND.



Alicia Witt dans le rôle de Natalie, une élève modèle qui dissimule un passé obscur...

Pour réussir, il semble qu'une jeune actrice doive aujourd'hui passer forcément par l'étape «slasher». Quand vous avez accepté de jouer dans *Urban Legend*, c'était en pensant à votre carrière ?

Pour être tout à fait honnête, oui, j'y ai pensé. Mais la principale raison, c'est que le rôle était intéressant. Le personnage de Natalie offrait une possibilité unique pour une actrice de mon âge : jouer à la fois la «demoiselle en détresse» et l'héroïne qui apporte la solution au problème. L'ingénue et la jeune femme forte. Rien à voir avec les rôles de donzelle pleurnichant sur l'épaule de leur petit copain pendant la moitié du film, ni avec les comédies romantiques débiles pour teenagers. Le slasher façon Urban Legend est actuellement le seul genre qui offre des rôles intéressants aux actrices de ma génération. En plus, le public aime ces films, et ça ne fait pas de mal d'être vue par le plus grand nombre quand on a envie de réussir dans ce métier.

Mais est-ce un genre qui vous plaît ?

Je ne sais pas. Les films d'horreur me foutent vraiment la trouille. Depuis toute petite, je suis du genre à croire tout ce que je vois sur un écran. Même maintenant, alors que j'évolue sur des plateaux de cinéma tous les jours, et que je sais donc très bien comment ça marche, je continue à croire tout ce que je vois. Du coup, le moindre film d'horreur me donne des cauchemars. Alors je préfère éviter de trop en voir. Avant le tournage, Jamie Blanks m'a demandé de regarder La Nuit des Masques. C'était une expérience terrifiante. D'autant plus que John Carpenter ne montre presque rien. Tout est suggéré et c'est encore pire. Je ne suis pas convaincue que la surenchère de cadavres et de sang soit véritablement effrayante. Au contraire, je trouve que ça atténue la puissance de votre imagination. John Carpenter l'avait compris en tournant La Nuit des Masques.

Avez-vous travaillé vos hurlements avant le tournage ?

Sûrement pas ! Je pensais surtout à économiser toutes mes forces. Hurler à tue-tête massacre les cordes vocales. Je devais me réserver pour le tournage des scènes elles-mêmes. D'autant plus que Jamie prenait un malin plaisir à faire chaque fois une bonne dizaine de prises, et sous quatre angles différents. Ce qui fait une moyenne de quarante hurlements par séquence ! Autant vous dire que le soir, c'était ambiance thé brûlant et grosses cuillerées de miel pour essayer de retrouver ma voix.

Avez-vous une légende urbaine favorite ?

Un copain m'a raconté cette histoire en me certifiant qu'elle était vraiment arrivée à un des ses amis. La personne en question faisait partie d'une joyeuse bande qui avait tout organisé pour faire une surprise à une de leurs copines dont c'était l'anniversaire. Le jour dit, ils attendent son retour cachés chez elle. Tellement bien cachés que lorsqu'elle rentre, elle ne les remarque même pas. Tranquille, se dirige vers le frigo, se tartine des tranches de beurre avec un couteau et se tripote avec la tartine. Imaginez leur tête ! Ça, c'est une sacrée surprise !

Euh, oui... Mais vous êtes sûre que cette histoire correspond à ce qu'on appelle une légende urbaine ?

Je ne crois pas, mais c'est quand même bien plus drôle que celles dont on parle dans le film !

Propos recueillis par **Alex BENJAMIN**

règles à [illegible] fois [illegible] un repère [illegible] le public dans les [illegible] du genre. Scream est donc une étape primordiale dans l'histoire du cinéma d'horreur mais il faut maintenant aller plus loin. C'est ce que j'ai essayé de faire avec **Urban Legend**. *Malgré tout, je n'avais pas envie de révolutionner le genre. Je voulais juste faire un slasher classique qui respecterait les films d'horreur mais qui aurait en même temps sa propre personnalité»*

Sans prétention, Jamie Blanks revient en effet aux origines du slasher, aux premiers **Vendredi 13** et autre **Carnage**, qui partaient d'un simple prétexte pour construire le jeu de massacre. D'abord parce qu'au tueur cinéphile et sophistiqué de **Scream**, il préfère un «boogeyman» réduit à sa plus simple expression : encapuchonné dans une doudoune, le plus souvent armé d'une hache, il déambule dans les couloirs de la fac d'un pas lourd et avenant presque robotique. Ses victimes n'ont rien d'une Neve Campbell ou d'une Jennifer Love Hewitt, des transfuges de sitcom au visage d'ange et donc forcément au-dessus de tout soupçon. Les protagonistes d'**Urban Legend** entretiennent davantage de rapports avec la réalité. Il y a Paul, le journaliste arriviste, la très sexy Sasha, animatrice délurée d'une émission de radio branchée sexe, Tosh, la gothique nymphomane, ou encore la bonne vivante Brenda, tout le contraire de son amie Natalie, la seule élève modèle de Pendleton. Proche de **La Nuit des Masques** dans la description des meurtres, **Urban Legend** tombe rarement dans le gore. Souvent hors-champ, ils conservent néanmoins leur efficacité par une mise en scène dynamique, des mouvements de caméra brusques et agressifs : la hache du tueur, Jamie Blanks la filme sous tous les angles, lorsqu'elle explose violemment un pare-brise, ou encore quand elle vient heurter [illegible] de [illegible] subjective juste sous les yeux du spectateur. *«J'ai toujours pensé qu'il valait mieux faire appel à l'imagination des spectateurs. Pour y parvenir, il suffit de leur donner assez d'indices pour les pousser à croire qu'ils ont vu ce qui n'a finalement pas été montré. Il faut jouer avec la cause et l'effet sans exposer le moment même de la mort. C'est un bon moyen pour mettre leurs nerfs à l'épreuve»* confirme le réalisateur, fier d'avoir (re)trouvé la formule gagnante.

Damien GRANGER

USA. 1998. Réal. : Jamie Blanks. Scén. : Silvio Horta. Dir. Phot. : James Chressanthis. Mus. : Christopher Young. SPFX : Martin Malivoire, Dave Stewart et Lesa Seiber. Prod. : Neal H. Moritz, Gina Matthews et Michael McDonnell pour Phoenix Pictures. Int. : Alicia Witt, Jared Leto, Rebecca Gayheart, Michael Rosenbaum, Loretta Devine, Joshua Jackson, Tara Reid, Robert Englund, John Neville... Dist. : Columbia TriStar. Dur. : 1 h 40. Sortie le 24 mars 1999.



Brenda : elle sait comment réagir face à n'importe quelle situation...


DOSSIER

de meurtre capote l'un des beaux arts...

SOUVIENS-TOI... LE SLASHER !

Tout récemment, le slasher a gagné les faveurs du grand public. Avec son tueur qui aligne les références cinéphiliques, Scream a ressuscité un genre qu'on pensait réservé au strict public du «cinéma d'horreur». Ont suivi, succès oblige, Souviens-toi... l'Été Dernier 1 et 2, Scream 2, Halloween : 20 ans après, Urban Legend, ce dernier comptant parmi les meilleures illustrations du genre. Un genre qui prend sa source dans les traditions populaires de la sous-culture, dans les légendes urbaines, dans ces figures punitives inventées pour effrayer les enfants ayant «mal agi». Qui est Jason, sinon un Père Fouettard hardcore ? Le premier à signer un slasher sans le savoir, c'est Mario Bava avec La Baie Sanglante (1972), une variation hystérique du giallo, où le meurtre sert du thriller esthétisé, s'adonne à un jeu de massacre d'une rare cruauté et verse allégrement dans le gore craspec. Un vrai choc.

Six ans plus tard, avec Halloween – La Nuit des Masques, John Carpenter «crée» le genre, en définit les grandes lignes. A la différence du film de psycho-killer (Maniac, Le Silence des Agneaux, Henry : Portrait of a Serial Killer, Seven...), le slasher montre un tueur opérant le plus souvent sans réelle motivation. Simplement, les erreurs de conduite de quelques teenagers insouciants, ses victimes préférées, ont sérieusement tendance à énerver le manioque de service. Un maniaque généralement masqué (surtout : difforme), lourd à l'extrême, qui officie à l'arme blanche et dans un lieu restreint : une petite communauté, un bois, un campus...

Si les emblématiques Freddy Krueger et Candyman se rapprochent du genre, ils appartiennent cependant au folklore du fantastique, à l'imaginaire, alors que le slasher s'inscrit dans une réalité très terre-à-terre, dans un quotidien banal, et se distingue par une accumulation de meurtres dont l'originalité n'est pas la première qualité. Résultat ? Des séries B qui chancient, des films d'exploitation qui se copient les uns les autres depuis maintenant vingt ans. Et les millions de dollars ramassés au box-office par ses plus récents représentants prouvent que le slasher a encore de beaux jours devant lui.

Damien GRANGE

Cinéphile, John Carpenter l'est, indéniablement. Avec quelques morceaux de cartons et quelques bouts de tuyaux, il rend hommage, officieusement, à Stanley Kubrick et son odyssée de l'espace (2001) avec **Dark Star**, puis enferme une poignée de flics dans un commissariat pour une relecture quasi-totale du **Rio Bravo** d'Howard Hawks. Le film, **Assaut**, nous montre alors la fascination du jeune auteur pour une violence moderne et urbaine. Cette impression se verra rapidement confirmée en 1978 avec l'œuvre la plus culte à ce jour de Carpenter : **Halloween**. A l'époque, Carpenter semble en avoir assez d'une certaine catégorie de films d'horreur qui n'effraient plus personne. Lui, il veut revenir à des œuvres beaucoup plus sombres et vénéneuses, qui marqueront à jamais l'inconscient du spectateur. «*A l'époque, je trouvais que les films pseudo-horrifiques qui sortaient n'atteignaient pas vraiment leur but. Ils ne me satisfaisaient pas parce que je trouvais qu'ils ne faisaient pas peur. D'une certaine façon, Halloween fut pour moi une sorte de réponse à ces films*», Carpenter veut faire peur et, avec la complicité de Debra Hill, écrit une histoire terriblement simple mais efficace : un maniaque indestructible revient dans sa ville natale terroriser un jeune soir la nuit d'Halloween. A la base, le film, qui devait s'appeler «The Baby-sitters Murders», n'était destiné qu'aux marchés des drive-in et des vidéo-clubs. Repêchée **Halloween**, le troisième anniversaire psychokiller de Carpenter va connaître un tout autre destin. Il va tout simplement révolutionner le cinéma d'horreur en venant instaurer des nouvelles règles, des nouveaux codes ludériques de la peur. Carpenter a ouvert une brèche vers de nouveaux horizons de terreur cinématographique. Un genre nouveau vient de naître, qui sera bientôt baptisé «slasher movie», avec comme icône suprême, Michael Myers.



Michael Myers, le bogeyman des Halloween : c'est lui donnait des idées d'films aux meilleurs tueurs.

A peine âgé de 6 ans, Michael Myers découvre les joies de l'homicide en charcutant sa sœur, à grands coups de couteau. Grande première pour le spectateur : grâce à l'utilisation de la caméra subjective, il peut désormais voir à travers les yeux du tueur. Un procédé qui rend le meurtre encore plus brutal et traumatisant. La machine à exterminer est en marche, et Myers s'évadera après une quinzaine d'années d'internement afin de mettre un terme à son œuvre nocturne. A Haddonfield, Illinois, la nuit est longue pour Laurie Strode (Jamie Lee Curtis). Jeune, intelligente, elle ignore encore tout de la destinée morbide qui l'attend, une destinée qui fera d'elle la plus grande des Scream Queens du septième art. Seul un homme semble connaître du réel danger qui menace cette petite ville sans histoires. Le Docteur Loomis (Donald Pleasence) connaît bien Myers, pour avoir essayé de le soigner durant toute la durée de son internement. Sans succès. Michael ■■■

SOUVIENS-TOI... LE SLASHER !

Myers n'est plus humain depuis longtemps et son apparence en est la preuve la plus flagrante : un costume sombre, une démarche calme, un souffle rauque étouffé par un masque. Un masque bien particulier, blanc, neutre et insondable, un fait un moulage de William Shatner destiné au merchandising de *Star Trek* !

Myers personnifie avec perfection le croque-mitaine, le boogeyman, ce drôle de diable qui vient punir les enfants désobéissants, les adolescents trop volages et trop accros à la défonce. Par ses accents purificateurs (Laurie Strode est l'unique survivante du carnage, grâce à son courage et à sa virginité), beaucoup ont taxé le film de Carpenter de conservatisme et de puritanisme, ce qui est mal connaître ce jeune réalisateur engagé et enragé.

Avec **Halloween**, toutes les bases du slasher sont présentes : un tueur masqué et increvable, des meurtres d'ados crétins à l'arme blanche, une héroïne pure et courageuse, une caméra subjective qui place le spectateur dans la position de l'assassin et une bande son stressante et envoûtante (la musique, signée Carpenter lui-même, est un personnage à part entière du film). Maintenant que la recette existe, tout le monde va l'utiliser, avec plus ou moins de succès.

En 1980, Sean S. Cunningham veut sa part du gâteau. La date symbolique du 31 octobre est déjà prise ? Pas de problème ! Il crée sa propre franchise avec l'autre date du calendrier «qui fait peur» : vendredi 13. Cunningham s'éloigne de l'urbanisme d'Halloween et préfère les sombres humides aux maisons de banlieue, les veillées autour d'un feu aux soirées devant la télé. La particularité première de **Vendredi 13** par rapport à **Halloween** ? L'identité du tueur est cachée au spectateur jusqu'au dénouement final. Et non, ce n'est pas Jason Voorhees le coupable, mais sa mère, inconsolable depuis la disparition de son fils unique.

Malgré un physique à la Angela Lansbury, Madame Voorhees est bien plus balèze que la traditionnelle héroïne d'*Arabesque* : elle égorge et éventre au couteau de chasse, elle pend, elle fracasse des têtes à la hache et tire à l'arc encore mieux que Robin des Bois. Mais ses talents divers ne l'empêchent pas de se faire décapiter sauvagement à la machette par l'unique survivante du massacre. Grosse boulette commise par la jeune femme qui ignore que cela va déclencher la colère de son fils Jason pour huit longs métrages !



Vendredi 13 : le jeune Jason Voorhees se noie à cause de monitrices de colo malveillantes. Vengeance !



Le même Jason, plus vieux et masqué, retourne au taf dans un septième Vendredi 13. Courage, gars !

Mais qui est Jason ? Noyé de Crystal Lake, Jason est un jeune nageur qui va apprendre, bien malgré lui, à nager dans les eaux bouseuses du lac de son patelin. Revanchard, Jason n'a jamais digéré ce bain forcé. Il deviendra le héros du vendredi (dans la suite hommagiste de Steve Miner). Pour son premier homicide volontaire, Jason décide de se venger et plante une aiguille à tricoter dans la tempe de la jeune femme responsable de la mort de sa mère. Le début d'une longue série pour un tueur qui, pour sa première apparition, ne fait peur à personne, en raison d'un look déplorable : une chemise de bûcheron, une épaisse salopette et un sac de toile sur la tête en guise de masque. Pas vraiment crédible. Jason Voorhees serait-il une version redneck de Michael Myers ? Plus que probable.

Tout le monde semble en être conscient, à commencer par Steve Miner qui décide de refaire une santé à Jason dans **Meurtres en 3 Dimensions** (1982). Le psychopathe de Crystal Lake troque ses fringues de bouseux contre une tenue plus proche de celle de Michael Myers : une combinaison intégrale noire et un masque méchamment marquant, ici un masque de hockey. Et le carnage de recommencer de plus belle, dans la plus grande tradition de maman. Jason égorge, poignarde, électrocute et viole même un jeune homme, à grands coups de machette, dans ses parties les plus intimes.

La concurrence est rude pour Michael Myers, qui tue plus soft que Jason. Une concurrence qui voit ses rangs grossir de jour en jour. Résultat, des hordes de mass-murderers envahissent les écrans. **Carnage** (Tony Maylan / 1980) reprend les ingrédients de **Vendredi 13** avec sa colonie maudite et son mystérieux tueur. Ici, point de cinglé masqué, mais un tueur défiguré. Vieil ermite bougon, Crosby est brûlé au cinquième degré dans sa cabane par une poignée de gamins. Dix ans plus tard, on raconte, autour d'un feu, que Crosby traîne toujours dans les bois, armé d'un sécateur, le visage en lambeaux, dans l'unique but de se venger. Effectivement, c'est vrai. Crosby traîne bien dans les bois, un sécateur à la main. Une arme originale qu'il utilise à merveille dans une scène d'anthologie : cinq jeunes se font massacrer dans un déluge d'effets gore signés Tom Savini. Les gorges sont tranchées, les boîtes crâniennes sont défoncées et des doigts viennent voler un peu partout pour compléter le tableau.

Massacre au Camp d'Eté (Robert Hiltzik/1983) reprend lui aussi la trame de **Vendredi 13** avec sa colonie d'ados ingrats. Cette fois, le tueur est



Massacre au Camp d'Eté : les joyeuses colonies de vacances, qu'ils disaient !



Cauchemars à Daytona Beach
un slasher spaghetti monstrueusement gore !

porte pas de masque et taillade ceux qui l'ont humilié à visage découvert. On parle là d'Angela, traumatisée par une enfance malheureuse. Déjà très gore, Massacre au Camp d'Été détonne lors de son final, où l'on apprend par l'image qu'Angela est en fait un transsexuel ! Dans les suites tournées dans la foulée, **Sleepaway Camp 2 : Unhappy Campers** et **Sleepaway Camp 3 : Teenage Wasteland** (Michael A. Simpson/1988), Angela sort de prison, son identité sexuelle clarifiée par une opération, et devient animatrice dans une colonie de vacances. Ses victimes [illegible] ne tardent pas à reprendre le dessus et le massacre reprend de plus belle. Comme quoi, on ne se refait pas !

Dans ses bonnes œuvres, le tueur du slasher tente toujours de se démarquer un peu de ses collègues. Cela passe généralement par l'emploi d'ustensiles divers détournés de leur fonction première. On tue donc à la hache dans **Cauchemars à Daytona Beach** (Romano Scavolini/1982) ; à la brochette et aux haltères dans **Happy Birthday** (Jack Lee Thompson/1981) ; à la machette et en moto dans **Les Yeux de la Terreur** (Ken ■ ■ ■



***Les Yeux de la Terreur** : seule originalité, le tueur est une tueuse. Vive le bodybuilding !*

tueur né

Robert Englund

On ne présente plus l'interprète du tueur d'Elm Street, un certain Freddy Krueger Croquemitaine pour l'éternité, frère d'arme de Michael Myers et Jason Voorhees. Robert Englund n'avait étrangement jamais goûté au slasher dans sa forme la plus classique. C'est désormais chose faite avec URBAN LEGEND. Petit rôle, mais grande référence...

Qu'est-ce qui vous a tant motivé pour apparaître dans *Urban Legend* ?

[illegible] **Urban Legend** [illegible] **Urban Legend** [illegible] mon image [illegible]

C'est assez ironique de vous retrouver dans le rôle d'un anthropologiste donnant des cours sur les légendes urbaines, après avoir incarné un croquemitaine comme Freddy pendant toutes ces années.

[illegible]



***Robert Englund** dans **Urban** [illegible] quand **Freddy** [illegible]*

[illegible]

Ces légendes urbaines sont-elles exclusivement attachées au passé ou continuent-elles de fleurir encore aujourd'hui ?

[illegible]

Que pensez-vous de la résurrection du film d'horreur grâce au *Scream* de Wes Craven ?

[illegible] **Scream** [illegible] **Urban Legend** [illegible] **Urban Legend** [illegible] **Halloween** [illegible] **Freddy** [illegible] **Urban Legend** [illegible] **Freddy Sort de la Nuit** [illegible] **Scream** [illegible] **Urban Legend** [illegible]

[illegible]

SOUVIENS-TOI… LE SLASHER !



Terreur à l'Hôpital Central : Michael Ironside (déjà) dans un rôle de givré !



Le Bal de l'Horreur : une petite décapitation des familles pour faire bonne figure…

■ ■ ■ Hughes/1980) — qui a aussi la particularité supplémentaire d'avoir un tueur au féminin ; au marteau et au tournevis dans **Toul Box Murders** (Dennis Donnelly/1978) ; à la perceuse dans **Slumber Party Massacre** (Sally Mattison/1982) ; à la pioche dans **Meurtres à la Saint-Valentin** (Georges Mihalka/1981) ; à la baïonnette dans le très gore **Rosemary's Killer** (Joseph Zito/1981)… D'autres tueurs vont faire preuve d'originalité débordante pour assouvir leur soif de meurtres. Dans la lignée directe de **L'Abominable Docteur Phibes** (Robert Fuest), Marty, **le dément du Jour des Fous** (George Dugdale, Mark Ezra et Peter Litten/1985) déploie des trésors d'ingéniosité : bière coupée à l'acide de batterie, bain d'huile bouillant, éventrement à la tondeuse à gazon… Du grand art !



***Dr Rictus** : dans l'horreur, un médecin sans frontières !*

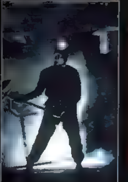
Le meurtre n'est plus le seul facteur d'originalité dans le slasher. Malins, les scénaristes diversifient les lieux des massacres afin de se démarquer des concurrents : dans un collège de jeunes filles dans le très soporifique **House on Sorority Row** (Mark Rosman/1982), dans un hôpital (**Halloween 2**/Rick Rosenthal/1981, **Massacre Hospital**/Boaz Davidson/1981, **Terreur à l'Hôpital Central**/Jean-Claude Lord/1981) ou encore dans un train avec **After Halloween : le Monstre du Train** (Roger Spottiswood/1980), véritable perle qui mérite d'être vue juste pour la choucroute d'un David Copperfield débutant et déjà has-been.

Has-been, les tueurs le sont souvent. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un œil sur le tueur sexuel armé d'un javelot des **Jeux de la Mort** (Michael Eliott/1982), qui n'hésite pas à enfiler une tenue de plongeur (bouteilles comprises) pour trucider du fond d'une piscine une nageuse imprudente ! Le maniaque de **Zipperface** (Mansour Pourmand/1991) s'en tire bien aussi avec son look sado-maso, mais la palme revient d'office à l'(interprète) tueur du **Bal de l'Horreur** (Paul Lynch/1980). Voulant profiter du succès d'**Halloween**, le réalisateur embauche **Jamie Lee Curtis** qui semble abonnée aux rôles de Scream Queen (elle répond présent aussi au générique du **Monstre du Train**) et la plonge à nouveau dans une histoire de meurtres à répétitions. Quand Grease rencontre La Nuit des Masques ! **Le Bal de l'Horreur** est le seul slasher à avoir des protagonistes et une bande son plus mortels que l'assassin lui-même : le disco est en vogue et cela se ressent à chaque seconde, surtout pendant ce fameux bal où le tueur ferait mieux de décapiter le DJ plutôt que de s'acharner sur une Jamie Lee Curtis encore convalescente.

Le Bal de l'Horreur connaîtra deux séquelles assez proches de Carrie avec Mary Lou (héroïne



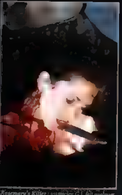
Vendredi 13, l'Ultime Retour : Jason [illegible]



Meurtres à la Saint Valentin : un tueur fou qui n'hésite pas à aller au charbon !

de **Hello Mary Lou** et **Dernier Baiser avant l'Enfer**, et une troisième qui reviendra aux sources du slasher (**Le Bal de l'Horreur 4 : Délivrez-nous du Mal**/Clay Borris/1991)). Véritable navet, le film nous raconte comment un curé ultra-conservateur trucide une bande de potes à l'aide d'un poignard crucifix. Le film culte de Philippe de Villiers.

Douce Nuit, Sanglante Nuit (Charles Sellier Jr/1984) fera couler beaucoup d'encre malgré sa médiocrité. Il faut dire que son tueur se déguise en Père Noël pour commettre ses crimes. Explication : petit, il a assisté au massacre de ses parents par un cinglé pareillement costumé ! Le film ne fait pas dans la dentelle, s'attaquant à des enfants ou décapitant des bonnes sœurs avec l'unique volonté de provoquer ceux qui n'aiment pas ça ! Trois ans plus tard, ce Père Noël pas banal revient dans **Douce Nuit, Sanglante Nuit 2** (Lee Hary/1987) sous les traits de Ricky, frère du Billy ayant assassiné dans le premier. Ricky ■ ■ ■



Rosemary's Killer : un maniac G.I. fait quelques victimes parce qu'il a été traumatisé. Logique !

blood money

Marc GIL

(Président de Miramax Los Angeles)

Dimension Films, la filiale de Miramax spécialisée dans le film de genre, doit énormément au slasher, surtout aux SCREAM de Wes Craven. Non seulement le premier film a redonné vie au genre, mais il a également prouvé que les tailladeurs de jeunettes pouvaient rapporter gros. Du coup toutes les boîtes de production se sont lancées dans la course aux slashers. Un exercice difficile dont Dimension Films s'est fait maître, comme nous l'explique Marc Gil, le bras droit des frères Weinstein.

A l'époque où Dimension Films a acheté les droits du scénario de *Scream*, aviez-vous une idée du trésor que vous teniez entre les mains ?

[illegible]

Mais le fait que Kevin Williamson mette le genre en perspective ne comportait-il pas de grands risques pour un style de films qui n'a pas l'habitude de surprendre le public ?

[illegible]

Quand avez-vous réalisé que *Scream* passait du simple succès au triomphe ?

[illegible]

Avez-vous une explication à ce triomphe ?

[illegible]

La façon dont a été orchestrée la sortie du film n'est sans doute pas étrangère au succès de *Scream*. Y avait-il quelque chose de nouveau dans le marketing ?

[illegible]

Aviez-vous produit *Halloween 20 ans après* sans le succès de *Scream* ?

[illegible]

Le premier *Halloween* a coûté 400.000 dollars et en a rapporté 50 millions. *Halloween 20 ans après* a coûté 18 millions et en a rapporté 55. Considérez-vous le film comme un succès ?

[illegible]

Dans une interview, John Carpenter a dit de Dimension Films qu'elle avait un peu trop la main-mise sur toutes ses productions.

[illegible]

Les derniers slashers à être sortis, comme *Souviens-toi... L'Été Dernier 2* et *Urban Legend* ont connu des résultats décevants au box-office. Pensez-vous que cette seconde vague de slashers touche à sa fin ?

[illegible]

[illegible]

Souviens-toi... le SLASHER !

■■■ s'avère lui aussi avoir la main lourde, notamment lorsqu'il enfonce profondément puis ouvre un parapluie dans le ventre d'un mafieux ! Les autres meurtres sont extraits du film original. En tout, 40 minutes de stock-shots. Une arnaque !

Avec tous ces massacres, on se demande ce que fait la police ? Eh justement la police, elle aussi, massacre beaucoup de monde ! L'officier de police de **Killer Cop** (Riff Coogan/1992) est un sataniste convaincu, ce qui ne l'empêche pas de faire respecter l'ordre à grands coups de crayon dans les yeux. Plus personne n'est à l'abri et même la firme *Troma* se lance dans l'aventure avec son mémorable **Terreur au Collège** (Richard W. Haines/1983) qui fait encore rire tout le monde. On est alors bien loin d'**Halloween** et du vrai sentiment de peur que dégageait le film de Carpenter. Le slasher devient un genre plus proche de la comédie que de l'horreur pure. Dans **Docteur Rictus** (Manny Coto/1992), Evan Rendell est un professionnel du meurtre cartoonesque : sparadrap géant, seringue démesurée, lavage d'estomac... La totale pour les habitants de Moorehigh, qui n'avaient jamais vu un docteur si consciencieux.
Pour beaucoup de réalisateurs s'adonnant au slasher, le mot d'ordre semble être la parodie : **13 Morts 1/2** (Mickey Rose/1981) avec son tueur qui s'essouffle dans les escaliers, **La Main du Seigneur** (Anders Palm/1988) avec Jackson (!) qui ne se fatigue même plus à courir après ses victimes dans les bois (« de toute façon, dans cinq minutes, elle va trébucher » nous dit-il) et même Jason, qui connaîtra un copycat dans **Vendredi 13 chapitre 5 : une Nouvelle Terreur** (Dany Steinmann/1985), s'auto-parodie dans **Jason le Mort-vivant** (Tom Mc Laughlin/1986) un des meilleurs épisodes de la saga.
Certains vont même se permettre d'humilier totalement le genre. **Week-end de Terreur** (Fred Walton/1985) est l'archétype du slasher indéfendable. Pourtant, tout commence plutôt bien : un groupe de jeunes, en vacances sur une île, vont goûter aux joies de la machette surprise. Les uns après les autres, ils tombent tous comme des mouches, décapités, pendus ou broyés. Mais surprise, le film désamorce complètement l'horreur de la situation dans sa dernière bobine : tout ça n'était qu'une gigantesque farce pour fêter le premier avril ! Treize ans avant **The Game** de David Fincher, **Week-end de Terreur** jouait les précurseurs navrants. Il enterrait quelque part le genre.

Enterré, Wes Craven l'est aussi en 1996. Après le « terrifiant » et « traumatisant » **Vampire à Brooklyn**, Craven est dans une impasse. Il veut à nouveau faire peur et revient pour cela aux racines du genre. Il s'approprie, avant Oliver Stone lui aussi sur le coup, un script intitulé « Scary Movie » écrit par un jeune scénariste inconnu, Kevin Williamson. Rebaptisé **Scream**, le film se monte avec à son bord quelques valeurs montantes d'Hollywood comme Neve Campbell ou Courteney Cox. L'histoire est simple : la petite ville tranquille de Woodsboro est terrorisée par un serial-killer (caché derrière un masque au design emprunté au célèbre tableau de Munch, Le Cri) s'inspirant des plus grands films d'horreur pour exécuter ses crimes. Le succès que l'on connaît est au rendez-vous et le genre revient sur le devant de la scène. Williamson devient une star et on commence à s'arracher ses histoires du côté de Los Angeles.
Williamson connaît ses classiques. Il le prouve dans **Scream** avec l'utilisation du téléphone emprunté au psycho-killer de **Terreur sur la Ligne** de Fred Walton et avec le final du film de Craven totalement monté en parallèle avec **Halloween**. S'inspirant de légendes urbaines et de **Candyman** (Bernard Rose) pour l'utilisation du crochet, il crée ensuite le très lunaire marin pêcheur assassin de **Souviens-toi... l'Été Dernier** (Jim Gillespie), qui revient dans la petite ville côtière de Southport exercer une vengeance assez anodine. Le succès est de nouveau au rendez-vous et les séquelles se multiplient. **Scream 2** (toujours de Wes Craven) pour commencer, qui suit toujours les aventures de Sidney Prescott (Neve Campbell, nouvelle icône féminine du slasher après Jamie Lee Curtis) toujours persécutée par le mystérieux psycho-killer ayant une fâcheuse tendance à fonctionner en binôme. Michael Myers, profitant de cette nouvelle hype, revient hanter une ultime fois sa sœur Laurie (toujours Jamie Lee Curtis) sous la tutelle du spécialiste Steve Miner dans un **Halloween, 20 ans après** de très bonne facture. Myers y apparaît en grande forme et vient montrer à tous les petits nouveaux qui est le patron dans des scènes de meurtres particulièrement corsées (l'actrice Jody Lynn O'Keefe y subit un douloureux chemin de croix, à base de sévices typiquement italiens, rappelant fortement la scène d'ouverture du **Suspiria** de Dario Argento).
Même Ben Willis (le pêcheur de **Souviens-toi... l'Été Dernier**) connaît une suite à ses aventures dans le très moyen **Souviens-toi... l'Été Dernier 2** (Danny Cannon), slasher lunaire de seconde zone qui s'échoue définitivement dans son dénouement : la fameuse réplique « Je suis le fils de Ben Willis ! » est encore dans toutes les mémoires et fait bien rire.
La vague des nouveaux slashers semble sur le point de s'échouer sur le rivage. Pour preuve la production prochaine de **Scream If you Know what I did last Halloween**, l'obligatoire parodie de toute formule gagnante... et galvaudée !

Alexandre BUSTILLO



Week-end de Terreur : des meurtres pour de faux dans un navet pour de vrai !



Souviens-toi... l'Été Dernier 2 : Capitaine Crochet s'apprête à pêcher un gros poisson !



Le Monstre du Train : un rejeton de la longue lignée de tueurs masqués.

la revanche du cancre

KEVIN WILLIAMSON

A douze ans, le petit Kevin Williamson lit devant ses camarades de classe une rédaction au sujet libre. En plein milieu, Mrs Tingle, son professeur d'anglais, l'interrompt, lui dit que sa composition est truffée de fautes de grammaire, que son histoire est sans intérêt et qu'il n'a strictement aucune chance de réussir dans l'écriture. Vingt et un ans plus tard, Kevin Williamson est le scénariste le plus convoité d'Hollywood. A son actif la résurrection d'un genre. Avec SCREAM, il a redonné vie au slasher en puisant à la source même : le HALLOWEEN de John Carpenter. Acheté par DIMENSION pour une bouchée de pain (plus un pourcentage sur les recettes : Williamson est tout sauf bête !), SCREAM est devenu le film d'horreur le plus rentable de tous les temps. Et Williamson, qui sait que la vengeance est un plat qui se mange froid, vient de finir son premier film en tant que réalisateur. Son titre : KILLING MRS TINGLE !

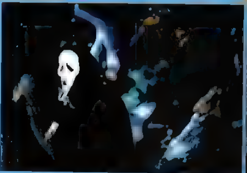
Pensez-vous avoir rendu service au genre en prenant tant de recul, en ajoutant tant de références dans vos scénarios ?

[illegible] Scream, je ne suis pas parti [illegible] de citer des références au genre [illegible] je créais des personnages [illegible], j'en avais assez de les voir [illegible] des demeurés à l'écran [illegible] sont malins, cultivés en matière [illegible] la population, ils regardent le câble, louent [illegible] films. Je ne pouvais pas nier le [illegible] leur était acquise [illegible] authentique en racontant une histoire [illegible] gens, vous ne pouvez pas parler [illegible] sont de parfaits idiots ne connaissant rien [illegible] c'est insultant. Ces ados [illegible] connaissent le cinéma [illegible] de genre. S'ils se retrouvent au cœur [illegible] situation de slasher, ils se reportent [illegible] aux films qu'ils connaissent [illegible] nements se sont déroulés. Ils se disent [illegible] me dans X-Files [illegible] c'est comme dans Star Trek [illegible] dans le cas de Scream, [illegible] est comme [illegible] Halloween. Ce sont les références que [illegible] emploie dans la vie de tous les [illegible] en regardant les infos. Le recul dont vous [illegible] provient essentiellement du fait que les [illegible] sont eux-mêmes du recul par rapport aux [illegible] ments [illegible] me faut en tenir compte [illegible] que le scénario de Scream soit crédible.

Mais quand certaines scènes de *Scream* ressemblent comme deux gouttes d'eau à *Halloween*, vous passez de la référence à l'hommage, voire même parfois au remake pur et simple, non ?

[illegible] pas un seul instant Scream suit le [illegible] schéma narratif que Halloween [illegible] de l'histoire est quasi identique [illegible] séquences proviennent directement de [illegible] John Carpenter [illegible] Halloween. Rose McGowan [illegible] au même endroit dans Scream [illegible] que je n'étais fixé avec Scream [illegible] dans [illegible] les slashers que [illegible]. Et comment [illegible] je suis [illegible] d'utiliser les bases, c'est [illegible] référence du genre [illegible] Halloween de Carpenter [illegible] sans le dire [illegible] à la malhonnêteté. Mais [illegible] Scream je [illegible] Halloween [illegible] beaucoup de respect. Je me moque pas [illegible] de ce que le genre est devenu par la [illegible] plusieurs personnes m'ont dit avoir [illegible] Halloween après avoir vu Scream [illegible] un plaisir énorme.

Avec les deux *Scream* et *The Faculty*, vous avez rapporté à *Dimension* plus de 230 millions de dollars, uniquement dans les salles américaines. Est-ce qu'ils ont tapissé [illegible] des studios [illegible] ?



Scream [illegible]

Non, quand même pas. Mais Bob Weinstein (PDG de Miramax et Dimension, NDLR) m'a dit que si j'avais envie de me mettre derrière une caméra et de faire le boulot, pas de problème producteur ! Mais vous savez, à Hollywood, rien n'est plus vrai que l'expression « here today gone tomorrow » (« ici aujourd'hui, disparu demain »). Je garde la tête froide, même si c'est vrai [illegible] tout va plutôt bien en ce moment. Je suis conscient que je peux me prendre un gros flop, que mes histoires peuvent ne plus intéresser personne, ça me fait peur, et la peur c'est aussi ce qui permet d'avancer et de garder les pieds sur terre.

Il semble que dans toutes vos histoires, vous essayiez de faire le moins gore possible.

Quand [illegible] une histoire, je ne fais pas dans le très sanglant. Après, par contre, tout peut changer suivant ce que le réalisateur désire faire. Quand [illegible] Scream pour la première fois [illegible] à Wes Craven : « Qu'est-ce que c'est gore ? » Il m'a répondu que j'avais écrit une scène où deux types se [illegible] dans une cuisine et qu'il s'ayait [illegible] comment faire pour qu'elle ne soit pas sanglante à l'écran.

Etes-vous plus intéressé par le gore ou par les films d'horreur moins démonstratifs ?

[illegible]

[illegible] la partie [illegible] du fantastique et de l'horreur [illegible] où l'on croise des gens charmants, drôles [illegible] et très complexes, mais [illegible] de m'en détacher de plus en plus. Je crois [illegible] je vieillis [illegible] ne sais pas [illegible] Killing Mrs Tingle, mon premier film en [illegible] que réalisateur, sera beaucoup moins [illegible], beaucoup moins rattaché à ma [illegible] film de genre.

Quand pensez-vous que la nouvelle vague des slashers va prendre fin ?

Je crois que c'est déjà fini.

Pourtant, Wes Craven va tourner *Scream 3* cet été d'après un scénario que vous avez vous-même écrit.

C'est vrai, mais je crois [illegible] la meilleure chose qui puisse arriver au genre, c'est qu'il [illegible] transitoirement. Les derniers slashers sont de plus en plus mauvais [illegible] laisser le genre mourir [illegible] en espérant [illegible] à aller jeter [illegible] Scream 3 [illegible] grand-chose à voir avec [illegible]. Oh c'est un slasher [illegible] des ados [illegible] mais l'angle de sa narration sera totalement différent. Je ne peux pas en dire plus sinon Bob Weinstein [illegible] arracher la langue.

[illegible] ALEX BENJAMIN



L'astronaute Taylor (Charlton Heston) en tenue de bête dans *La Planète des Singes*

RETOUR SUR LA PLANÈTE DES SINGES

LA PLANÈTE DES SINGES SOUFFLE SES TRENTE BOUGIES. UN ANNIVERSAIRE CÉLÉBRÉ AVEC LA SORTIE D'UN COFFRET VIDÉO CONTENANT L'INTÉGRALE DE L'UNE DES PLUS GRANDES SAGAS DE SCIENCE-FICTION. DES ORIGINES (LE ROMAN DE PIERRE BOULLE) AU REMAKE (ACTUELLEMENT À UN STADE TRÈS AVANCÉ), HISTORIQUE D'UNE SÉRIE CINÉMA QUI N'AURAIT JAMAIS VU LE JOUR SANS L'OBSTINATION DU PRODUCTEUR ARTHUR P. JACOBS...

Dans l'histoire de la S-F au cinéma, **La Planète des Singes** marque l'avènement du principe de la série, des produits dérivés et des [illegible]. Bien avant **La Guerre des Etoiles**, **Alien** et **Terminator**, autres sagas cultes, **La Planète des Singes** balise le terrain en rebondissant d'un film à l'autre. Cinq au compteur, répartis entre 1968 et 1973. Mais ce n'est pas tout. Parallèlement, la série envahit d'autres médias et voit le nombre de ses fans collectionneurs grandir. Apparaissent en kiosques deux séries de bandes dessinées (chez *Marvel*), des novellisations... Naissent également un fanzine exclusivement dévolu à sa mythologie (*Apes Chronicles*), des fan-clubs, des cartes à collectionner, des figurines *Mattel*, des puzzles, des masques et autres bibelots qui se sont partagés trois cents licenciés à travers le monde. Bien achalandée la boutique **Planète des Singes**.

Pour étoffer encore le mythe naissant, **La Planète des Singes** engendre une série télé live (quatorze épisodes produits en 1974), une autre animée et officielle (***Return to the Planet of the Apes*** en 1975), cinq romans (signés William Rotsler et Donald J. Pfeil), une seconde **série animée**, plagiaire celle-là (le récent ***Les Singes de l'Espace***, alias ***Captain Simian and the Space Monkeys***)... Si la popularité se mesure au nombre des ersatz, **La Planète des Singes** monte plus haut encore sur l'échelle de la notoriété avec une série japonaise de science-fiction. Il s'agit de ***Army of the Apes*** (1974) qui, en vingt-six fois trente minutes, montre comment la famille Godo, réveillée dans un lointain futur au terme d'un long sommeil cryogénique, découvre une Terre dominée par des singes belliqueux. Semble-t-il fort ringard, ce programme ne quittera pas les frontières du Japon ! Jamais ce ***Army of the Apes*** n'aurait hanté les petits écrans nippons si, dès 1966, le producteur novice Arthur P. Jacobs n'avait tenu à bout de bras le projet insensé de montrer au cinéma des singes parlants qui trépanent les humains avant de les parquer dans des zoos.

DES SINGES INTERDITS DE SÉJOUR

Longtemps patron d'une boîte de relations publiques dont Marilyn Monroe comptait parmi les clients les plus illustres, Arthur P. Jacobs se met un jour en tête de produire des films. Pas évident, même lorsqu'on côtoie quotidiennement le gotha hollywoodien. En jetant son dévolu sur le roman du Français Pierre Boulle, «La Planète des Singes», Jacobs ne choisit pas la facilité. En 1966, à Paris, un agent littéraire lui propose plusieurs ouvrages libres de droit d'adaptation. Un roman de Françoise Sagan qui n'enthousiasme guère le producteur en herbe et, justement, «La Planète des Singes», lequel colle vaguement à l'aspiration de Jacobs de *monter quelque chose qui ressemble à* **King Kong**. Ce à quoi le contact parisien lui répond : *Vous voulez vraiment porter «La Planète des Singes» à l'écran ? Vous êtes cinglé ou quoi ?*» Personne, au milieu des années 60, ne lui aurait donné tort. Pierre Boulle y compris : «*Selon moi, il était parfaitement impossible d'adapter «La Planète des Singes» au cinéma. Le pourcentage de risques de sombrer dans le ridicule était immense*», avouait alors l'écrivain, déjà à l'origine du **Pont de la Rivière Kwaï** et dont l'idée de «La Planète des Singes» lui vint à la vue des mimiques incroyablement humaines d'un gorille en cage.

D'un comique involontaire, **La Planète des Singes** l'aurait certainement été s'il avait fait l'objet d'une série B de 200.000 dollars, projet que nourrissait la société de production *King Brothers*. Mais même les patrons de cette petite entreprise, grande pourvoyeuse de double-programmes, finirent par abandonner le principe de voir la gent simiesque réduire l'espèce humaine en esclavage ! D'une rare opiniâtreté, Arthur P. Jacobs met trois ans et demi à convaincre un studio de risquer quelques millions de dollars dans l'aventure. Armé d'un scénario signé Rod Serling, le créateur de ***La Quatrième Dimension***, Jacobs cherche créances auprès de toute la profession, passant sans succès d'un mogul de la reconstitution historique à grand spectacle (Samuel Bronston, l'homme du **Cid** et de **La Chute de l'Empire Romain**) à un pilier du cinéma anglais (J. Arthur Rank). La chance lui sourit le jour où Charlton Heston s'intéresse au manuscrit de Rod Serling. «*Le projet m'a attiré*, se souvient la star. *D'abord parce qu'il prenait la science-fiction très au sérieux, ce qui à quelques exceptions près, n'avait jamais été le cas jusqu'à présent. Ensuite parce qu'il offrait aux comédiens les rôles intéressants, pas seulement des silhouettes pour mettre en valeur les maquillages*». Motivé, l'acteur fait aussitôt appel au cinéaste Franklin J. Schaffner, avec qui il travailla quelques années plus tôt sur **Le Seigneur de la Guerre**. Schaffner remplace ainsi le réalisateur Blake Edwards (**La Panthère Rose**, **Victor, Victoria**...), attelé quelques mois durant au projet kamikaze d'Arthur P. Jacobs. Au même moment, Jacobs lance la production de **Doctor Doolittle**, comédie musicale fantastique qui met elle aussi en scène [illegible] des animaux s'exprimant avec des mots. ■ ■ ■



La Planète des Singes quand [illegible] sur terre

RETOUR SUR LA PLANÈTE DES SINGES

LE FEU VERT... ENFIN !

Désormais, Arthur P. Jacobs possède dans son jeu une carte maîtresse : la star économiquement très influente des **Dix Commandements** et de **Ben-Hur**. Les [illegible] studios hollywoodiens s'ouvrent soudainement. Un temps envisagée chez *Warner Bros*, la production se fera finalement du côté de chez *20th Century Fox*. Richard D. Zanuck, son big boss, n'est pourtant pas pressé de donner le feu vert à [illegible] plus tard Zanuck : *«Illustrer une histoire [illegible] connaît par cœur.*

Pressé par le puissant Charlton Heston, Zanuck lâche : «pour voir», quelques dollars destinés au tournage d'un bout d'essai [illegible] minutes, scène dialoguée entre l'astronaute [illegible] et le Dr Zaius (qui se retrouvera réduite dans la version définitive du film). Franklin J. Schaffner se poste derrière la caméra. Charlton Heston interprète Taylor. Pour Zaius, c'est Edward G. Robinson qui porte le masque : [illegible] stade plus proche du faciès de l'homme de Néanderthal que de celui du chimpanzé super évolué. Pas très à son aise dans le rôle, gêné par un maquillage grossier, Edward G. Robinson déclare forfait. Il sera remplacé par Maurice Evans, pilier du théâtre américain et partenaire régulier de Charlton Heston dans **Le Seigneur de la Guerre**.

S'il est favorablement accueilli par Richard D. Zanuck et les principaux dé[illegible] ce test ne permet pas à lui seul de lancer le tournage de **La Planète des Singes**. A ce moment-là sort sur les écrans **Le Voyage Fantastique**, odyssée d'un submersible microscopique dans le corps humain. Un succès que n'attendait même pas son propre producteur, la *Fox Century Fox* fustement. Le chef-d'œuvre de Richard Fleischer vient de prouver avec éclat [illegible] film de science-fiction «sérieux» peut toucher un public large sans entacher la réputation de ses [illegible].

La Planète des Singes peut donc désormais se caler dans les agendas de production. Pas à n'importe quel prix cependant. Pas [illegible] montant du devis établi sur la base du scénario de Rod Serling. Adapté [illegible] que [illegible] Serling [illegible] un [illegible] dollars, somme totalement irréaliste à l'époque. Le manuscrit de Serling, proche à ce titre de l'univers dépeint par Pierre Boulle, décrivait une société futuriste où les singes habitaient de vastes demeures perchées sur des arbres et protégées par d'immenses dômes de verre. Ils conduisaient des voitures, regardaient la télévision pendant [illegible] organisaient même des safaris à bord d'hélicoptères pour chasser [illegible].

UNE PETITE RETOUCHE

Pour rentrer dans le budget de six millions [illegible] Jacobs n'obtint qu'au terme [illegible] Fox ne lui en accordait que trois), Rod Serling est obligé de revoir sa copie. Il invente donc [illegible] et dont la technologie s'avère particulièrement sommaire en regard de la [illegible] de l'histoire.

Mais cette nouvelle [illegible] ne reçoit pas pour autant la bénédiction du studio. Un manque une dernière essentielle : l'humour. C'est Michael Wilson (futur scénariste des **James Bond** [illegible] ode **Rien que pour vos Yeux** à **Temps de Tuer** qui en injecte via la réécriture des dialogues et la greffe de calembours d'[illegible] nant des expressions humaines (genre «c'est [illegible] lequel on peut compter»...). Nettement plus investi dans le projet que ne le serait un autre scénariste tout de secours, Michael Wilson tente au passage d'imposer sa fin à la [illegible] la mort de Taylor, fauché par une rafale de balles [illegible] Liberté. Juste après, Nova (dans le rôle, Linda Harrison, ex-Miss Maryland et madame Zanuck du moment), s'engageait, enceinte, dans la Zone Interdite. Un final posant l'inévitable question : l'espèce humaine peut-elle survivre ?

En tout cas pas dans **La Planète des Singes** version Franklin J. Schaffner. Le film s'achève sur cette formidable image : la Statue de la Liberté aux trois quarts ensablée. Taylor qui se rend désormais à l'évidence par un déchirant : «Ils l'ont fait sauter !». La planète des singes était, dans un passé censuré par les autorités simiesques, la planète des hommes. Le mérite de l'idée du monument qui surplombe Manhattan ne revient en fait ni à Michael Wilson ni à Rod Sterling, ni à Pierre Boulle (dont le roman se situait dans une autre galaxie) mais à Blake Edwards et Arthur P. Jacobs. Sortant de déjeuner, ils découvrent sur le mur du restaurant de Burbank une reproduction de la tristement célèbre carte que la France offrit jadis à l'Amérique naissante. A Rod Serling de l'introduire ensuite dans le récit. Il le fera au moment le plus opportun. En guise de point final et de révélation de l'inconcevable vérité.



Le Secret de la Planète des Singes : la recherche de la Zone interdite



La chimpanzé Zira : maître en 3978, esclave en 1973 dans Les Evadés de la Planète des Singes

GROSSES CHALEURS

Dans le désert d'Arizona, le tournage de **La Planète des Singes** n'est pas de tout repos. Surtout pour les interprètes des singes qui subissent d'interminables séances de maquillage. De six heures au départ, elles tombent finalement à trois. Tandis que règne sur le plateau à ciel ouvert une température caniculaire, les comédiens s'enferment, entre les prises, dans des loges réfrigérées, contrainte indispensable à la préservation des maquillages les plus sophistiqués jusqu'alors. Les autres obligations [illegible] prudemment devant un miroir, fumer à l'aide d'un fume-cigarette, boire avec une paille. Quatre-vingt maquilleurs, costumiers et accessoristes soignent alors les deux cents singes du générique. L'enjeu vaut amplement [illegible] intentions toutes particulières. La crédibilité du film dépend étroitement de la réussite des [illegible] simiesques conçus par John Chambers. Connu pour sa contribution à de nombreuses séries TV, John Chambers allait dans les années à venir poser un faux nez à Tony Curtis dans **L'Etrangleur de Boston** et déchirer la poitrine de Richard Harris dans le western **Un Homme Nommé Cheval**. **La Planète des Singes** demeure néanmoins son chef-d'œuvre. Ses maquillages sont d'ailleurs récompensés d'un Oscar, au grand désespoir de Stanley Kubrick qui, furax, fait savoir que le chaînon manquant du prologue de **2001, L'Odyssée de l'Espace** était d'un réalisme nettement plus grands que les mutants de **La Planète des Singes**.

Pas d'Oscar pour Charlton Heston, lauréat du rôle de l'astronaute misanthrope Taylor, dont le cynisme mêlé de racisme s'étiolera au fur et à mesure que le récit progresse. Sur le tournage, l'acteur perd la voix à la suite d'une sévère grippe. Ironie du sort : son personnage demeure aphone des séquences entières à la suite d'une blessure à la gorge. Lorsque Taylor retrouve l'usage de ses cordes vocales et lance : «Ne mets pas tes sales pattes sur moi, maudit singe !», sa voix rauque et caverneuse n'a rien d'une simulation de la part de la star. Pas d'Oscar non plus pour le réalisateur Franklin J. Schaffner, pourtant très méritant d'avoir sorti la science-fiction de l'ornière du kitsch souvent [illegible] *La Planète des Singes* [illegible] *science fiction. Il* [illegible] *in politique, nimbé de satire à la Jonathan Swift* [illegible] *auteur des «Voyages de Gulliver». Dans les genres que La Planète des Singes aborde, la science-fiction n'occupe que la dernière position»* rectifiait alors celui qui, trois ans plus tard, allait gagner cet Oscar grâce à l'épique **Patton**.

LA LOI DES SÉRIES

Contre toute attente, **La Planète des Singes** est un immense succès. Il gonfle les coffres de son producteur de vingt-deux millions de dollars, recettes d'une première explo-

tation en salles. Beaucoup pour la fin des années. Et qui dit succès à Hollywood dit systématiquement séquelle. Pas très chaud à l'idée d'une **Planète des Singes 2**, Arthur P Jacobs se résout pourtant. Poussé par *20th Century Fox*, il demande à Rod Serling et à Pierre Boulle de travailler à cette première prolongation, sachant que Charlton Heston ne reprendra que brièvement du service. *«Je ne voyais pas la nécessité de cette suite. Si j'apparais dans le film [illegible] rapporte le contrat [illegible] mon fils !»*. Entre donc en scène un autre astronaute envoyé par la NASA à la recherche de ses prédécesseurs. Son interprète, le défunt James Franciscus dans un rôle refusé par un Burt Reynolds qui le jugeait trop peu «masculin». Don Medford devait remplacer Franklin J Schaffner à la réalisation, mais des différends artistiques avec la production [illegible] poste le téléaste compétent Ted [illegible] **Pendez les haut et Court, Magnum Force**.

Ni les traitements du créateur de *La Quatrième Dimension*, ni celui du [illegible]mar cher français (titré «Planet of Man») ne lui donnèrent satisfaction. En désespoir de cause, Ted Post recrute Paul Dehn (**Goldfinger, L'Espion qui venait du Froid**) lequel embrave directement sur la Zone Interdite que redoutent tant les Singes puisque s'y trouvent les reliques de l'antique présence des hommes [illegible]. Notamment les ruines de New York où, depuis 2.000 ans, subsiste une race de mutants, adorateurs de la bombe atomique, prétexte à ce nouvel holocauste nucléaire sur lequel se clôt **Le Secret de la Planète des Singes**. Ce qui, logiquement, aurait dû stopper la série à ce stade.

Mais le deuxième film dépasse de loin les objectifs financiers du studio. D'où la ferme intention d'en tourner un troisième. Entreprise plus difficile encore que la transition entre **La Planète des Singes** et **Le Secret de la Planète des Singes**. Une fois de plus, Paul Dehn sauve la mise par une adroite pirouette scénaristique : le voyage dans le temps. Dans le premier film, Taylor faisait un bond de 1968 à 3978. Dans le troisième, les scientifiques chimpanzés Cornelius, Zira et Milo embarquent dans le vaisseau [illegible] et atterrissent en 1973. Renversement des valeurs : les singes, hier maîtres de la planète, sont désormais les bêtes curieuses, les cobayes. Riche, le thème inspire un film intimiste, sans éclat spectaculaire. «*Une histoire d'amour avant tout, fondée sur la passion de Cornelius pour Zira et de Zira pour Cornelius*» insistait à l'époque le défunt réalisateur Don Taylor qui, par l'intermédiaire des **Evadés de la Planète des Singes**, marquait son intérêt naissant pour le fantastique et la science-fiction, que confirmeront par la suite **L'Ile du Dr Moreau**, **Nimitz, Retour vers l'Enfer** et **Damien, La Malédiction 2**.

A L'EPREUVE DU TEMPS

«*Au début, la Fox ne voulait pas entendre parler d'un deuxième succédané à La Planète des Singes*» témoigne Paul Dehn. «*Quatre mois après la sortie du Secret..., je reçois un très long [illegible] séquelle réclamée*». Cette missive, le scénariste aurait également pu la réceptionner au tendemain de la sortie du tome 3 de la saga simiesque. Cette fois, Richard D. Zanuck et Arthur P Jacobs ne freinent pas des quatre fers. En dépit d'un certain tassement des entrées, essentiellement dû au caractère minimaliste du troisième film, ils s'entendent comme larrons en foire pour relancer la machine. Coup sur coup, ils mettent en chantier **La Conquête de la Planète des Singes** et **La Bataille de la Planète des Singes**, tous deux ficelés par ce vieux briscard de Jack Lee Thompson, homme à tout faire d'Hollywood (**Les Canons de Navarone, Les Nerfs à Vif, L'Empire du Grec** et quelques Bronson en fin de carrière). **La Planète des Singes**, Jack Lee Thompson connaît bien. Il comptait parmi les cinéastes contactés par Arthur P Jacobs pour réaliser l'original avant qu'un contre-temps ne l'éloigne du projet. Son professionnel tout terrain, la nouvelle recrue fait ce qu'elle peut avec [illegible], c'est-à-dire des budgets [illegible] des deux millions de dollars. Peu en regard des ambitions des séquelles en question. A savoir la révolte des esclaves singes menée par César, le fils de Cornelius et Zira (**La Conquête...**, très inspirée des émeutes raciales qui ébranlèrent l'Amérique quelques années plus tôt). Puis les tentations hégémoniques d'Aldo, chef des gorilles prônant l'élimination de la race humaine (**La Bataille...**, pour lequel Orson Welles refusa le rôle maquillé du Général Le [illegible]).

La Bataille de la Planète des Singes conclut la saga en 1973. Règne désormais sur terre la paix des sages. Espèces simiesque et humaine cohabitent et prospèrent désormais paisiblement. Ce que commente religieusement [illegible] Huston derrière le maquillage) dans le prologue et l'épilogue de l'ultime séquelle. Ultime vraiment ? Pas tout à fait. Survivant aux cinq films des décors soldes, des maquillages, des [illegible] trop important pour échouer dans de vastes remises ou sous les cloches de verre d'un [illegible] Hollywood.

Conscients de la valeur de ce patrimoine, les gros légumes de la *20th Century Fox* exploitent dans la série télé *La Planète des Singes* dès 1974. Un programme où les astronautes Virdon et Burke, projetés dans le futur, se réveillent dans un monde sous le joug des singes. Ils trouvent dans le chimpanzé Galen (Roddy McDowall, interprète de Cornelius et [illegible]) un [illegible] brutalité des gorilles. Et une pierre de plus apportée à l'édifice de **La Planète des Singes**.

Ce ne sera pas la dernière. [illegible] depuis quelques années, se profile à l'horizon une nouvelle **Planète des Singes** produite par une *20th Century Fox* très chanceuse sur le plan de la science-fiction (**La Guerre des Etoiles** se déroule également dans son giron). Remake ou suite ? Remake et suite selon les différents scénarios signés Chris Columbus, Terry Hayes, David Bull, Bo Goldman, Sam Hamm. Selon [illegible] les réalisateurs concernés : Chris [illegible], Phillip Noyce, Oliver Stone, Roger Spottiswoode, Peter Hyams. Pour l'heure, il semble que **La Planète des Singes**, version an 2000, dépende surtout de James Cameron. Producteur et superviseur du scénario, il laisserait sa chaise de metteur en scène à Michael Bay (**Rock Armageddon**). Plutôt une mauvaise nouvelle à moins que le cinéaste parkinsonien lève un [illegible]. Ford et Kevin Costner ont brièvement circulé. Il paraît certain qu'Arnold Schwarzenegger se glissera dans sa combinaison. Ce qui n'est pour déplaire à l'un des très rares survivants de l'original : Charlton Heston, alias Taylor. A 74 ans, récemment guéri d'un cancer de la prostate, il ne serait pas contre le fait d'incarner le Dr Zaius, se chimpanzé qui destinait son personnage à la lobotomisation en 1968.

Cyrille GIRAUD



La Conquête de la Planète des Singes : l'ém[illegible]



La Bataille de la Planète des Singes : la saga se conclut par la réconciliation des deux espèces



Hommage

JOE D'AMATO

mort d'un goreux



D'Amato [illegible] infatigable [illegible]

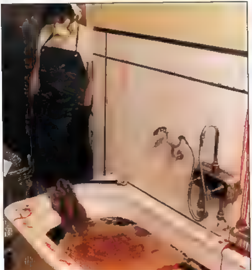
Joe D'Amato est mort ! Ça aurait pu être Jacques Doillon, Ivan Reitman, Francis Girod ou Michael Bay, et bien non, il a fallu que ce soit Joe D'Amato bordel ! Surnommé un temps D'Amato Ketchup (c'est malin !) à cause de son net penchant pour le gore, Aristide Massacessi (c'est son vrai nom au Joe) aura bien vendu son âme à la pelloche outrée durant ses 63 ans d'existence.

Lorsque la plupart de ses confrères de la glorieuse époque du cinéma Bis rital des sixties/seventies se sont retrouvés, dès la fin des années 80, à faire de la gage à deux sous en mettant en boîte des mini-séries cafardeuses (n'est-ce pas messieurs Enzo **Les Guerriers du Bronx** Castellari ou Ruggero **Cannibal Holocast** Deodato), l'ami D'Amato, lui a su rester fidèle au pur cinoche psychotronique. En faisant du porno, certes, mais ne vaut-il pas mieux un porno bien fait qu'un film avec Christian Clavier, même bien fait ?

Ces dernières années, le père Joe est donc devenu le grand spécialiste du X hommageux comme en témoignent les multiples ébats salaces et sales de **Rocco et les Sex Mercenaires** (sans James Coburn, Charles Bronson, Steve McQueen et les quatre autres), de **La Fille du Parrain** (sans Marlon Brando) et du fameux **D'Arzan** (sans Christophe Lambert), hard sauvage où le roi de la jungle pousse son fameux cri en enfilant sa Jane devant des crocos ahuris. Retirée des vidéo-clubs au dernier moment suite à une plainte des descendants d'Edgard Rice Burroughs (des gens pas drôles), la cassette est devenue aujourd'hui un collector introuvable que personne ne possède. Sauf moi. Hé, hé

Depuis une quinzaine d'années donc, Joe a tourné des quantités invraisemblables d'érotiqueries et de pornographiqueries à raison d'une quinzaine de films par an. Nos plus jeunes lecteurs qui ont connu leurs premiers troubles sexuels en matant (en cachette de leurs parents qui dormaient à l'étage), les softs de Joe diffusés sur M6 comme le fameux **11 Jours, 11 Nuits** (et 11 diffusions) ne pouvaient pas se douter que derrière ce réalisateur se cachait le mythique metteur en scène d'**Antropophagous** et **Blue Holocaust**, deux classiques du Z spaghetti des années 70 restés célèbres pour leurs scènes crades outrées. Dans **Antropophagous** (dieu que ce titre est bandant), le barbu hirsute Georges Eastman, épatant de réalisme dans la peau vérolée d'un zombie zombiesque, finissait le film en bouffant un fœtus vivant (avec le cordon ombilical en entrée), puis en s'auto-mangeant l'intérieur du bide après l'avoir ouvert. Le tout filmé dans une photo craspec et granuleuse, comme si le chef-op avait vomi à même la pellicule. Pour les besoins de la scène où Eastman gobe ses propres entrailles, D'Amato avait été acheter lui-même de la Paillata, une spécialité gastronomique romaine constituée d'intestins de vaches.

Un poil plus esthétisant (si l'on peut dire), ce grand poème nécrophile qu'est **Blue Holocaust** (1979, la même année qu'**Apocalypse Now** !) en jetait aussi pas mal dans l'art crade lorsque le héros du film embaume ses jolies victimes femmes en les vidant de leurs viscères chauds et fumants (hummm) Ou encore quand il se débarrasse de morceaux de cadavres en les balançant dans une baignoire remplie d'acide. Sur ce coup, ce n'était plus des morceaux de vache, mais des morceaux de bœuf que Joe utilisa pour éviter de tuer et de découper son actrice principale. Cool le Joe



Blue Holocaust : des difficultés de faire disparaître un cadavre sans tacher.



George Eastman dans Horrible un film qui porte bien son titre.

Mais si D'Amato est resté connu pour ces deux classiques de la tripe éclatée, il ne faut pas oublier non plus le reste de sa carrière. Surtout celle d'avant le gore gerbeux, lorsqu'il se jeta à vice perdu dans la série mythique des **Black Emanuelle**, avec un seul «m» pour éviter les procès. Et c'est la divine Laura Gemser, métisse d'une beauté à damner ses propres seins qui, durant les années de la baise (les seventies), parcourut le monde avec Joe pour vivre mille et une aventures érotico-bandulatoires. Elle s'est ainsi adonnée au lesbianisme intense (**Black Emanuelle en Orient**), a démantelé un réseau de prostitution de luxe (**Black Emanuelle en Amérique**), a découvert le coïtus ininterruptus (**Black Emanuelle autour du Monde**), a démantelé un autre réseau de traite des Blanches (**Emanuelle et les Filles de Madame Claude**), et a même croisé des cannibales obsédés sexuels (**Viol sous les Tropiques**, plus connu sous le titre **Emanuelle chez les Cannibales**). Rythmé par les musiques, aujourd'hui très Easy Listening, de Nico Fidenco (dont une compil vient de sortir en CD. Agressez votre Fnac pour l'avoir !), cette série de films délicieusement pervers reste ce que D'Amato a fait de plus cool dans sa prodigieuse carrière de bisseux.

Mais de Joe, il ne faut pas oublier non plus ses films moins connus comme Bill Cormak le Fédéré (1975), un sous-**Indiana Jones** réalisé quatre ans avant **Indiana Jones**, **La Nuit Erotique des Morts-vivants** (1980), un gore cul hilarant avec des zombies défavés contre des femmes perverties, **Caligula la Véritable Histoire** (1982), peplum gore avec jolis empalements et beaux égorgements en pagaille et **Le Gladiateur du Futur** (1983), joyeux sous-**Mad Max/New York 1997** comme l'Italie en produisait à la pelle dans ces années-là.

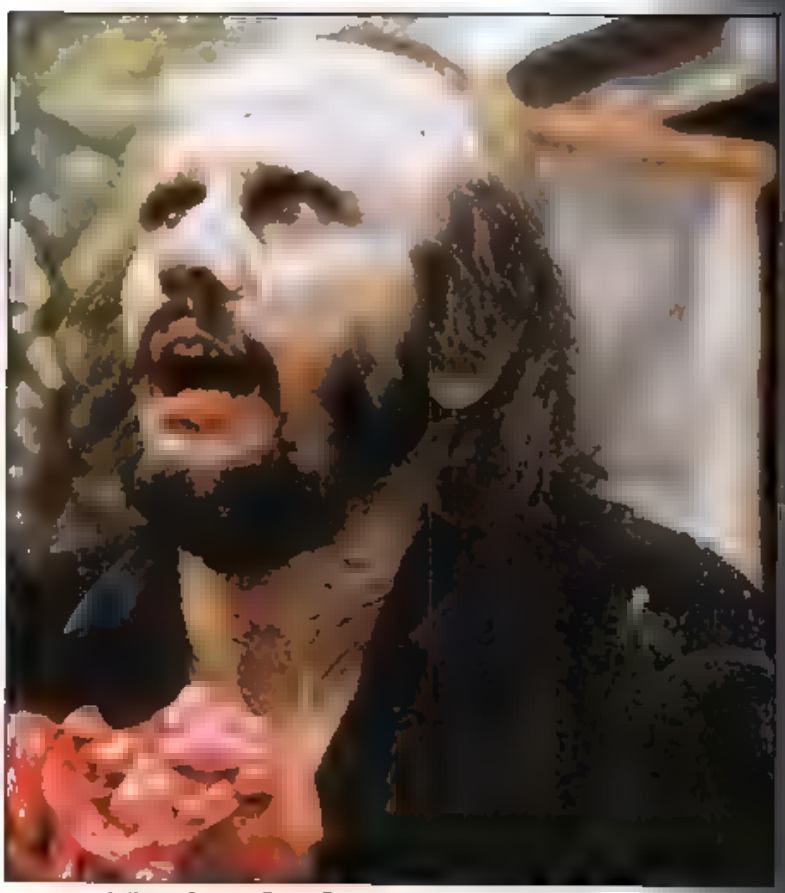
Ce qu'on sait encore moins (même moi, je vais le découvrir en lisant mes propres lignes), est que D'Amato Ketchup a été durant de nombreuses années chef-op sur 60.000 films Bis (à deux près), dont certains sont meilleurs que ceux qu'il réalisera par la suite. Citons pour mémoire **Piège pour Sept Espions** de Mario Amendola (1967), semi-remake non officiel des **Chasses du Comte Zaroff** (je verse une larme car c'est le premier film que j'ai vu au Brady, en janvier 1976 !), **Sartana, si ton Bras Gauche le Gêne ... Coupe-le** de Demofilo Fidani (1971), western spaghetti plus proche du spaghetti que du western, **Mais qu'Avez-vous Fait à Solange ?** de Massimo Dallamano (1971), grand giallo méconnu avec meurtres pourris de douteuses lolycéennes au programme, **Les Vierges de la Pleine Lune** de Paolo Solvay (1972) où les courbes de la sublime Rosalba Neri (star évaporeuse, aujourd'hui évaporée dieu sait où, du Bis européen de l'époque) sont délicieusement mis en valeur par la photo bleutée de Joe, **L'Homme aux Nerfs d'Acier** de Michele Lupo (1973), polar ultra-carré où Lee Van Cleef destroye du truand à la perceuse électrique, et surtout le génial **L'Antéchrist** d'Alberto de Martino (1975), le meilleur sous-Exorciste du monde où la prude et délicate Carla Gravina lèche l'anus d'une chèvre durant un sabbat endiablé. Après, elle n'est donc plus ni prude ni délicate.

Que dire d'autre sur Joe, sinon qu'il a dû utiliser mille pseudos (Tom Salina, Peter Newton, Alexandre Borsky, etc...) pour justifier son impressionnante filmo (plus de 250 titres dit la légende) , qu'il fut photographe de plateau et caméraman sur de nombreux films dont le chouette (mais pas du tout *Mad Maxiesque*) **Maigret à Pigalle** avec Jean Gabin , ou encore qu'il a été deuxième assistant sur **Hercule contre les Vampires** de Mario Bava, un classique du peplum fantastique et fou. Surtout fou.

Aujourd'hui Joe D'Amato s'en est allé au grand paradis (ou enfer ?) du Bis, là où l'attendent impatiemment Mario Bava, Lucio Fulci et Umberto Lenzi. Lequel n'est pas encore mort d'ailleurs. Pardon Umberto. Enfin je ne suis pas peu fier de dire que, grâce des amis hauts placés, D'Amato aura normalement droit à sa tronche lors de la séquence viol des grands morts de l'année lors de la prochaine cérémonie des Césars fin mars. Et il le mérite amplement car contrairement à la moitié des réalisateurs de cette foutue planète, Joe D'Amato était un véritable artisan du cinéma. D'Amato est mort vive le Joe !

Christophe LEMAIRE
(alias critchophagous, le journaliste qui mange ses propres articles après les avoir écrits)

NB : Pour ceux qui connaissent, ou ne connaissent pas, la carrière de Joe, il est indispensable de se procurer le *Monster Bis* spécial Joe D'Amato de Norbert Moutier, un fanzine épais (60 pages) consacré à la carrière du maître.



Anthropophagous : George Eastman mange ses propres seins. Bon appétit.



Le Gladiateur du Futur : un Mad Max sans argent, ni ambition, mais avec beaucoup d'humour et d'invention.



SF COLLECTOR

22 RUE D'HAUTEVILLE
75010 PARIS
metro Bonne Nouvelle
Tel : 01.48.24.14.79
ouvert du lundi au samedi
de 10 h à 19 h



Ingrid Pitt, vedette des productions Hammer VAMPIRE LOVERS et COUNTESS DRACULA viendra dédicacer en avant-première son autobiographie "Life is a Scream" à la boutique le VENDREDI 7 MAI 1999 DE 17h à 19h



PSYCHOTRONIC n°29
Genial zine américain sur le ciné bis. 45F
autres mags dispo encore, cinefantastique, us an cult cinema, fangoria, shivers



SON OF SEDUCTION OF THE GULLIBLE
livre en anglais sur les films gores. nombreuses photos. 150F



DVD SUSPIRIA
zone 2 import japon vo anglais 289F



AMARCORD
n°14-15
mag italien en couleur, sur le ciné fantastique
75F

DVD TENEBRES
zone 2, import japon vo italienne 289F
également dispo le chat à 9 queues, profondo rosso, l'oiseau au plumage de cristal





DVD EVIL DEAD
collector's edition toutes zones vo anglais 279f



EUROCINE
+ de 300p en français sur la compagnie Eurociné, productrice de centaines de séries Z. inclus interviews, filmo et photos. 160F



CD LE FANTOME DE L'OPERA
la superbe BO de Morricone pour le nouveau Argento
130F

PAYEZ EN 3 OU 4 FOIS
SANS FRAIS PAR CB
A LA BOUTIQUE

BON DE COMMANDE à retourner à : SF COLLECTOR,
73 bis rue René Richard, 60150 JANVILLE. tel : 03 44 76 21 32

DESIGNATION	QTE	PRIX UNIT.	TOTAL
		SOUS TOTAL	
		FRAIS D'ENVOI	+35F
		TOTAL	

Joindre à votre commande votre règlement par chèque bancaire, CCP ou mandat postal.

NOM PRENOM
ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

catalogue 1999 disponible contre 11,50 f en timbres.

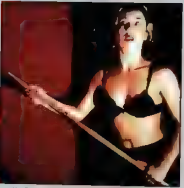
Retrouvez
SF COLLECTOR
sur internet
www.sf-collector.com
et sur le minitel
3615 TOUT LE CINE

VIDEO ET DEBATS

VIDEO ET DEBATS

Par JEAN-PIERRE PUTTERS

Trois tendances dans la mode printemps au rayon de l'actualité vidéo. La bluette pour tous, façon ROCKETMAN ou CASPER ET WENDY (et encore, j'ai lâchement reculé devant les POWER RANGERS et les TORTUES NINJA...), l'irruption imminente de Satan sur Terre, millénarisme oblige (MALÉFICIA, PHANTOMS, POSSESSION, UNE PORTE VERS L'ENFER, LE DIABLE DES GLACES), et enfin une profusion de séries TV telles THE CROW, BABYLON 5, INVASION PLANÈTE TERRE ou l'inévitable X-FILES. En clair, un peu de tous les genres pour tous les goûts.



Une Porte vers l'Enfer : prière de bien la refermer, ça caille !

UNE PORTE VERS L'ENFER

Le Fantastique norvégien ne fait pas autorité en la matière et ses rares incartades se résument à une quinzaine de titres généralement poétiques mais assez lents, tel ce **Witch Hunt** en 1981 alors la coqueluche des festival du genre ou encore les œuvres de Nils Gaup, **Hodet Over Vannet** et le curieux **Ofelas** (sorti chez nous sous le titre **Le Passeur** et généralement encensé par la critique).

Fidèle à cette école, **Morkels Oy** ne se présente donc pas comme le film d'action qu'on attendrait grave. Assez peu démonstratif, il préfère décrire une atmosphère, s'attarder sur ses personnages et composer de belles images aidé en cela par la nature sauvage de la petite île choisie pour décor. Une jeune institutrice, après diverses vexations dans son précédent emploi, quitte le Danemark pour remplacer en Norvège un professeur récemment retrouvé pendu. Son comportement libre, volontaire et fantaisiste (elle choisit ce nouveau poste en tirant aux fléchettes sur la liste des appels d'offre) choque les habitants du village enferrés dans une morale rigoriste et des pratiques religieuses au-delà du raisonnable. De plus, le suicide de deux adolescentes et le curieux comportement de la fille de son prédécesseur odieusement brimée par les autres élèves l'amènent à mieux mesurer le danger réel planant sur cette petite communauté fanatisée par les sermons du jeune pasteur par ailleurs amoureux d'elle.

L'ambiance est pesante, malsaine, et le film va son bout de chemin sans fournir d'explications sur le secret menaçant le village jusqu'aux dernières minutes montrant jusqu'où peut aller le fanatisme religieux prônant ici la dispense de la douleur comme manière de mieux approcher Dieu. L'humeur noir, un érotisme discret, l'élaboration des personnages, presque tous caractériels, une dérive iconoclaste et un final pessimiste apportent toutefois une certaine originalité à ce récit qui pourrait bien nous conduire à une possible naissance d'un nouvel l'Antechrist. Oui, un de plus mais qu'est-ce qu'ils ont, tous ?

***Morkels Oy*, ou *Isle of Darkness* Norvège 1996. Réal. Trygve Allister Diesen. Int. Sofie Gråbøl, Paul-Ottar Haga, Sine Longfeldt, Trim Lund, John Sigurd Kristensen, Jan Dohr. Dist. Gaumont Columbia TriStar. Actuellement à la vente**

MALEFICIA

Antoine Pellissier a toujours fait dans l'excessif. Déjà, en 1984, avec **Folies Meurtrières**, un moyen-métrage de 45 minutes, il remportait le Prix Gore au Festival du super 8 de Mad Movies, ce qui lui valait un abonnement à vie à la dite revue. Une récompense qui aussi excessive puisque quinze ans plus tard, et après deux autres productions du même type, il nous en remet une couche avec ce long métrage tourné en Hi8, assisté par une impressionnante équipe, technique et artistique, tous bénévoles.

Excessif toujours, Pellissier aime les chiffres : deux ans et demi de tournage, 250 acteurs et figurants, 1000 litres de vrai sang, 500 kilos d'os et autant de tripes venus des abattoirs, un an de montage, une heure quarante d'action non-stop. On l'aura compris, **Maléficia** joue le gore pour le gore et déroule un scénario prétexte propice à toutes les excentricités. Une amille vient prendre possession d'un château légué par un oncle décédé au terme d'une étrange maladie. À peine arrivée, elle tombe en pleine messe noire où des adorateurs du démon sacrifient quelques jeunes filles, ce qui provoque la résurrection immédiate d'une armée de cadavres au cimetière voisin. La chasse commence dans le but d'immoler la fille des héritiers et ainsi favoriser l'incarnation du prince des ténèbres avant d'enfanter l'antechrist.

Même si l'observateur reconnaît çà et là des références aux grands classiques de l'horreur, **Maléficia** impose son style propre à mi-chemin entre le gothisme façon *Hammer Films* (la famille débarque en calèche, les aristos conservent leur haut-de-forme même poursuivis par les morts-vivants) et les petites productions italiennes de l'époque **post-Zombie**. Mais aucune des deux écoles n'alla aussi loin dans la tentation répulsive et une telle jouissance hard-gore. Yeux brûlés au fer rouge, pieds cloués sur une planche, éventration, dépeçage, extraction puis consommation des organes ainsi récupérés, arrachage de langue, découpe d'un sein, égorgements et décapitations diverses défilent ainsi au grand étonnement de l'amateur face une telle complaisance dans le monstrueux. Trouver par exemple l'idée d'un zombie vomissant sur sa victime dénote un esprit particulièrement pervers de la part du scénariste, un certain Antoine Pellissier bien entendu, comme quoi on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Cette profusion du gore nuit d'ailleurs au scénario, peu inventif tandis que les dialogues y vont sec dans la tendance «Au secours, j'ai peur» ou «Mon Dieu, je suis perdue», avec quand même la mention spéciale du jury pour le savoureux «Voici ton fils, notre fils, le fils de tous les maléfices». Sympa, non.

France. 98. Réal. Antoine Pellissier. Int. Cus Carotelli, Brigitte Gorrégue, Maryline Sola, Claude Galumel, Paul Caillet, Claude Auger, Jean Pierre Fontaine. Dist. Haxan Films. Actuellement à la vente



Une fascination pour le Hard-Gore.



Mark Dacascos, puissant !

RED LINE

Le parcours de Tibor Takacs jusqu'ici raisonnable (The Gate I et II, Lectures Diaboliques, The Tomorrow Man), ne laissait pas augurer d'une œuvre aussi complète que **Red Line**, mêlant à la fois l'action, l'érotisme, le science-fictionnel, assortie d'un regard assez satirique sur nos modes de vie contemporains.

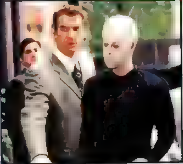
Le récit démarre lors d'une opération de contrebande dans le Moscou d'un futur proche. Merrick (Dacascos) et Wade (Hauer) viennent de réaliser une petite fortune quand le premier abat le second et s'enfuit avec le butin. Le cadavre, récupéré par les autorités, va faire l'objet d'une grande première chirurgicale utilisant des puces biosynthétiques afin de procéder à sa résurrection. Plus fort que jamais, Wade renaît, s'échappe et part à la recherche de son ancien complice reconverti dans la mafia russe.

Il ne faudrait pas se laisser prendre à un argument de départ basé à première vue sur le concept de la simple revanche. Le scénario, fort bien construit et co-rédigé par Tibor Takacs, s'attache surtout à montrer les luttes d'influence entre les tenants de l'ordre ancien et les représentants du libéralisme sauvage. Cette nouvelle mafia, dénommée pour l'occasion «la Troïka», vise un objectif assez basique : s'enrichir le plus vite possible, au mépris des lois et des individus. L'auteur décrit un univers déliquescent, surmédiatisé, où l'on pratique la délation systématique, le règlement de compte et la torture virtuelle, où le dollar est roi, le pot-de-vin obligatoire, tandis que l'on peut vivre désormais par procuration en se branchant directement sur le cortex des programmes vidéo favorisant l'évasion et l'assouvissement de ses fantasmes. Avec ses retournements de situation inattendus, ses bastons et mitraillages musclés, son érotisme [illegible] et une [illegible] omniprésente, **Red Line** impressionne un maximum, servi en outre par un casting de choc : Hauer bien sûr, et Dacascos (quasiment pept lien), mais aussi la sculpturale Yvonne Scio, parfait mixte de l'Anna Falchi de **Dellamore, Dellamorte** et la Mindy Clarke du **Retour des Morts Vivants 3**.

USA. 1997. Réal.: Tibor Takacs. Int.: Rutger Hauer, Mark Dacascos, Yvonne Scio, Patrick Dreikauss, Randal William Cook, Ildiko Szucs. Dist.: TF1 Video. Actuellement à la location.



Yvonne Scio et Rutger Hauer



Le flic (Kevin Kilmer) et l'extraterrestre (Leni Parker).

INVASION PLANETE TERRE

Diffusé en juin et juillet 98, sur *Canal +*, ***Invasion Planète Terre*** prend forme il y a plus de vingt ans dans l'imagination de Gene Roddenberry, le créateur de ***Star Trek***. Non développé à l'époque, le projet refait surface en 1996, après sa mort, et aboutit à une première saison de 22 épisodes, une seconde saison étant actuellement en cours de tournage. Cette K7 propose les quatre premiers épisodes de la série (enfin presque, car *Passion Virtuelle* n'est pas le 3ème, mais bien le 5ème épisode), soit 170 minutes au total. Une bonne surprise si l'on songe aux trois épisodes d'*Hercule*, avec Xena la Guerrière distribués récemment chez CIC Vidéo à raison d'un seul épisode par K7.

Le pilote nous informe de l'arrivée des Taelons sur notre planète il y a trois ans. Des êtres translucides, mais qui, pour nous, se parent d'une enveloppe charnelle visible. Ces «Compagnons», comme ils aiment à s'appeler eux-mêmes, ont apporté à la Terre une quantité d'innovations techniques ayant permis de juguler la maladie, la famine et diverses calamités sociales. Pourtant, malgré ces intentions apparemment pacifistes, certains terriens se méfient, tels les héros, William Boone (Kevin Kilmer) et Lili Marquette (Lisa Howard), respectivement commandant et capitaine de la police locale, mais aussi membres d'un groupe de résistants recrutés pour espionner les visiteurs.

Invasion Planète Terre joue sur cette ambiguïté tout au long des épisodes qui consiste à évaluer si, oui ou non, les envahisseurs cherchent à nous aider ou plutôt à nous soumettre (mais le titre original, **Earth: Final Conflict**, fournit peut-être une indication à ce niveau). Sur les 71 ambassadeurs Taelons débarqués sur Terre, nous croisons surtout Da'an, une créature androgyne (jouée par une femme, Leni Parker) aux manières suaves, à la gestuelle lente et harmonieuse, mais dont l'apparente affabilité pourrait bien dissimuler une sournoiserie comparable à celle de Richard Kiel dans l'épisode de ***La Quatrième Dimension*** *Comment Servir l'Homme ?* En l'occurrence, le glissement sémantique du titre cachait tout simplement l'anthropophagie des envahisseurs.

Le premier épisode d'***Invasion Planète Terre*** nous montre William Boone accepter l'implant dans son cerveau d'un cyber virus capable de développer ses capacités cérébrales, mais aussi de prendre partie pour les Taelons, même si la scientifique effectuant l'opération (le Dr Belman, interprétée par la femme de Gene Roddenberry, Majel) a modifié la structure du virus afin de lui laisser son libre arbitre en certaines circonstances. L'intérêt de la série (ou le défaut pour certains) réside justement dans cette dualité psychologique de pratiquement tous les personnages qui trouvent souvent leur reflet négatif dans un autre caractère voisin. Tels William Boone et Ronald Sandoval (Von Flores), les Terriens, ou bien Da'an l'onctueux et Zo'or, plus perfide, les Taelons. D'où cet aspect encore une fois paranoïaque qui semble devoir nourrir les séries des années quatre-vingt-dix et qui fait que l'on se méfie de tous les personnages à mesure qu'ils apparaissent à l'écran. Il n'empêche, ***Invasion Planète Terre*** prêche aussi la tolérance universelle, la beauté artistique, l'espoir de paix et l'égalité des races. Alors, où veulent vraiment en venir les auteurs de la série ? La suite aux prochains épisodes.

***Earth: Final Conflict** (épisodes **La Vie Selon Da'an, La Vérité, Passion Virtuelle** et **Avatar**). USA. 1997. Réal.: Allan Eastman, Ken Girotti, Jeff Woolnough. Int.: Kevin Kilmer, Leni Parker, Lisa Howard, Von Flores, David Hemblen, Majel Barrett Roddenberry. Dist.: Polygram Vidéo. Actuellement à la vente.*

LE CARNAVAL DES ÂMES

Pas facile d'aborder le remake d'un film-culte, où l'audience se partage entre ceux qui connaissent l'œuvre originale et les autres, plus aptes à se laisser séduire. Le premier **Carnival of Souls** date de 1962, tourné en noir et blanc, il évoque irrésistiblement l'atmosphère de la série *La Quatrième Dimension*, et surtout l'épisode *The Hitchhiker* (*L'Autostoppeur*) réalisé trois ans plus tôt. En 68, Romero avouera s'en être inspiré pour certaines séquences de sa **Nuit des Morts-Vivants** (l'héroïne poursuivie par le zombie, notamment). L'Échelle de Jacob lui doit aussi beaucoup, et, au fil des ans, **Carnival of Souls** gagnera un véritable statut de classique, sans doute aidé par le fait qu'il demeura longtemps invisible en salles.

De leur propre aveu, les producteurs (dont Wes Craven) ne tentent pas seulement de livrer en 97 un remake appliqué, mais veulent aussi apporter une nouvelle dimension à l'œuvre, avec, bien sûr, un tournage en couleurs de nouveaux éléments et un scénario à l'évidence plus élaboré. Ainsi, la première séquence, totalement inédite, installe aussitôt ambiance. Une fillette surprend son beau-père en train de brutaliser sa mère. Elle s'empare d'une arme abandonnée et, tandis qu'elle hésite à l'utiliser, l'homme tue la femme sous ses yeux. Vingt ans plus tard, le meurtrier sort de prison, retrouve sa belle-fille l'ayant dénoncé, la menace dans sa voiture et parle de se venger aussi sur sa jeune sœur. Terrorisée, la conductrice jette délibérément sa voiture dans le port pour se débarrasser du tueur. Raccord, et l'eau de mer devient soudain celle d'une baignoire où la jeune femme s'est endormie. Suivront un cauchemar, un petit être autre chose.



Bobbie Phillips face à son pire cauchemar...

A partir de là, l'héroïne (Bobbie Phillips, remember TC2000, et surtout **Showgirls**), déambule dans un univers habité par ses angoisses et ses propres souvenirs. Un parcours psychanalytique exemplaire, balisé de repères inducteurs, tels ce ballon rouge la ramenant sans cesse à l'enfance, cette eau fuyant de toute part renvoyant à l'accident, ces hallucinations érotiques évoquant l'acte initial, et surtout cette culpabilité latente due à son remords de n'avoir pu autrefois abattre son tourmenteur. Adam Grossman (**Sometimes they Come Back... Again**) y va fort dans l'élaboration des cauchemars de l'héroïne, grâce à des maquillages nutranciers, des éclairages multicolores, des effets souvent faciles, mais le charme opère et la justesse de l'interprétation parvient à convaincre les plus réticents.

Carnival of Souls. USA. 1997. Réal.: Adam Grossman. Int.: Bobbie Phillips, Larry Miller, Alex Grant, Clement Derricks, Paul Johansson, Henry G. Sanders, Anna Kristin McKown, Raquel Beaudene... Dist.: Club TF1 Vidéo. Actuellement à la location.



Le Diable des Glaces
Satan va-t-il s'emparer du monde ? Réponse : non !

LE DIABLE DES GLACES

Nous pourrez chercher longtemps dans **Le Diable des Glaces** la source vive qui permet à sa jaquette d'arborer fièrement «*d'après une nouvelle de Stephen King*» mais le marketing est ainsi fait et seul importe l'effet d'annonce, au mépris parfois de toute vraisemblance. En fait, le titre original, **Sometimes they Come Back... for More** nous en apprend davan âge et renvoie à la série démarrée en 1991 avec **Sometimes They Come Back**, passe l'année suivante à Au ratiaz, sorti en vidéo sous le titre de **Vengeance Diabolique** et inspiré en effet d'une courte nouvelle parue dans le recueil *Danse Macabre*. **Sometimes they Come Back... Again** (en vidéo : **Les Enfants du Diable**) devait suivre en 995 avant ce **Diable des Glaces** s'écartant complètement de l'argumen original. Comme quoi, dans la vidéo, vous avez intérêt à rester attentif sinon vous êtes vite largué...

Sur une ambiance très **The Thing**, un groupe bloqué dans un centre de recherches polaire cherche à échapper au fils du Satan rêvant, à l'aide de sacrifices humains, de faire revenir son vilain papa afin qu'il puisse régner sur Terre. Pour contrecarrer ses plans se dressent heureusement son demi-frère (Clayton Rohner), fils de Satan mais aussi d'une mortelle, et aussi qui une jolie scientifique assez bal tante (Faith Ford). Ceci posé, l'argument reste mince, les morts reviennent à la vie, les vivants meurent, les personnages changent de voie en cours de possession, on apprend assez vite le véritable enjeu de la partie engagée et la lutte finale entre les deux frères permet une nouvelle fois au bien de triompher du mal. Sometimes, they feraient mieux de rester chez eux.

Sometimes They Come Back... for More. USA. 1998. Réal. Dan Berk Int.: Clayton Rohner, Faith Ford, Damian Chapa, Chase Masterson, Max Perlich, Michael Stadter, Stephen Hart, Jennifer O'Dell. Dist.: Club TF1 Vidéo. Actuellement à la location.

CASPER ET WENDY

Après le succès de **Casper** au grand écran sortaient dans la foulée **Casper a Spirited Beginning**, en 1997 et ce **Casper Meets Wendy** en 1998, distribués directement à la vidéo, aussi bien en France qu'aux USA. Aux commandes : Sean McNamara (**Three Ninjas**, **Galgameth**), qui signait déjà le précédent volet appelé chez nous **Casper l'Apprenti-Fantôme** pour une re-lecture très cartoonesque de la série. Cette fois, si les personnages apparaissent toujours aussi farfelus, le rythme s'accélère et frôle carrément l'hystérie avec une moyenne de deux ou trois effets spéciaux à la minute. Épouvantail certes, mais extrêmement à la longue.

George Hamilton en fait beaucoup dans le rôle du méchant Desmond, apprenant un beau matin par son miroir magique qu'une fillette, Wendy, risque de le supplanter au hit-parade des sorcières un exercice. Commence alors un chassé-croisé entre lui, ses deux comparses, Casper, ses trois farceurs d'oncles fantômes, la petite Wendy et encore ses trois tantes/sorcières passablement loubardes. Clins d'œil multiples (**E.T.**, **Mars Attacks !**, **Rencontres du Troisième Type**), apparitions complices (Casper Van Dien, Maria Ford, plus un «faux Spielberg»), gags en série aural qu'une interprétation très survoltée maintiennent vaille que vaille sa bonne humeur jusqu'au mot «Fin» qui pourrait intervenir à n'importe quel moment sans remettre en cause ses finesses d'un scénario réduit ici à sa plus simple expression.



La gentille sorcière et le petit fantôme. Mignon !

Casper Meets Wendy. USA. 1998. Réal.: Sean Mc Namara. Int.: Cathy Moriarty, Hilary Duff, Shelley Duvall, Teri Garr, George Hamilton, Richard Moll, Vincent Schiavelli, Blake Foster... Dist.: PFC Vidéo. Actuellement à la vente.



Mulder : une grosse [illegible] de [illegible]

X-FILES DREAMLAND

Si le dernier épisode de la 5ème saison s'ent[illegible] sur un [illegible] logique le premier [illegible] de [illegible] tout aussi judicieusement Le Commencement mais n'a pas connu pour autant une très forte audience outre-Atlantique. Le filon s'épuiserait-il au bout de [illegible] épisodes ? Possible, quoique cela n'empêche pas les producteurs de plancher pour cet été le tournage d'un second film au grand écran.

FPC Vidéo, qui s'est pris les pieds dans la mythologie de la série, néglige Le Commencement car il s'agit d'un épisode simplement [illegible] difficilement [illegible] [illegible] avec [illegible] autre épisode inédit pendant pour attendre [illegible] minutes [illegible]. Le pilote montra [illegible] au service des affaires non classées et la mise au placard de Mulder et Scully au profit de Diane Fowley, Mimi Rogers, et de l'agent Spender [illegible] de l'homme à la cigarette pour ceux qui suivent.

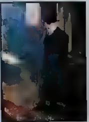
Avec **Dreamland** et **Dreamland 2**, présentés sur cette K7 FPC Vidéo, passe directement aux quatorzième et cinquième épisodes de cette nouvelle saison qui [illegible] un scénario bien étrange. Mulder et Scully [illegible] [illegible] sur la piste les menant à une base [illegible] d'un mystérieux informateur [illegible] des renseignements [illegible] n'a pas le [illegible]. Après les années d'enquêtes au bureau des affaires non classées, depuis le temps [illegible] [illegible] ranger [illegible] [illegible]. [illegible] de chim[ie] [illegible] même notre agent fort [illegible] avant [illegible] leur [illegible] le arrêté pour un contrôle de sécurité [illegible] passage [illegible] en utilisant la technologie extraterrestre bouleverse le continuum espace-temps et Mulder se retrouve [illegible] dans la peau d'un [illegible] tandis que ce dernier intègre la sienne. Pour les deux hommes, [illegible] commence.

Ce double épisode balance entre l'étude de caractères et la simple comédie. Si l'on retrouve la situation de départ de **Volte/Face**, le traitement diffère et nous suivons les deux histoires parallèles de ces [illegible] sur un ton volontiers burlesque. Mulder se heurte aux problèmes de couple [illegible] de sécurité face à une femme [illegible] et deux enfants rebelles tandis que le militaire dans la peau de Mulder rentre dans le rang, tout heureux d'avoir trouvé [illegible] bonne planque. Evidemment il fait un peu désordre : désormais Mulder [illegible] [illegible] [illegible] l'[illegible] [illegible] à [illegible] [illegible] fesses de Scully qui n'en demandait pas tant [illegible]. Quant au caméraman, il ne prend pas partie puisqu'il s'applique à nous montrer pour chacun l'ancienne figure des personnages [illegible] que tout le monde les voit sous leur nouvelle apparence, sauf lorsqu'ils se regardent dans un miroir où chacun [illegible] la figure de l'autre en face de lui. Emporté par cette idée marrante, Watkins [illegible] alors la scène anthologique du miroir brisé de **La Soupe au Canard** [illegible] l'intérêt de [illegible] divergence, le [illegible] des affaires classées [illegible] ce qui protège quand même le spectateur [illegible] [illegible] profond. *The X-Files* se [illegible]-t-il une nouvelle [illegible] ?

USA 1998. Réal. Michael Watkins. Int. David Duchovny, Gillian Anderson, [illegible], [illegible] Campbell, [illegible] Vera, Michael Buchman [illegible], James Pickens Jr, Nora Dunn. Dist. FPC Vidéo. Actuellement à la vente



Scully : une vérité toujours ailleurs...



L'Eventreur : un slasher connu du public dès les premières images

L'EVENTREUR

Le personnage de Jack l'Eventreur excite la curiosité et, après plus d'une quarantaine de films sur le sujet, il se trouve encore des bonnes volontés pour tourner la manivelle et nous raconter à nouveau la sanglante histoire. Cette fois, c'est Janet Meyers qui s'y colle après **In Letter to my Killer**, tout en suspense : une lettre non postée retrouvée dans un vieil immeuble révèle les circonstances d'un crime commis trente ans plus tôt. Contre toute attente, le scénariste choisit de nous révéler l'identité de Jack dès les premières scènes et, plutôt que de s'attacher à l'enquête policière, il nous décrit les rapports de force entre différentes classes sociales et comment l'inspecteur finit par trouver [illegible] aristocratique du responsable des meurtres. Ceci dit, en 1997 et fort des informations puisées récemment dans les archives de Scotland Yard, l'auteur devrait connaître le véritable assassin (*) et, du coup, le spectateur s'étonne de retrouver [illegible] la version assez fantaisiste d'un membre de la famille royale [illegible] [illegible] par une prostituée syphilitique !

Néanmoins, Janet Meyers sait composer de belles images et restitue (en Australie) un Londres de la fin du 19ème siècle tout à fait crédible où le rupin croise la canaille dans les mêmes cabarets, et où la bonne bourgeoisie règne alors sur un sous-prolétariat soumis et [illegible]. Si le récit respecte les grandes lignes de l'affaire, il préfère s'attarder sur les amours mélodramatiques de l'enquêteur (téléfilm oblige) déchiré entre les faveurs d'une fille de bonne famille et celles d'une jeune prostituée. Pas d'hésitations possibles, pourrait-on croire, mais ce serait oublier les prétentions [illegible] du scénario prônant à la fois l'égalité des races, la justice pour tous, le droit à l'élévation sociale et le respect de l'individu. Comme quoi un regard féminin sur un thème aussi immuable peut parfois tout changer.

(*) Tout comme l'on croit connaître de nos jours l'identité du Masque de Fer, qui n'était surtout pas le frère jumeau de Louis XIV (lire à cet effet le remarquable livre de Jean-Etienne Riga sur le sujet), mais le folklore l'emporte souvent sur la véracité des faits.

USA 1997. Réal. Janet Meyers. Int. Patrick Bergin, Samuel West, [illegible] Amor, Michael York, Adam Cooper, Damien Pree, Samuel [illegible], Kevin Mars, [illegible]. Dist. CIC Vidéo. Actuellement à la vente



William Sadler, Harland Williams et Jessica Lundy en route pour la gloire

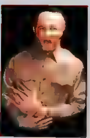
ROCKETMAN

Pourtant produit par Disney, **RocketMan** passe directement à la vidéo, ce qui apparaît d'une rare prudence dans la mesure où il semble s'adresser à une tranche de spectateurs n'ayant pas encore atteint l'âge de se rendre au cinéma. Un gamin au [illegible] et aux oreilles décollées rêve de devenir astronaute et teste déjà sa résistance à la force centrifuge dans le tambour de la machine à laver familiale. Puis, nous le retrouvons vingt-cinq ans plus tard où là - ô miracle - il arbore toujours un sourire identique et les mêmes oreilles décollées. Comme quoi la vocation, ça existe ! Malgré son air ballot, il œuvre désormais à la Nasa sur les simulateurs de vol spatial, avant d'accompagner une mission de reconnaissance sur Mars où il va pouvoir se conduire en héros grâce à quelques heureux concours de circonstances.

L'humour très démonstratif de l'acteur Harland Williams s'inspire à la fois de Jim Carrey et de Pee Wee Herman dans sa composition de ce personnage de Pierrot lunaire à la gestuelle speedée, accumulant les gaffes face à la complaisance fataliste de l'ensemble du casting. A ce niveau, l'énergique William Sadler (**Le Guerrier d'Acier**, **Project X**, **Disturbing Behavior**) mérite carrément la médaille du travail dans ce contre-emploi exemplaire de faire-valoir aux côtés des pitreries lamentables de son partenaire. Ainsi la scène des flatulences sur le sol martien (censément drôle donc répétée trois fois) atteint des sommets d'héroïsme de sa part et à ce titre il mérite en plus l'Oscar pour assistance à idiot de service en danger. De l'altruisme ou même carrément de l'abnégation, ça s'appelle.

USA 1997. Réal. Stuart Gillard. Int. Harland Williams, Jessica Lundy, William Sadler, Jeffrey DeMunn, James Pickens Jr, Don Lake, Beau Bridges, Peter Onorati... Dist. Walt Disney Home Video. Actuellement à la vente

VIDÉO ET DÉBATS



Les curieuses métamorphoses d'une créature ancestrale et protéiforme.

PHANTOMS

Sur un sujet comparable au Diable des Glaces, Phantoms délire davantage. L'écrivain Dean Koontz s'attelle lui-même au scénario tiré de son livre et cela fait sans doute la différence dans la [illegible] ses [illegible] adaptations à l'écran **Génération Proteus**, **Whispers**, **The Servants of the Twilight**, [illegible] **Watchers**, **Souvenirs de l'Au-delà**... [illegible] **Le Village des Damnés**. Deux jeunes filles (Joanna Going et Rose McGowan) arrivent au village de Snowfield et le découvrent vide de ses occupants, à l'exception de quelques cadavres momifiés, comme apparemment surpris dans leurs occupations quotidiennes. Encore plus impressionnant, la découverte d'un tas d'objets personnels, dont un pacemaker, tel un rejet inutile de corps humains engloutis. Sur le miroir d'une victime une allusion à «l'Ennemi Ancien» permet aux autorités de faire le lien avec un ex-enseignant aujourd'hui journaliste, Timothy Flyte (Peter O'Toole), qui professe une théorie utopiste comme quoi une entité maléfique et anté-diluvienne [illegible] des humains toutes les cinq ou six cents ans avant de regagner son repaire. Dépêché sur les lieux, Flyte va tenter d'affronter la bête [illegible].

Si ce n'était une réalisation très commune de Joe Chappelle, qui se crut [illegible] sur **Hellraiser IV** ou **Halloween VI**, **Phantoms** friserait le «sans faute» et il est fascinant d'observer le décalage entre les prétentions métaphysiques de l'auteur et la méthode rationnelle du metteur en scène visant à les ramener au simple film de série. En effet, la créature protéiforme se repaît des hommes mais assimile en même temps leur savoir, leurs peurs et leurs idées. Aussi vieille que le Monde, elle a éliminé les dinosaures, ravagé des villes entières à travers l'histoire et se pose elle-même comme la représentation du Diable. Mais surtout, comme l'être humain, elle connaît la vanité et veut faire de Flyte son évangéliste afin de répandre sa parole sur Terre. Détenteur d'une culture bactériologique capable de la détruire, Flyte va exploiter cet orgueil pour l'attirer à découvert, et cela nous vaut une séquence fascinante où Peter O'Toole, suave et enjôleur, flatte la bête pour mieux la piéger. «*They don't know that gods have nothing to fear... or do they ?*»

A cette finesse de jeu, Joe Chappelle répond souvent par des effets choc, des gunfights à la **Predator**, des scènes gore, assez réussies pourtant, et surtout un final téléphoné ruinant complètement les intentions créatives de l'auteur. Un peu dommage.

USA. 1997. Réal. Joe Chappelle. Int. Peter O'Toole, Ben Affleck, Rose McGowan, Joanna Going, Liev Schreiber, Nicky Katt, Clifton Powell, Michael DeLorenzo, Rachel Shane. Dist. PFC Vidéo. Actuellement à la vente.



Mark Dacascos, un sombre héros inspiré aux yeux [illegible]

THE CROW, STAIRWAY TO HEAVEN

Au fil du temps, la télévision phagocyte le cinéma, digère les mythes et les reproduit à son image: Highlander, Robocop, Hercule, Superman, Sinbad, Robin des Bois et tous les autres passent ainsi par la case obligatoire de la petite lucarne et perdent souvent leur spécificité originelle. A son tour **The Crow** subit une transposition radicale et son personnage principal évolue en conséquence. Déjà, le maquillage moins accentué sur le visage de Mark Dacascos semble donner le ton. Eric Draven ne représente plus le vengeur sanguinaire montré au cinéma, mais bien le [illegible] tous azimuts propre à [illegible] sur de nombreux épisodes et n'hésitant pas à collaborer avec la police. D'ailleurs le corbeau ne punit plus, et surtout il ne tue pas davantage en [illegible] évangéliste. [illegible] Alex Proyas et [illegible] scénariste Bryce Zabel oppose [illegible] concept plus ordinaire au symbolisme immédiatement perceptible. Ainsi le serpent, le vilain paradigmatique, correspond-il au corbeau qui accompagne Draven dans ses [illegible] pour rejoindre sa fiancée dans l'au-delà, avec, dès le prologue, cette incroyable scène où les amants désunis se retrouvent sur un pont suspendu à la Indiana Jones, représentant [illegible] le supposé passage entre deux mondes. Plus qu'un spectre avide de vengeance, Draven apparaît comme un ange rédempteur dont le contact apaise la souffrance et peut réformer les êtres.

Pilote d'une première saison de 22 épisodes, ce *The Soul Can't Rest* reprend l'argument du film de Proyas et l'arrange à sa manière. Si ses personnages restent identiques — Draven et sa fiancée Shelly, mais aussi les truands Top Dollar, Tin Tin, T-Bird, Fun Boy, la jeune Sarah qui déniche la légende du corbeau transportant les âmes sur Internet (!), et encore le flic Albrecht —, le mobile du double meurtre apparaît plus confus et de nature à nourrir les futurs épisodes. Sans les avoir vus, il est déjà possible d'en prévoir la teneur, quand la vengeance initiale va progressivement laisser la place à la classique lutte entre les forces du bien et du mal. Bien installé dans le rôle, Dacascos sauve heureusement la série et compose un Eric Draven puissant, félin et provocateur, parvenant tout de même, après les prestations de Brandon Lee et Vincent Pérez, à faire surgir tout le romantisme mélancolique de ce héros atypique reparti pour de nouvelles aventures (un peu trop soft à notre goût (du mi-Crow soft ?)

USA. 1998. Réal. Kari Skogland. Int. Mark Dacascos, Marc Gomes, Ian Cuthbert, John Pyper-Ferguson, Sabine Karsenti, Katie Stuart, Lynda Boyd. Dist. Polygram Vidéo. Actuellement à la location.



Une planète prison où l'on sait dresser les récalcitrants.

TIME LOCK

C'est terrible, un seul numéro sans notre «*EGM International*» habituel (Spoiler, Dark Planet, Projet Sibéria, The Apocalypse) et déjà il nous manque. Mais nous n'aurons pas gémi trop longtemps car voici **Time Lock**. Plutôt du cinéma pour les mecs, faut dire. Avec les muscles de Jeff Speakman, le charme de Maryam d'Abo, un nouveau péril pour la Terre, du gunfight intersidéral, des effets spéciaux sidérant et plein d'explosions partout. Du sur-mesure, quoi.

L'action démarre en 2251 (la jaquette parle même de 2388, mais les jaquettes ne regardent jamais les films !) sur l'astéroïde Alpha IV, une prison de haute sécurité où l'on envoie vraiment les plus irréductibles. Parachuté là par erreur, un bidouilleur escroc, qui a tout juste détourné quatre millions de néo-dollars sur le système informatique d'une banque virtuelle, se trouve mêlé à une mutinerie et [illegible] utiliser ses talents aux côtés de la vaillante Maryam d'Abo, dernier rempart contre la progression barbare des prisonniers.

Jeff Speakman et Jeffrey Meek se régalent dans leur rôle d'affreux baroudeurs sans scrupules, jouant avec la vie de trois milliards d'individus, sacrifiant leurs complices avec une certaine jouissance et recherchant avant tout la beauté artistique dans le meurtre en série. C'est assez dire si la virilité est à l'honneur, la vanne ravageuse et l'action non-stop, agrémentées par les images choc de l'astéroïde où [illegible] exposent à l'extérieur les prisonniers [illegible], pendus comme ça, le long des parois [illegible]. Finalement, c'est dans la composition visuelle de cet enfer carcéral que **Time Lock** montre une certaine originalité et non dans le récit hyper conventionnel décrivant cet univers désespérant. Mais ne faites pas attention, ils sont toujours pessimistes chez EGM.

USA. 1998. Réal. Robert Munn. Int. Jeff Speakman, Arye Gross, Maryam d'Abo, Jeffrey Meek, Martin Kove, Thomas G. Waites, Cheryl Bartel. Dist. New Tone. Sortie à la location le 18 mars.

ACTUELLEMENT DISPONIBLE À LA VENTE

- **Spawn** (*Seven 7*) - **Le Roi Lion 2** (*Walt Disney Vidéo*) - **Babylon 5** (*Warner Vidéo*) : 6 K7 de deux épisodes - **Power Rangers dans l'Espace** (*PFC Vidéo*) - **Tortues Ninja Nouvelle Génération** (*PFC Vidéo*) - **Beetleborgs Metallix** (*PFC Vidéo*) - **Les Origines du Surfeur d'Argent** (*PFC Vidéo*)

ACTUELLEMENT DISPONIBLE À LA LOCATION

- **Kissed** (*Film Office*) - **Bienvenue à Gattaca** (*Gaumont Columbia TriStar*)

SORTIES MARS/AVRIL

- **Le Loup-Garou de Paris** (*Seven 7*), à la vente - **The Ugly** (*TF1 Vidéo*, dist. *FIP*), à la location - **Merlin** (*Gaumont Columbia TriStar*), à la vente et à la location

FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS



Sixième chapitre de notre *Fantastic Guide*, après une année passée à scruter la lettre A pour en arriver finalement au seul Astro-Zombie. Un beau film, mais quand même... Le butin pourrait en effet paraître mince si on oubliait que nous avons déjà chroniqué plus de 900 films dont certains inconnus de nos lecteurs. C'est sous cet aspect informatif et rétrospectif qu'il convient de considérer cette rubrique, et non comme le but à atteindre à la lettre Z. D'après un ami, cet ouvrage avancerait même plus vite que le Dictionnaire de l'Académie Française. Comme quoi tout n'est pas perdu.

Rappelons le mode d'emploi de ce guide. D'une part les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français, suivi du titre original en caractères gras. Au contraire, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original. En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons examiné les séries TV, excepté dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. La traduction anglaise le plus souvent dans la mesure où l'œuvre est parfois connue aussi, après son passage dans des festivals ou à travers diverses mentions dans les revues spécialisées. Et à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans *Mad Movies*.

Jean-Pierre PUTTERS

LES ARAIGNÉES

Die Spinnen. 1919. Réal. et scén.: Fritz Lang. Int.: Carl de Vogt, Paul Morgan, Friedrich Kuehne, George John, Paul Biensfeldt, Rudolf Lettinger, Lil Dagover, Ress Zandar. Prod.: Decla Bioscop. Allemagne.

En 1919, Fritz Lang et la *Decla* (qui produira notamment **Les Nibelungen**, **Le Cabinet du Docteur Caligari** et **Les Trois Lumières**) tentent d'imiter à la fois les feuilletons à la Fantômas et les serials à l'américaine. Le projet, ambitieux, qui comprenait au départ quatre épisodes dont deux seulement seront tournés, montre une société secrète des «Araignées» cherchant à s'emparer du fabuleux trésor des Incas afin d'étendre leur pouvoir sur toute l'Asie. Hypnotisme, trésor caché, vieux grimoires, cité souterraine, temple inca, pierre sacrée, grand prêtre cruel, sacrifices humains et diverses innovations scientifiques toujours au service du mal sont au programme de cette œuvre cultivant aussi bien le fantastique, l'exotisme et le mythe du surhomme cherchant à s'emparer du Monde. Un thème appelé à faire recette au cours des décennies suivantes.



Les Araignées
Baroque, mystérieux [illegible] exotique

ARANAS INFERNALES

La Corrière Diabolum. 1968. Réal. et scén.: Federico Curiel. Int.: Blue Demon, Alejandro Muñoz, Sebastian [illegible], Frankenstein, Sergio [illegible], Fernando [illegible], Ramon Bugarini, [illegible], Jessica Munguia, [illegible]. Prod.: [illegible]. Mexique.

Blue Demon ressemble à Santo, comme lui, il se trouve toujours confronté à diverses incarnations du mal qu'il combat généralement grâce à des prises de catch. Mais pourquoi ça, se demande évidemment le naïf, eh bien parce qu'il est catcheur, hé ballot ! Il affronte ici une armada d'extraterrestres d'un genre particulier, une race d'insectes très moches, mais qui, par mimétisme, peut prendre l'apparence humaine et ainsi infiltrer notre civilisation. Venues d'une lointaine galaxie, les créatures comptent bien s'installer sur Terre dans la mesure où leur monde se meurt. En attendant, elles prélèvent des cerveaux humains pour les étudier ainsi que du sang frais pour leur «Maîtresse Suprême», la belle Maria Elena Cervantes, dont les yeux émettent de redoutables flashes lumineux. Heureusement, comme dans la série *Les Envahisseurs*, un détail infime les signale à l'attention de l'observateur moyen. Saurez-vous le découvrir au vu de la photo ?

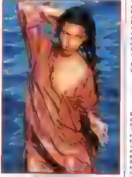


Aranas Infernales. Un envahisseur et le menu détail qui le différencie

L'ARBRE SOUS LA MER

1985. Réal. et scén.: Philippe Muyl, d'après Nikos Athanassiadis. Int.: Christophe Malavoy, Julien Guiomar, Yavuz Ozkan, Eleni Dragoumi. Prod.: Philippe Muyl, Sandtrow Production, Paradise Production. France.

Bel exemple de fantastique à la française où le surnaturel surgit progressivement dans une narration lente et poétique. Deux mondes s'affrontent, le rationnel incarné par un géologue venu étudier sur une petite île un vieil arbre pétrifié, et l'imaginaire, représenté par une jeune fille sauvage inlassablement attirée par la mer, ses créatures et ses légendes. S'agit-il d'une sirène, d'une ondine issue de la mythologie nordique ? Cet amour naissant entre les deux personnages est-il vraiment impossible ? L'auteur joue l'ambiguïté et tire de son décor désertique de fabuleuses images où la nature s'oppose une nouvelle fois à la civilisation. Surtout dans les séquences sous-marines, à la découverte d'un autre univers, proche du rêve, et notamment cette séquence irréelle du ballet aquatique entre un dauphin et notre héroïne.



L'Arbre sous la Mer
Eleni Dragoumi, humaine ou bien sirène ?

L'ARC-EN-CIEL LUNAIRE

Ounnia Radouga. 1983. Réal.: André Ermach. Scén.: [illegible], Egor, André Ermach, d'après un livre de Sergei Pavlov. Int.: Vladimir Gostioukhine, Igor Starygouine, Vassili Livanov, Youri Solomine. Prod.: Mosfilm, Sovexportfilm. URSS.

Au 21ème siècle, une commission de sécurité se penche sur le cas de quatre cosmonautes revenus de missions spatiales avec certains pouvoirs surnaturels peut-être acquis auprès d'une civilisation extraterrestre. Si l'idée de départ séduit sur le papier, le résultat se dilue à l'écran où les flashes-back alternent avec de lénifiantes introspections mentales. Ceci dit, la VF n'arrange pas les choses et atteint parfois des sommets irréversibles, comme quand ce cosmonaute explique à un confrère la politique d'exploration spatiale : *«Notre premier principe était : un peu de prudence ne peut pas faire de mal, mais notre second slogan va plus loin et c'est : deux précautions valent mieux qu'une. Cela devient le principe de base de notre philosophie de l'espace»*. Puissant !

La conclusion ne conclut hélas rien et laisse le spectateur désemparé. Dans l'état actuel des choses sur notre planète nous ne pouvons évaluer ce que les extraterrestres peuvent nous apporter, et seules les générations futures pourront le comprendre. En clair, je nous a dérangés pour rien. C'est assez clair si la SF soviétique doit se manier avec la plus extrême prudence et en aucun cas rester à la portée des enfants.

ARCADE

1993. Réal.: Albert Pyun. Scén.: David Goyer, d'après une idée de Charles Band. Int.: Peter Billingsley, John DeLancie, Megan Ward, Seth Green, Sharon Farrell. Prod.: Cathy Gesualdo. [illegible]

Albert Pyun, l'homme à tout faire du producteur Charles Band, reprend l'histoire de **Tron** (bonne) adaptée à la mode contemporaine de la réalité virtuelle. Des adolescents disparaissent dans le décor d'un jeu vidéo qui propose un combat à mort à ses utilisateurs. Bruyant, fort coloré mais simpliste, à réserver aux stricts amateurs. *(M92P38)*

ARCANA

1971. Giulio Questi. Scén.: Giulio Questi et Franco Arcalli. Int.: Maurizio Degli Esposti, Lucia Bosé, Tina Aumont. Prod.: Gaspare Palumbo. Italie.

Maria della Rose, veuve d'un modeste manœuvre tué dans un accident du travail, utilise ses talents magiques et de divination pour survivre dans la cité. Le jour où son fils s'aperçoit qu'elle trompe ses clients ne possédant aucun pouvoir, il s'enfonce dans les souterrains aux abords du métro, près du lieu même où son père trouva autrefois la mort, à la quête d'une certaine végétation capable de redonner ses pouvoirs de médium à sa mère. Il croise là des ombres, des anciens compagnons de son père, attendant une hypothétique libération avant d'envahir le monde de la surface.

L'ARCANO INCANTATORE

Arcano incantatore. 1996. Réal. et scén.: Pupi Avati. Int.: Carlo Cecchi, Stefano Dionisi, Andrea Scorzoni, Arnaldo Ninchi, Vittoria Rea, Valentina [illegible], Elena Maglio. Prod.: Antonio Avati, [illegible]. Italie.

Toujours irrévérencieux, iconoclaste, partisan d'un fantastique haut en couleurs, pervers et provocateur, Pupi Avati renoue avec une tradition gothique nous ramenant à la production italienne des années soixante. Pour autant, le synopsis se veut plus ambitieux, qui cerne les agissements de deux prêtres défroqués dont l'un, adepte de la magie noire, tente de communiquer avec l'au-delà afin d'en tirer pouvoir en ce monde. Amoureux de la belle image également auteur du scénario, Avati situe le propos de son film en 1750 et choisit le décor d'un château-forteresse inquiétant tout juste éclairé, dans une ambiance qui ne va pas sans rappeler **Le Nom de la Rose** de Jean-Jacques Annaud. Impressionné, le jury du dernier Festival du Film Fantastique de Bruxelles devait lui remettre haut la main la Médaille d'Argent. *(M105P6)*

[redacted]NGEL

1990. Réal.: Guy Maddin. Scén.: Guy Maddin, George Toles. Int.: Kyle McCulloch, Michael [illegible], Ari Cohen, [illegible], David Falkenberg, [illegible], Sarah Neville, Margaret Anne MacLeod. Prod.: Guy Maddin, [illegible]. Canada.

Le plus anachronique des cinéastes contemporains pose son regard sur la Première Guerre Mondiale et la révolution bolchevique, retrouve l'esthétisme de l'époque, filme en noir et blanc, cadre ses héroïnes comme s'il s'agissait de Greta Garbo ou Brigitte Helm et, du coup, bouscule sacrément les conventions. L'histoire d'**Archangel** ne respecte d'ailleurs ni chronologie ni cohérence. Les personnages perdent ainsi la mémoire afin de continuer à vivre, ou bien reviennent à l'état de fantômes justifier de leurs actes passés. Il s'agit là d'une écriture automatique, au sens où l'entendaient les Surréalistes, privilégiant moins le sens que l'émotion. Dans ces images syncopées, pointillistes comme l'on dirait d'un rêve, relevant parfois du théâtre d'ombres chinoises, passe toute l'absurdité du comportement de l'homme en état de guerre. Avec le travestissement de la vérité, l'horreur quotidienne, le nationalisme absurde («*Qu'il est doux de mourir pour sa patrie*», murmure ainsi l'enfant tombé au «champ d'honneur») alors qu'à la séquence précédente son père est tiré par les Bolcheviques étranglant ses agresseurs avec ses propres tripes.

Guy Maddin, dans une imagerie volontairement expressionniste, pose en fait les questions essentielles, parle de la nature humaine, du stupide orgueil des fascistes toujours appliqués à détruire le beau dans toutes choses. A la fois naïve et puissante, son œuvre secoue au plus profond, tel un cauchemar. *(M106P37)*

L'ARCHE DE M. SERVADAC

Na Kometě. 1970. Réal. et scén.: Karel Zeman, d'après le roman de Jules Verne. Int.: Emil Horvath, Frantisek Filipovsky, Joseph Vetrovec, Magda Vasaryova, Cestmir Randa, [illegible]. Prod.: Ceskoslovensky Filmexport. Tchécoslovaquie.

Chantre de l'utopie, Karel Zeman explore pour la troisième fois l'univers de Jules Verne (après **Aventures Fantastiques**, en 1955, et **Le Dirigeable Volé**, en 1966) pour intégrer le roman *Hector Servadac* à sa fantaisie coutumière. L'approche d'une comète provoque l'impossible rupture d'un morceau de notre planète qui s'en va voguer dans l'espace. Sur ce nouveau corps céleste, les protagonistes poursuivent leurs querelles intestines (nous sommes en pleine guerre coloniale algérienne) avant de se ranger aux priorités d'usage



en pareil cas. D'autant que surgissent alors quelques monstres préhistoriques les ramenant à l'origine des temps. Dessinateur, manipulateur de marionnettes, spécialiste de l'animation, Zeman nous offre ici un vrai festival d'effets spéciaux d'une fluidité exemplaire, le plus souvent inspirés par les illustrations originales des romans de Jules Verne. (M85P25)

L'ARCHE DE NOÉ

1946. Réal.: Henri Jacques. Scén.: Jacques Prévert, Pierre Laroche d'après le roman d'Alfred [illegible]. Int.: [illegible] Bourvil, Georges Rollin, Claude [illegible], Armand Bernard, [illegible] Armand, Armontel, Jacqueline Pierreux, [illegible] Prod.: [illegible] Distr.: [illegible] France

Jacques Prévert et Pierre Laroche brocardent avec humour un monde moderne (en 1946, déjà !) rêvant d'automatisme et de progrès scientifiques sans se préoccuper du bonheur simple existant à portée de main. Une démarche à la fois poétique et dadaïste où l'on retrouve une bande de farfelus célèbres à l'époque. Yves Deniaud, par exemple, incarna longtemps, au cinéma et sur les ondes, le personnage du campiste Leguignon, un esprit naïf éternellement aux prises avec les tracasseries de l'administration. Jacqueline Pierreux, pour sa part, composera de façon magistrale l'héroïne victime d'auto-culpabilité dans le sketche La Goutte d'Eau des Trois Visages de la Peur de Mario Bava.



L'Archer et la Sorcière. Un archer (Lane Caudell) et une sorcière : le film qui [illegible] promesses

L'ARCHER ET LA SORCIÈRE

The Archer and the Sorceress ou Archer : the Fugitive from the Empire. 1981. Réal. et Scén.: Nicholas Corea. Int.: Lane Caudell, George Kennedy, Belinda Bauer, Kabir Bedi, Mark Adams, [illegible] Prod.: [illegible] Universal TV. Distr.: [illegible] USA

Cet obscur téléfilm doit sa sortie à celle du célèbre Conan survenue quelques mois plus tôt. Le fils d'un chef de tribu désire venger la mort de son père et, muni de son arc magique, s'en va traquer le coupable par monts et par vaux, tandis que lui-même est accusé du meurtre. Vaste dilemme. La conclusion a bien du mal à conclure, mais finit par remettre les choses en ordre et la justice à sa place.

ARENA

1988. Réal.: Peter Manoogian. Scén.: Danny Bilson, Paul deMeo. Int.: Paul Satterfield, [illegible] Armin Shimerman [illegible] [illegible] Shatlock [illegible]



Arena. Des combats franchement inégaux

John Buechler, créateur de monstres en série chez *Empire*, et son collègue Screaming Mad George s'amusent à créer une galerie d'extraterrestres invraisemblables sur cet Arena reproduisant les jeux du cirque dans un décor science-fictionnel. Afin de régler une dette, le héros (Paul Satterfield) doit combattre sur une immense station spatiale des champions aliens (dont un mille-pattes géant !) ne connaissant strictement rien aux règles du noble art. Son entraîneur a beau posséder quatre bras, la tâche sera rude. (M87P59)

EL ARMA SECRETA

1992. Réal.: [illegible] Scén.: Gilberto de Anda. Int.: Agustin Bernal, [illegible] Rodriguez, Roberto [illegible] Gilberto de Anda. Prod.: Sergio [illegible] Distr.: Mexique

Sergio Goyri mêle comédie et épouvante dans cette résurgence tardive du mythe de Frankenstein. Suivant son habitude, il en interprète aussi l'un des rôles principaux, comme dans ses autres productions, Reten, ou El Trueno del Infierno, commises avec son complice habituel Gilberto de Anda (scénariste et réalisateur lui-même de quelques quickies horrifiques : Cazador de Demonios, Mi Fantasma y Yo, Un Paso al Mas Aca, La Noche de la Bestia). L'aspect parodique prend ici le prétexte qu'un médecin dément vient de greffer le cerveau du père du héros (Goyri) dans le crâne de son monstre de Frankenstein fabriqué maison. D'où quiproquos, d'où rires.

ARMAAN

1942. Réal.: Kidar Sharma. Int.: Motilal, Shamim, Narendra Singh, Rajkumari, Bhagwandas, [illegible] Bhagwati, Mishra. Prod.: [illegible] Distr.: Inde

Allégorie morale et mélodramatique qui emprunte les chemins de la science-fiction pour l'éducation des masses. Un chercheur invente un rayon capable d'enregistrer les peines et les joies sur un support photographique. Hélas, ses expériences le rendent aveugle et il faudra l'assistance d'une potion magique et le soutien d'une jeune femme amoureuse pour remettre les choses en ordre, punir les méchants et rendre sa vision à l'homme de science.

ARMAGEDDON

1998. Réal.: Michael Bay. Scén.: Jonathan Hensleigh, J.J. Abrams d'après un sujet de Robert Roy Pool et Jonathan Hensleigh. Int.: Bruce Willis, Ben Affleck, Billy Bob Thornton, Liv Tyler, Steve Buscemi, Keith David, [illegible] Will Patton. Prod.: Jerry Bruckheimer, [illegible] Distr.: Buena Vista International. USA

Avec tant de catastrophes naturelles suspendues sur nos têtes, que deviendrait le Monde sans l'invention du cinéma américain ? Cette fois, un astéroïde fou se dirige à toutes jambes [illegible] vers notre globe terrestre et provoque déjà à distance de terribles ravages. Rarement prises au dépourvu, les autorités responsables préfèrent tout de suite employer les grands moyens : le lâchage de Bruce Willis dans [illegible] fatal. Face à une telle menace, plus d'un corps céleste abandonnerait aussitôt la partie et, en effet, tout est bien qui finit bien, enfin presque... A peine le temps de respirer et déjà Godzilla pointe le bout de sa griffe. Non, décidément, c'est pas un métier ! [illegible]



Armageddon
Face au danger, une équipe hyper motivée

L'ARMÉE DES DOUZE SINGES

Twelve Monkeys. 1995. Réal.: Terry Gilliam. Scén.: [illegible] Peoples. Int.: [illegible] Bruce Willis, Brad Pitt, Madeleine Stowe, [illegible] Plummer, [illegible] Prod.: Robert Kosberg, [illegible] Universal Pictures [illegible]

Mal dans son époque, Terry Gilliam s'en échappe dès que faire se peut afin d'illustrer son imaginaire tourmenté et sa vision pessimiste du monde. Cette fois, il sacrifie la quasi totalité de la population terrestre, comme si la nature, lassée par tant d'agressions répétées,

[illegible]



L'Armée des Douze Singes. Une terre empoisonnée où les Humains n'ont plus leur place

L'ARMÉE DES TÉNÈBRES

Army of Darkness ou Evil Dead 3 : L'Armée des Ténèbres. 1992. Réal.: Sam Raimi. Scén.: Sam Raimi, Ivan Raimi. Int.: Bruce Campbell, Embeth Davidtz, William Lustig, Marcus Gilbert, Ian Abercrombie, Bill Moseley, [illegible] Bridget Fonda. Prod.: [illegible] Robert Tapert [illegible]

En tournant cet Evil Dead 3, Sam Raimi ratissait large revisitant Conan, le cartoon, la BD, les films féériques à la Ray Harryhausen et même les Trois Stooges, tentant d'accéder à la comédie pure tout en gardant le lien avec les deux premiers opus. En rachetant son film, Universal ratisse encore plus large, le remonte, contraint l'auteur à mettre en boîte un nouveau final, ce qui, pour le coup, fait de L'Armée des Ténèbres un curieux patchwork provoquant aussi bien la surprise que l'irritation. Le but de la manœuvre vise bien sûr à la simplification de l'intrigue, pour aborder un nouveau genre cinématographique proche du jeu vidéo et misant avant tout sur l'élément technique, les effets spéciaux et le nombre de gags à la minute. Prisonnier du système, mais conscient du piège (il s'en est d'ailleurs lui-même expliqué à travers diverses interviews), Sam Raimi sauve les meubles en travaillant sur le visuel avec des mouvements de caméra toujours étonnants qui restituent quand même la magie de son univers si particulier. (M81P45, M8[illegible])

ARMICRON IN OUTLAW POWER

1996. Réal.: [illegible] Delay. Int.: Michael Bianchi, [illegible] Anderson [illegible]

Histoire d'occuper le terrain, les producteurs d'outre-Atlantique adaptent à leur manière les super-héros nippons, et cela peut aller jusqu'à des extravagances à la limite du supportable dans le genre des Powers Rangers. Cette aventure semble très fort s'en inspirer avec des héros en cuirasses multicolores et super flingos. En principe, le bon goût ne devrait pas s'en remettre



L'Armée des Ténèbres. Le [illegible] au bout du fusil

[illegible]

[illegible]

Comédie d'horreur dans laquelle Stella Stevens épouse par intérêt le fameux Arnold, fraîchement décédé. La famille ne l'entend pas de cette oreille et les affaires vont se compliquer pour la jeune mariée.

AROUSED

[illegible]

Une adaptation musclée du thème de Jack l'Eventreur, même s'il ne s'agit pas nommément du personnage qui pourrait passer pour l'ancêtre de nos slashers actuels. Tandis que l'enquêteur surveille les filles placées sous sa protection, l'assassin finit par s'en prendre à sa propre épouse. C'est pas sport.

ARREST BULLDOG DRUMMOND

(1938. Réal. James Hogan. Scén. Stuart Palmer. Int. John Howard, H.B. Warner [illegible])

Créé par Herman Cyril McNeil, le personnage de Bulldog Drummond sacrifie à la mode de l'espionnite et intervient de la fin des années vingt jusqu'à l'immédiate avant-guerre. Au départ incarné par plusieurs acteurs (Ronald Colman, Ralph Richardson ou Tom Conway), il prit finalement l'apparence du très raté John Howard (père de Ronald Howard lui-même interprète de Sherlock Holmes dans une série TV des années cinquante). Dans cet épisode, Drummond s'ingénie à confondre l'assassin d'un savant inventeur d'une arme révolutionnaire.



The Arrival (David Twohy). Une civilisation pas très glamour s'apprête à remplacer la nôtre

THE ARRIVAL

[illegible]

The Arrival renoue avec le ton paranoïaque des *Envahisseurs* pour nous décrire une énième invasion de la Terre par des extraterrestres soucieux de nous y remplacer. De là l'explication du fameux réchauffement de la planète et de la raréfaction de la couche [illegible] **Waterworld**, **Alien 3**, **Time ... Terminal Velocity**, **Critters 2** [illegible] **Warlock** [illegible] qu'au final quelques spécimens d'aliens et en fait monter le suspense. Sa suite, **The Second Arrival** saura ne pas tomber dans pareil excès de subtilités. *M108P32)*.

[illegible]

[illegible]

The Arrival [illegible] *Alien*, *Ébol* et *Dracula* réunis» prétendait à sa sortie vidéo un service presse bien enthousiaste. Sans aller jusqu'à ces extrémités [illegible] (**Catacombs**, **Le Piège**, **Puppetmaster**, **Netherworld**, **The Seduction**) satisfait quand même aux critères d'usage en matière de possessions extraterrestres. Un vieillard habité par une créature jamais montrée, et issue d'un astéroïde rajeunit à vue d'œil tandis qu'il succombe à un besoin



The Arrival (David Schmoeller). Des amours profondes, mais sanglantes

de sang incontrôlable. Il finira traqué par la police, John Saxon en tête, trahi en outre par une Terrienne dont il tombe amoureux. En cours de rajeunissement, l'acteur Robert Sampson laisse son rôle à Joseph Culp, [illegible] à la fois de chasseur et de gibier, finalement victime d'un sentiment encore inconnu sur sa planète : l'amour. Avec quelques rôles caméo assez heureux (Michael J. Pollard en bon bougre, Stuart Gordon en biker agressif), mais aussi une conclusion des plus prévisibles. *(M77P55)*.

THE ART OF DYING

[illegible] *Richard Pepin. USA*

[illegible] assez clairement [illegible] Bien sûr, les acteurs en herbe ne jouent qu'une fois leur rôle, mais la réussite est à ce prix et l'auteur se montre assez satisfait de sa mission artistique [illegible] défilent sous nos yeux les [illegible] de **Psychose**, **Scarface** (scène de [illegible]. Quelques séquences d'érotisme [illegible] stupéfiante dans son humour placide [illegible] enquête, le suspect concerné le suit à dix mètres et les arrache au fur et à mesure. Bravo, la police.

ARZT OHNE GEWISSEN

ou Privatklinik Prof. Lund, ou Das Letzte Geheimnis [illegible] Réal. Falk Harnack. Scén. Werner P. Zibaso. Int. Wolfgang Preiss, Ewald Balser, Walter Jacob, Emmerich Schrenk, Karin Baal, Barbara Rütting, Erica Beer, Agnès Windeck. Prod. Deutsche Films. Allemagne

Wolfgang Preiss reprit le rôle de Mabuse dans les années soixante [illegible] **La Nuit des Vampires**, **Le Moulin des Supplices** [illegible] vidéo américains comprirent bien le message et rebaptisèrent aussitôt le film **The Doctor Without Scruples**.

[illegible]

(Daughters of Fire). 1978. Réal. et scén. Walter Hugo Khouri. Int. Paola Morra, Serafim Gonzalez, Helmut Hauer, Maria Rosa, Rosina Malbouisson, Karin Rodrigues, Karen Hon. Prod. Cesar Mesquita. Brésil

Deux jeunes [illegible] Elles [illegible] des événements surnaturels [illegible] entendent des [illegible]

ASMODÉE À PARIS

[illegible] Scén. [illegible] Int. Berthier, Pétrole, Albert [illegible] Bruning, Simone Jacquemin, Carlotta Zambelli [illegible] Gaby Gladys Dieu. Films Cristal. France

Une curieuse production française qui vante les vertus du bonheur tranquille et vilipende dans le même temps l'affairisme des milieux financiers, politiques et mondains de la capitale. Asmodée est ici le nom d'un démon tentateur, enfermé depuis des millénaires dans une bouteille. Il va offrir à son libérateur, un Breton naïf, les plaisirs parisiens, mais celui-ci, après diverses expériences, les refuse et s'en retourne auprès de sa gentille fiancée bretonne. Donc, c'est beau.

[illegible]

[illegible]

[illegible] nous avait déjà donné **Nosferato no Brasil** [illegible] et le plus connu **O Segredo da Mumia** (1981) sélectionné dans divers festivals européens. Avec cette nouvelle bande il s'attaque au mythe du vampire et du savant fou dans son style si particulier fait à la fois d'ironie, de poésie, d'érotisme en passant par le respect pour les grands classiques de l'*Universal*. Ici, un scientifique attaqué par une plante carnivore subit une étrange mutation qui le pousse à s'abreuver de sang frais sur d'innocentes victimes.

AS TIME GOES BY

[illegible] Ray Barrett, Marcelle Schmitz [illegible] Villalba/Monroe Stahr. Australie

Une rencontre du troisième type avec des aliens vêtus [illegible] directement issu des films de SF des années cinquante. Une occasion inespérée de réviser ses classiques...

[illegible]

[illegible]

Une jeune femme, à la même configuration astrologique que la Vierge Marie, suscite l'intérêt d'un sorcier hindou, rêvant de la féconder afin de produire un nouveau Messie. Comment ça, mais non ? Messie.

A TRAVERS LES RONCES VERS LES ÉTOILES

Cherez Ternii k Zvezdam, ou Per Aspera ad Astra, ou Tchyrez Ternii Zvezdam. 1981. Réal. Richard Viktorov. Scén. Kir Bulychev, Richard Viktorov. Int. Elena Metiolkina, Vaclav Dvorjetski, Vadim Ledogorov, Alexander Lazarev, Nadejda [illegible]

A peine le temps de vilipender la SF soviétique, avec **l'Arc-en-Ciel Lunaire**, et déjà en voici le parfait contre-exemple. Nous sommes en 2222 où une mission spatiale ramène une femme artificielle, Nya, découverte à bord d'un vaisseau à la dérive. Etrange par ses traits inquiétants, dotée de pouvoirs psychiques capable de se téléporter, la jeune androïde s'acclimate auprès de la famille d'un cosmonaute avant de [illegible] une expédition sur sa planète d'origine [illegible] l'humour et l'imagination à un propos politique abordant aussi bien les problèmes d'écologie, de solidarité, de colonisation et d'exploitation [illegible] déjà l'auteur de **Moskva Kassiopeia** et **Otroki vo Vselennoi**, un diptyque où des teenagers explorent [illegible] machine à laver, un robot fendant [illegible] Metiolkina dans le rôle de [illegible]



A Travers les Ronces vers les Etoiles
Elena Metiolkina dans le rôle de Nya, l'androïde



[illegible] L'Ascenseur

L'ASCENSEUR

The Lift [illegible]

Suspense à tous les étages prodigué par un ascenseur revendiquant son autonomie suite à l'ajonction dans ses circuits de puces biomécaniques capables de se reproduire elles-mêmes. Du coup, l'engin devient capricieux, agresse le pauvre monde, décapite un gardien, massacre un aveugle, rate de peu une fillette avant de s'acharner dans un ultime soubresaut sur le responsable de sa curieuse mutation.

Pas déplaisant au premier abord, au point de se faire décerner, en 1984, le Grand Prix du Festival d'Avoriaz, **L'Ascenseur** déroule un scénario joyeusement illogique, s'attarde sur les déboires conjugaux du dépanneur et saupoudre le tout d'un humour noir assez imperturbable. On y apprend ainsi que 250.000 Hollandais se retrouvent chaque année prisonniers d'un ascenseur. Qu'est-ce qu'on attend pour rester chez nous ? *(M130P44, M34P43).*

EL ASESINO DE LA NIEBLA

[illegible]

Le producteur d'un des plus intéressants films espagnols (**Le Bossu de la Morgue**, mais il produisit aussi **El Gran Amor del Conde Dracula**) sacrifie à son tour à la fantasticomania qui devait secouer l'Espagne entre 1968 et 1975. Le sujet adopte une situation de départ des plus conventionnelles où six personnages accidentés ou simplement égarés, abordent une étrange demeure tenue par une jeune fille non moins mystérieuse. Tout près, le cimetière laisse échapper un souffle «d'outre-tombe» tandis qu'on raconte l'histoire du village voisin, abandonné par ses habitants suite aux agissements d'un supposé vampire. Le décor ainsi planté, l'auteur déroule les situations convenues de l'horreur «à la gothique» avant d'opter pour un final remettant en cause la surréalité des événements décrits.

EL ASESINO ESTA ENTRE LOS TRECE

[illegible] *Réal. Javier Aguirre. Int. Pa*[illegible] *Taylor, Patty Shepard* [illegible]

Critique de cinéma, puis assistant réalisateur, Javier Aguirre tourne sans doute les deux meilleurs films de la vedette espagnole de l'horreur, Paul Naschy (**El Gran Amor del Conde Dracula** et **El Jorobado de la Morgue**, déjà cités plus haut). Il tente sur cet **Asesino Esta los Trece** d'accommoder le giallo italien à la sauce ibérique. Une jeune femme réunit dans sa luxueuse villa douze invités. Parmi eux devrait se trouver l'assassin de son mari.

ASESINO NOCTURNO

[illegible]

Un slasher en série se révèle être l'un des employés de la morgue et ses troubles remontent à l'enfance où il se vit abandonné par une mère indigne. D'où son désir de vengeance sur la gent féminine tout entière. Fernando Duran tournera encore **El Extrano Hijo del Sheriff**, une sombre histoire de possession et, récemment, un autre essai psychotique intitulé **Venganza del Sillo de Ruedas** / **La Proxima Victima**.

EL ASESINOS DE MUNECAS

[illegible]

Déjà auteur et réalisateur d'un curieux **Necrophagus**, en [illegible], Miguel Madrid brosse encore une fois le portrait d'un assassin caractériel, vivant une double personnalité, portant perruque et masque comme s'il tenait à nous rejouer **Psychose**. Il choisit ses victimes parmi les couples d'amoureux s'isolant dans le parc dont son père est le gardien et s'essaie à diverses pratiques chirurgicales sur le corps des malheureux.

ASHES AND FLAMES

[illegible] *Kane. Int. Mark Schultz, Asha* [illegible] *Prod. Jean Ma*[illegible] *Laurence Kane. USA*

Une jeune femme psychotique, et fréquentant un employé de la morgue, vit hantée par la mémoire (ou [illegible]) [illegible] hantée par leur père. Au cours d'hallucinations répétées [illegible] ou d'ultra violence qui vont bientôt la faire déconnecter de la réalité [illegible].

ASSASSIN

1986. T.V. Réal. et scén. Sandor Stern. Int. Richard Young, Robert Conrad, Len Berman, Chuck Courtney, Robert Webber, Karl Angotti, Karen Austin. Prod. CBS TV. USA

Même en 1986, un savant fou songe encore à élaborer un super androïde qui pourrait l'aider dans son projet de conquérir le Monde. Pour démarrer les hostilités, il le programme afin d'éliminer le Président des États-Unis. Pas trop inquiets, les spectateurs de ce téléfilm écrit et réalisé par l'auteur des futurs **Pulsions**, **Fin** et **Amityville 4** contemplent sans grande surprise échouer la conspiration.



Assassin. Même en face de l'androïde, Karen Austin n'y croit pas vraiment!

L'ASSOCIÉ DU DIABLE

The Devil's Advocate. 1997. Réal. Taylor Hackford. Scén. Jonathan Lemkin, Tony Gilroy, d'après le roman de Andrew Neiderman. Int. Al Pacino, Keanu Reeves, Craig T. Nelson, Jeffrey [illegible] *Charlize Theron, Judith Ivey. Prod. Arnon Milchan, Arnold Kopelson, Anne Kopelson pour Warner Bros/Regency Enterprises/Kopelson Entertainment/Warner Bros. USA*

Le principal atout de cette nouvelle intrusion du diable dans la société contemporaine se résume à cette évidence assez simple : le réalisateur n'est pas un spécialiste du genre et ne s'en soucie guère. Fort de cet atout considérable, il conduit son récit sans concessions aux clichés habituels, installe ses personnages avec crédibilité et attend même cinquante-huit minutes, montre en main, avant d'introduire le premier élément surnaturel qui fait basculer l'histoire. Le fantastique effraie surtout quand il nous cueille en rompant avec le rationnel, à [illegible] **Warlock** [illegible] souhaiterait plutôt une once de rationalité dans des extravagances strictement balisées et à la limite du burlesque. Le récit, fort adroit, compose sur ces notions du rêve américain, du pouvoir et de la corruption, de l'individu face à sa conscience, de la vanité de l'élite, de la fragilité de la justice et ses rapports à l'argent, du choix difficile entre réussir sa vie ou bien réussir dans la vie, des incertitudes relatives à l'imminence de l'an 2000 et, pourquoi pas, de l'irruption d'un dieu secourable. Du coup, si l'on admet Dieu, pourquoi ne pas aussi inviter le Diable ? Peu importe d'ailleurs que Pacino soit le Diable ou non. Il représente surtout l'arbitre entre l'homme et ses instincts, et c'est justement quand le personnage confirme sa nature véritable que le film perd de sa force à trop vouloir souligner les évidences. *(M111P28)*



L'Associé du Diable. Pacino trop diabolique

[illegible]

[illegible]

Dans la mouvance du film-catastrophe renaissant et dégainant plus vite que ses concurrents **Deep Impact** et **Armageddon**, ce téléfilm propose sa propre vision de l'apocalypse toujours attendue par les crédules au jour du passage à l'an 2000. Qu'est-ce qu'ils vont être déçus ! Deux astéroïdes s'apprêtent à percuter la Terre, les vilains et c'est dans cette urgence que la nation américaine tout entière retrouve les grandes valeurs de solidarité, de courage et d'abnégation héritées des pionniers du temps de la conquête de l'Ouest et, qu'accessoirement, la ravissante astronome (Annabella Sciorra) pourra tomber dans les bras du beau responsable de la sécurité civile (Michael Biehn). Une fable nationaliste et morale disponible en deux posologies différentes : 1 h 52 dans la version vidéo française, ou bien trois heures dans sa version originale américaine. Justement déçu de voir son œuvre sortir seulement en vidéo, le tangace Bradford May nous enverra une autre engeance, le monstre géant **Gargantua** (qui sortira lui aussi direct à la vidéo !). *(M110P52)*

THE ASTOUNDING SHE-MONSTER

ou The Mysterious Invader. 1958. Réal. Ronnie Ashcroft. Scén. Frank Hall. Int. Robert Clarke, Shirley Kilpatrick, Keene Duncan, [illegible] *Marilyn Harvey, Jeanne Tatum. Prod. Hollywood International Productions. USA*

Une belle créature extraterrestre vient répandre la bonne parole dans un monde torturé par les démons de la Guerre Froide. Hélas, son contact mortel l'empêche de s'expliquer davantage et elle tombe victime de l'incompréhension générale. Cette production s'inscrit dans le registre des films pacifistes où l'envoyé spatial remplit une fonction messianique afin de racheter le Monde et se retrouve bien sûr crucifié comme il se doit. Le final laisse présager une vengeance de ses congénères, mais quarante ans ayant passé, vous pouvez dès à présent reprendre vos activités normales.



ASTRO-ZOMBIES

[illegible]

Ted Mikels, bricoleur en chef et homme sachant tout faire, s'attaque à la science-fiction qui, heureusement, se défend bien. John Carradine élabore un androïde bizarre et fort moche auquel il injecte une extraction de mémoire avant de le diriger grâce à l'énergie solaire. Mais quand le soleil se couche que se passe-t-il, se demande bien sûr l'assistance en émoi ? Eh bien l'astro-zombie se dirige lui-même en s'appliquant une torche électrique sur le crâne. Oui, vous êtes prévenus, c'est très SF comme tendance. Le summum intervient pourtant quand le savant penché sur son cobaye explique à un assistant fort niais la subtilité de ses travaux avec une [illegible] *cuit de mémoire dans le* [illegible] *et je viens d'introduire dans la console le limiteur électro*[illegible] *aidera à décoder toute interférence survenant* [illegible] semble pétri au coin du bon sens, mais n'a pourtant rien à voir avec le sujet du film. Bizarre... *(M34P67).*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES



IMPACT



Bon de Commande

Pour commander, découpez et recopiez le bon ci-dessous, remplissez et envoyez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Jusqu'à épuisement des stocks. Nous commandés que les numéros indiqués sur le bon (Mad Movies 1 à 25, 27, 29, 30, 32, 33, 34, 36, 37, 38 épuisés, ainsi que les numéros 1 à 4 d'Impact). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Au-delà de 4 numéros, nous vous demandons de rajouter 2 francs par numéro supplémentaire. Pour l'étranger, nous consulter. Tous nos prix sont donnés en francs français. Nous acceptons les mandats internationaux, les chèques bancaires français, les chèques postaux français, les mandats cartes français, les chèques bancaires étrangers en francs français, les chèques bancaires étrangers en devises, les chèques postaux étrangers en francs français, les chèques postaux étrangers en devises, les mandats cartes étrangers en francs français, les mandats cartes étrangers en devises, les virements bancaires français, les virements bancaires étrangers en francs français, les virements bancaires étrangers en devises, les virements postaux français, les virements postaux étrangers en francs français, les virements postaux étrangers en devises, les mandats internationaux, les chèques bancaires français, les chèques postaux français, les mandats cartes français, les chèques bancaires étrangers en francs français, les chèques bancaires étrangers en devises, les chèques postaux étrangers en francs français, les chèques postaux étrangers en devises, les mandats cartes étrangers en francs français, les mandats cartes étrangers en devises, les virements bancaires français, les virements bancaires étrangers en francs français, les virements bancaires étrangers en devises, les virements postaux français, les virements postaux étrangers en francs français, les virements postaux étrangers en devises, les mandats internationaux.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES				27	29	30	32	33	34	36	37	38	
39	40	41	42	43	44	45	46	47	49	50	51	52	
53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	
66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	
79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	
92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104	
105	106	107	108	109	110	111	112	113	114	115			
IMPACT	1	2	3	4	5	6	7	8	9	11	12		
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	
26	27	29	30	31	32	33	35	36	37	38	39	40	
41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	
54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76				

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

Courrier des LECTEURS

Matthieu Galley, Albi

Anne-Solveig Torregrosa, Montpellier

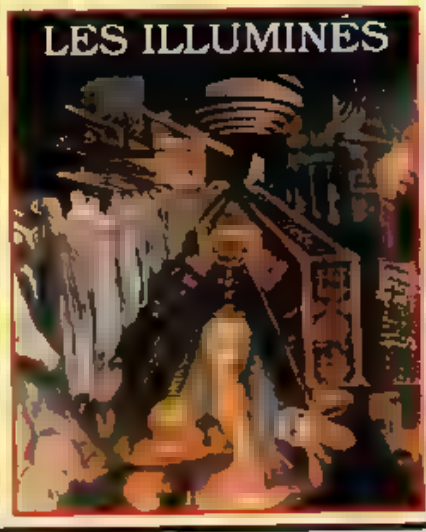
Val Priftis, Marseille

Georges «Count» Coune, Londres

Youri Marti, Lausanne

Mathieu Motta, Strasbourg





Pierre Kiefer, Montbéliard

Si je t'écris aujourd'hui, c'est pour exprimer le plaisir que j'ai éprouvé à la vision du magnifique film de Dario Argento. Je suis sorti tout ému de cette œuvre éblouissante, injustement descendue par l'ensemble des critiques qui, à l'exception des *Cahiers du Cinéma* (dernière vraie revue de cinéma), n'a pas été sensible au charme de ce film baroque et sensuel s'inscrivant dans la grande tradition du Fantastique italien. Argento nous offre avec **Le Fantôme de l'Opéra** une œuvre personnelle, excessive, anti-commerciale, une alternative à un cinéma fantastique branché et stérile. On ne peut éprouver qu'une grande nostalgie à la vision de ce film rappelant le lyrisme décalé des dernières œuvres de Bava (**La Baie Sanglante**, **Chiens Enragés**) et les excès foudroyants de Fulci : **Frayeurs**, ou encore **Les Salopes Vont en Enfer** (*bien fait pour elles !*). De plus, si Argento est un metteur en scène génial, sa fille est une actrice sublime, campant une Christine Daaé fragile et sensuelle, perdue dans les profondeurs obscures de ses sentiments. Merci, salut.

Michèle Baudry, Limoges

Fidèle lectrice depuis le n°55, je profite de mon réabonnement pour vous écrire. J'aime toujours autant le magazine, mais je déplore cependant le manque d'humour. Serait-ce dû au poids des années ? Ou à la fin du millénaire ?

Cette année, comme d'hab', Limoges a été déclarée «capitale d'Halloween en province», avec quelques 20.000 hystériques dans les rues. Le pied total, quoi ! Nous avons aussi eu l'avant-première de **Halloween 20 ans Après**, qui fut une excellente surprise, et puis surtout, ça charcle grave. Ah, l'agonie de la jeune Sarah... les gros plans sur les coups de couteau ! J'adorais déjà la série (et tous les films de serial-killer), mais maintenant je suis fan de Michael Myers au dernier degré. D'ailleurs, j'ai recommencé à écrire un roman, pour le plaisir, une suite plus ou moins directe à **Halloween 6** avec l'explication du rapport entre Michael et le fameux symbole celtique. Et, au passage, j'aimerais dire que je recherche désespérément un éditeur pour mon précédent roman, un polar bien glauque.

Finissons sur Halloween. Pour ne pas faire comme tout le monde (déguisé cette année en tueur de **Scream**), je suis sortie au bras de Jason dont voici une photo prise sur le vif. C'est d'ailleurs grâce à vous que je l'ai rencontré (par le *Courrier des Lecteurs* où j'ai été publiée) et depuis deux ans nous filons le parfait amour. Merci à *Mad Movies*, et merci aussi de publier mon adresse : Michèle Baudry, 7 impasse de Neson, 87000 Limoges.

Arrête de sortir avec Jason, ça pourrait faire jaser, et puis, au sujet de l'humour dans Mad, on n'a pas l'impression d'en faire ni plus ni moins qu'avant. Qu'en pensent les autres lecteurs ?



Lisa Steven, Bandol

En réponse à la lettre de Baptiste Duval dans le Courrier des Lecteurs du numéro 116 de *Mad Movies*, j'aimerais préciser que je ne me suis pas acharnée sur le sur le film **Dark City**. Ma critique était constructive, argumentée et non virulente. Toutefois, je respecte ton point de vue. Fais-en de même pour celui que je défends. Merci.

Oukaled Manfred, Le Vésinet

Suite à la vision d'un nouvel opus de la série **Halloween**, je ne peux m'empêcher de vous écrire. En effet, au-delà du plaisir de retrouver Michael Myers (croisé dans ma prime jeunesse, non sans traumatisme), j'éprouve une satisfaction dont l'origine est diverse. Dans un sens, des retrouvailles semblables à celles de Laurie ; un parallèle est envisageable entre le spectateur et le protagoniste. Ceci étant, deux éléments ont retenu mon attention : d'une part la filiation affichée d'une prise en charge en tant qu'exemple - hommage ? - d'un genre passé, réactualisé aujourd'hui. Cette reconnaissance effective de ces prédécesseurs se traduit notamment par la reprise du thème musical de John Carpenter, l'apparition, sans insistance déplacée, d'une photographie du docteur Loomis et de son obsession, ce passage où Laurie cherchant à échapper à son frère ouvre une porte et se retrouve nez à nez avec l'intérieur d'un placard, une impression de déjà vu frappera ceux qui ont vu le premier film, etc...

D'autre part, ce plaisir retrouvé de ressentir ce sentiment d'angoisse, d'alarme, en présence d'un danger, d'une menace représentée par un personnage dont le mutisme est compensé par une exacerbation de faits et gestes ô combien expressifs. Une peur qui, étrangement, se transforme chez le spectateur qui y est attentif en cette joie intense et expansive autrement dénommée jubilation, un sentiment devenu rare au cinéma ces dernières années.

Je note au passage le bon goût du choix d'un des titres de couverture du dernier numéro de *Mad* : «*Il perd la tête*». Une polysémie dont le lecteur ne pourra se rendre compte qu'après avoir vu le film en question.

Plus prosaïquement, mes compliments à Steve Miner et à son équipe. Bien cordialement.

PETITES ANNONCES

Vds musiques de film, affiches, documents divers. Liste sur demande à Christian Karl, 30 rue de Lopin, 57400 Sarrebourg.

Rech. VHS de **Hystérical**, **Les Chiens Fous**, **Le Droit de Tuer**, **Dinosaur Island**, **The Werewolf** (1956) et **Piranha Women**. Yann Israel, 2 rue du 8 Mai 45, 60350 Neuilly-en-Thelle.

Photographe débutante ch. photographe pour compléter formation et connaissances sur départements 57 et 54. Patricia au 06 14 53 20 20.

Vds VHS PAL de **Heroes Shed no Tears** de John Woo, inédit en France. Jérémie (... *ma petite annonce dans Mad Movies*) Damoiseau, 203 rue Champollion, 91000 Evry.

Rech. courts métrages fantastiques amateurs pour compilation. Envoyez VHS ou Hi8 à Xavier Muller, 9 rue de Wattignies, 75012 Paris.

Vds comics VO à bas prix (DC, Marvel, Image...), ainsi que graphic novels, trade paperbacks, prestige formats. Liste sur demande à David Guastamacchia, n°15 Holbach, 57730 Lachambre.

Ech. 63 trading cards *X-Files* contre tout doc sur les jumeaux Peter et David Paul. Nicole Lely, 10 rue Laënnec, 02200 Soissons.

Rech. LD PAL VF de **Barb'Wire**, **Evil Dead 3**, **Hellraiser** et **Freddy 7**. Sébastien Piven, 5 bd Roosevelt, 02100 Saint-Quentin.

Vds posters et trading cards de *Buffy*. Liste sur demande à Cédric Danie, 59 rue Alsace Lorraine, 34300 Agde.

Rech. docs sur Val Kilmer, Winona Ryder et Billy Zane. Michaël Clouquet, Rue Mivillle n°67, 4101 Jemeppe (Seraing), Belgique.

Vds coffret *Twin Peaks*, BO, *Première* US et français, *Studio*, revues sur *X-Files*, «making of». Philippe Sarrazin, 22 rue du Muscat, 66140 Canet-Village.

Rech. jaquettes de **Sleepaway Camp**, **Them**, **Jack le Tueur de Géants**, **Conquest**, **Le Masque de la Terreur**, **L'Epée Sauvage**, **Espèce Mutante**, **Dark Planet** et **Texas Chainsaw**. Patrick Monteuis, Orlut, 16370 Cherves-Richemont.

Vds ou éch. trading cards **Star Wars Trilogy** et **Star Wars Edition Spéciale**. Benoît Mennella, 1 impasse Les Barreaux, 64800 Benejacq.

Vds nouveautés et exclusivités US **Star Wars**, poupée Lara Croft, figurines et maxi jouets inédits en France. Jean-Paul Aumeriand, 1018 N. Martel Av., L.A. CA 90046, USA.

Ach. figurines sur carte *Meccano* de **La Guerre des Etoiles** et **L'Empire Contre-attaque**. Marie-Thérèse Levannier, rue Dubuisson n°8, 7600 Peruwelz, Belgique.

Vds *M.M.* 44 à 95 (13 F. pièce. *Un prix très étudié, du vrai !*), *Starfix* 2, *E.F.* (années 73, 74, 77 et 86 à 90), *Première* 13 à 240 (9 F. pièce). Guy Roiet, 17 rue de Cussac, 33290 Blanquefort.

Vds mags français et étrangers sur *X-Files*, Neve Campbell et *Buffy*. Possibilité d'échanges contre docs sur Mylène Farmer. Sophie Lombard, Rés. Le Magister n°65, 411 rue de l'Aiguelongue, 34090 Montpellier.

Vds tout doc sur *X-Files*. Liste sur demande à Laëtitia Toquart, 26 route de Valence, Marangis, 77670 Vernou la Celle.

Vds à bas prix VHS de **Halloween 1 à 4**, **Scream**, **Souviens-toi... l'Eté Dernier**, **Vendredi 13**, **Vampires**, **Alien 4**, **Starship Troopers**... Anthony Monaux, 6 rue des Buttes, 14600 Honfleur.

Rech. BO en CD de Jerry Goldsmith, John Williams, James Horner et John Barry + BO de **Predator** et **Last Action Hero**. Eric Leblond, 59 rue Maurice Utrillo, 86100 Chatellerault.

Vds films de Jean Rollin. Rech. films de Jess Franco (*c'est vraiment lâcher la proie pour l'ombre...*). Jérôme Sirker, 69 Traverse du Moulin de la Vierne, 13003 Marseille.

Rech. tout reportage, interview VO/VF des acteurs de *X-Files*, *Friends*, *Buffy*, *Le Caméléon*, ainsi que tout article sur ces mêmes séries. Echanges possibles. Envoyez vos listes à Cédric Bacquerie, 9 rue Desaix, 65000 Tarbes.

Collectionneur propose VHS rares SF/Fantastique : **Le Corps et le Fouet**, **Le Fantastique Homme-Colosse**, **Crimes au Musée des Horreurs**, **The Day of the Triffids**, **La Galaxie de la Terreur**... Liste contre 3 timbres à Daniel Vanloene, 315 rue Tattin, 62730 Les Attaques.

Vds, éch., ach. trading cards *Star Trek*. Rech. cartes signées. Nathalie Lepouder, 39 square Michel Chasles, 77350 Le Mée sur Seine.

Vds en lot *Impact* 1 à 79. Vincent au 02 40 65 89 15 (*c'est pas Goggabert qui tendrait sa culotte spécial même ! Je vais appeler, pour voir...*).

Vds importante collection *X-Files*, *Jurassic Park*, *Star Trek*, *Star Wars*... Cède collection VHS neuves (James Bond, Hitchcock...). Liste sur demande à Fernand Thein, 39 rue de la Nouvelle, 59554 Tilloy-lez-Cambrai.

Réalise BO pour films : thriller, fiction, gore... Propose CD de démo contre 20 F port compris. Eric Meunier, rue Grande, Route d'Aups, 83690 Tourtour.

Rech. tout doc (gratos ou vraiment pas cher) sur le cinéma français de SF (surtout les 20 dernières années) pour pouvoir finir mon mémoire. Emily Thibaults, 16 rue Saint Ghislain, 59144 Bry.

Rech. et éch. épisodes de *La Quatrième Dimension*. Philippe Colmels, Rés. Le Cristal B, 83500 La Seyne.

Vds nbreuses figurines **Star Wars** (1977 à 1985), vaisseaux, playsets, nouveaux jouets **Star Wars** US. Liste sur demande à Michael Wincq, 62 rue Pierre-Taillier, 7603 Bonsecours, Belgique.

Ch. version intégrale de **L'Enfer des Zombies**. Christian au 04 77 67 03 68.

Vds nbreuses VHS de films et séries TV... Liste contre 2 timbres à Xavier Hatron, 2 ruelle Muret, 78200 Soindres.

Vds trading cards **Alien Legacy** (90 cartes : 140 F port compris). David au 04 75 43 54 05.

Vds nbreuses VHS originales. Liste contre 3 timbres à T. Sersy, Beausoleil, Bt A4, n°303, 13004 Marseille.

Vds nbreuses VHS : **Un Pilote dans la Lune**, **La Revanche de Frankenstein**, **L'Homme-Araignée** (... *a du mal sur pieds...*), etc. Tayeb Benchicha, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Rech. romans de Stephen King : «Le Fléau» (1ère version), «Creepshow», «The Bachman Books», «Nightmares in the Sky», «Gargoyles and Grotesques», «My Pretty Pony», «Short Stories». Vincent Schmitt, 28 Les Hameaux du Bois, 57155 Marly.

Vds 15 F pièce *X-Files Magazine* 1 à 20 et *X-Pose* 1 à 7. Rech. VHS de **Hellraiser 1 à 4**. Christophe au 06 81 41 12 73.

Rech. version intégrale de **L'Enfer des Zombies**. Pascal Arnaud, Rés. Les Cèdres D, Parc Berthault, 20000 Ajaccio.

Rech. bandes dessinées de Vampirella. Marlene au 03 60 39 01 71.

Rech. BO de **La Chair et le Sang**, **Dark Crystal** et **Excalibur** + manga «Angel». Mollo Lafontée, 27 Bd Lannec, 35000 Rennes.

Collectionneur propose + de 900 titres pour échanges : SF, kung-fu, western, animation... Liste sur demande à Robin Gattis-Beruil, 10 rue du Bon Pasteur, 13100 Aix en Provence.

Rech. VHS de **Amityville 2, 3 et 4**. Grégory Marquet, 113 rue Henri Barbusse, 62660 Ecourt St Quentin.

Agent débordé vd une grande partie de sa collection *X-Files* (*des affaires classées, j'espère !*). Liste contre 1 timbre à Dorith Tamir, 23 rue du Père Corentin, 75014 Paris.

Vds nbreuses BO en CD. Rech. BO de **Freddy 4**, **Halloween 4 et 5**, **Evil Dead** et VHS de **Psycho Sisters** et **The Dead Next Door**. Tél. 06 82 37 66 70.

L'association SIN'ART a pour objectif de promouvoir le cinéma amateur à travers la vente par correspondance de films et fanzines. Créateurs et fanéditeurs, n'hésitez pas à nous contacter. Catalogue disponible sur simple demande à SIN'ART, 8 rue Jean Petit, 25000 Besançon.

Urgent, ch. pour moyen métrage costumes de Boba Fett, Greedo, marionnette de Jabba et vaisseau de Boba Fett. Thomas au 02 31 79 25 05.

Vds jouets, figurines Marvel, *Babylon 5*, *Star Trek*, *Spawn*... Liste contre enveloppe timbrée à S. Moscata, 42 rue des Faucheux, 03100 Montluçon.

Vds au plus offrant *E.F.* 1, 2, 3 et 9, ou éch. contre *M.M.* 1 à 7, 9 à 11, 13, 14, 18, 20 à 22 et 24. Ch. collectionneurs Michael Jackson. Arnaud Talour, 13 rue de Quatrebarbes, 49100 Angers.

Rech. jouets **Star Wars** 1977-1985 et nouveautés 95-99. Patrick au 03 85 41 86 96.

Rech. VHS de **Le Cobaye**, **Comme un Cheval Fou** + épisode **Les Démons du Passé** de *La Vie à Cinq* + tout doc sur David Hutchinson. Christelle Lamari, 34 av. du Ray, Tour 4C, 06100 Nice.

Rech. version intégrale de **L'Enfer des Zombies**. Vds 50 F pièce VHS de **True Lies**, **Jurassic Park**, **Grease**, **Evil Dead**, **Piège de Cristal** et **Mask**, laserdisc VF de **Blade Runner** director's cut (100 F), *M.M.* 27 (offert pour toute K7 achetée. (*Mais où tu trouves tous ces Mad 27, toi ?*). Pierre-Olivier Ville, route du Onivet, 69700 Givors.

Rech. les «making of» des films de Luc Besson. Laurent Raynaud, 65 rue Pasteur, 59156 Lourches.

Vds VHS de films et séries SF/Fantastique : *Twin Peaks*, *Le Prisonnier*, *Happy Days*... Franck Géy, 106 rue Charles III, 54000 Nancy.

Roger Vidal, Fontainebleau

Je t'écris pour réclamer le retour de *Tonton Mad Vs. the Flying Jaquette*. Ainsi, prenez une belle blonde siliconnée avec des lèvres à foutre le feu à la braguette (*allons bon !*). Prenez un rocker minable, genre beauf des années 70, tatoué de la tête à la queue (*arrête, ça doit faire mal...*), mariez les deux ingrédients pour obtenir un mariage médiatique suivi par *Télé-7-Jours* et notre ex-reporter Isabelle Caron (*mon Dieu, comment va-t-elle ?*). Le sujet : la nuit de noces de Pamela Anderson, cassette exclusive, soit-disant porno, de 75 minutes. Chouette, se dit JPP, les mains moites et les joues maquillées au fer rouge, ça va nous changer des bimbos barbantes de Arthur sur TF1 (*JPP il se dit rien du tout, JPP, il achète pas ce genre de K7, d'abord !*).



L'arnaque : refusé par Julien Courbet à *Sans aucun doute*, sur TF1 bien sûr, voilà ce qui attend le crédule espérant voir les galipettes de l'ex-sirène de ***Malibu***. Durée de la cassette : 75 minutes, durée des prouesses sexuelles : 8 minutes, durée de rien du tout : 67 minutes (*bé, mais c'est mieux que* ***Rocketman****. En plus, dans* ***Rocketman****, y'a même pas de sexe !*). Je dis «prouesses sexuelles», et encore, JPP, je suis sûr que la voisine du 5ème fait mieux avec son mari (*mais arrête de tout le temps me mettre en cause, j'y suis pour rien, moi ! Je suis devant le petit clavier de mon Mac, j'embête personne...*). Mal foutu, mal filmé, images à pleurer et en contre-jour (*pour une nuit de noces, c'est un peu normal, remarque*), résultat : 199 F de foutus en l'air. Je te joins, mon J.Pépatounet, le bon de commande, si tu veux vérifier par toi-même. Un ami qui te veut du bien.

Si tu tombes victime de ton propre mauvais goût, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, et puis tu exagères aussi, il y a tout de même un truc très fort dans cette K7 : son prix ! J.P.P.

Rémy Yerma, Toulouse

James Cameron, un plagiaire de génie ? Ils sont peu nombreux, à Hollywood, les réalisateurs capables de garder le contrôle de leurs films, quelle que soit l'ampleur de leurs budgets. Clint Eastwood, Scorsese, MacTiernan font partie de ces rares élus. Et James Cameron. Car, c'est paradoxalement dans le film le plus cher de l'histoire du cinéma que ce gars-là s'est décidé à nous offrir son œuvre la plus personnelle : comme dans le dernier John Woo, c'est bien d'introspection qu'il est en effet question dans **Titanic**. Alors, une fois pour toute, peu importe le pognon engagé dans l'entreprise **Titanic**. Ne reste au final que ce chef-d'œuvre bouleversant qui rend aussi mélancolique que l'écoute du splendide «Grace» de Jeff Buckley. Alléluia, donc, pour James Cameron.
Mais, si Cameron est un réalisateur hors-pair, que faut-il penser de ses talents de scénariste ? Ainsi, **Abyss** ressemble étrangement au *Sphere* de Michael-j'ai-deux-idées-et-j'en-fais-50-bouquins-Chrichton, le scénario d'**Aliens** a sans aucun doute été pompé sur *Etoiles, garde à vous* de Robert Heinlein. Ce livre raconte l'entraînement de super-soldats du futur, puis leur participation à une vilaine guerre les opposant à des aliens repoussants au corps d'araignée et à tête de catholique intégriste.
L'inspiration de **Terminator** serait, quant à elle, à rechercher du côté de **La Jetée** de Chris Marker. Ce film est propablement le plus important de sa filmo : avec lui, il pose les bases de son œuvre. Parce que James Cameron aime les femmes de caractère (ses mariages avec Gale Ann Hurd, Kathryn Bigelow ou encore Linda Hamilton le confirment), il fait de son héros une héroïne. Ainsi, à travers Sarah Connor, c'est sa propre évolution dans l'industrie du cinéma que Cameron filme : tandis qu'il effectue la transition entre son statut de «Yes-man» chez Roger Corman (**Piranhas 2**, c'était lui !) et celui d'auteur, son héroïne alter-ego, femme soumise (elle ne réagit pas lorsque son copain lui pose un lapin, ni lorsqu'un sale morveux lui renverse volontairement sa glace dessus) se métamorphose après 1 h 30 de comic-book live en walkyrie/mère du futur.
C'est enfin, et également dans **Terminator**, qu'apparaît un autre de ses thèmes de prédilection : celui, non de la fin du monde, mais de la fin d'une époque : tandis que l'imminence de la 3ème guerre mondiale s'annonce dans ce dernier par une tornade qui s'approche, c'est dans la promesse d'une ère de collaboration future entre E.T. et humains que se conclut **Abyss**.



Dessin : envoi de Gil. C'est vrai que c'est bien envoyé, ceci dit...

LE TITRE MYSTERIEUX



Dis donc, tu sais quoi ? ils parlent de remettre les Craignos Monsters, *dans* Mad Movies... *Euh... sans déc', ah ben ils ont pas peur du ridicule, les gars. Si tu veux mon avis, Paulo, le bon goût se perd de nos jours, allez, vas-y tape, on n'est pas là pour rigoler...* C'est vrai, ils ont raison, nous sommes juste là pour jouer au titre mystérieux, fournir la bonne réponse et remporter tout gratuit le prochain numéro de *Mad Movies*. C'est le cas de Oliviet Strecker, de Marseille, notre seul lecteur a avoir reconnu le titre précédent : **Atomic Collège** de Richard W. Haines et Samuel Weil.

Vds M.M. 7 à 117, *E.F.* (1969-1990), *Fluide Glacial*, nbreux magazines. Ch. VHS de **Patrick Dewaere : une Vie d'Acteur**, **Histoire d'Ô**, **Baptêmes**... Frédéric Métais, Les Bruyères, 39620 Velanne.

Vds comics US et français (*Strange*, *Titans*, *Nova*...), ainsi que divers produits **Star Wars**. Liste sur demande à Anthony Meunier, 4 rue des Moulins, 71100 Chalon sur Saône.

Vds affiches de films, photos d'exploitation et revues de cinéma. Tous genres (spécialisée dans le fantastique), tous formats : de A comme **Armageddon** à Z comme **Zombie**. Plus de 1000 titres disponibles. Longue liste contre deux timbres à Christine Fernandez, B.P. 50, 13366 Marseille Cedex 11.

Rech. épisodes *X-Files* saison 3. Stéphane au 01 39 82 04 41 vers 20 h.

Vds trading cards *X-Files* et *Star Wars*, ainsi que quelques jouets et livres sur **Star Wars**. Olivier Rypoll, 8 rue Maître Genet, 84000 Avignon.

Rech. *Fangoria* n° 155, *Générations Séries* 21 et 22, *Watchdog* n° 2, 8, 10, 13, 16, 18 à 20, 23 à 27, 29, 31 et 34 à 37, *Darkside* (novembre 93), *Femmes Fatales* vol. 5 n° 2, Vol 6 n° 1, vol. 6 n° 7, ainsi que les 15 premiers numéros de *Draculina*. Tél. : 01 64 86 02 93, après-midi ou soirée.

Vds photos, trading cards, guides sur ***Buffy***, *X-Files*, *Dawson's Creek*. Liste sur demande à Nicolas Vaulay, 36 rue Paul Langevin, 34290 Montblanc.

Rech. épisode *Le Pacte* de la série ***Millennium*** qui a été diffusé sur A2 à 2 h. 20, au lieu de 1 h. 30. Je l'avais mis à enregistrer, mais j'ai loupé les 20 dernières minutes (*oui, on a tous nos petits ennuis, mais on va pas emb...er les lecteurs avec ça...*). Je recherche aussi **Les Survivants de la Fin du Monde**, **Le Voyage Enchanté**, des épisodes du feuilleton *Le Voyage Extraordinaire* et **Pour L'honneur des Scouts**. Patrick Sovary, 129 rue de Sèze, 69006 Lyon.

Ch. l'intégrale de la série télé *Highlander*. Fred Blum, Groupe Géographique, BP 209, 89300 Joigny cedex.

Vds 160 F + frais de port coffrets *Friends* en VF : saison 2, épisodes 1 à 12, et saison 3, épisodes 13 à 25. Samantha Le Gall, Domaine du Prieuré, 41120 Valaire.

Vds nbreux romans SF/Fantastique (*Néo*, *Marabout*...). Liste contre 2 timbres à Emmanuel Guzzi, 20 rue St Joseph, 38000 Grenoble.

Vds au plus offrant *E.F.* 1 à 130, n° de M.M. épuisés et VHS de **Motor Psycho**. Thierry au 03 61 83 07 99.

L'association Le Musée des Vampires ch. membres au(x) goût(s) obscur(s) (*ça veut dire quoi ces goûts obscurs, vous faites pas de bêtises dans le noir, au moins ?*). Au programme des réjouissances : organisation d'expositions, soirées gothiques, concerts et convention Jean Rollin autour 99. Intervenants et passionnés bienvenus. Le Musée des Vampires, 12 rue de Luxembourg, 08000 Charleville-Mézières.

Achète *Mad Movies* 1 à 15 (TBE), faire offre à François Albot, 91 rue Casimir Delavigne, Bât. E, 76600 Le Havre.

Rech. à prix intéressant revues de ciné (*Positif*, *HK Orient*, *Mad Movies*...) ainsi que des posters sur Abel Ferrara, Wong Kar-wai et le cinéma australien. Stéphane Lebreton, route de Lormandière, 35131 Chartres de Bretagne.

Vds VHS de **Stargate**, **Judge Dredd**, **Color of Night**... Liste contre un timbre à Fabien Poll, «Saraille», 47360 Lacépède.

Vds albums Conan dans la collection Les super héros. 03 84 52 51 64, après 18 h.

Rech. tout doc sur Sarah Michelle Gellar. Fatima Hadji, 35 rue Lanthier, 13003 Marseille.

Rech. docs sur Leslie Cheung, Wang Tsu Hsien, les 3 **Histoires de Fantômes Chinois** + BO du premier film. Bertrand Cobol, 47 ch. de Pellepart, Bt V, Rés. Champlain, 31500 Toulouse.

Vds, ach., éch. CCG et trading cards *X-Files*. Virginie Brun, 76 rue Corneille, 50110 Tourlaville.

Éch. films fantastiques VOST, *Twin Peaks*, *Prisonnier*... *Hitchcock Presents*, *Albator*, *Vic le Viking*... Francis Gay, 106 rue Charles III, 54000 Nancy.

Ch. K7 vidéo de **Beetlejuice** (VF ou VOS-titrée) et BO **Hocus Pocus**. Contacter Corinne au 01 44 23 85 32.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- amateurs SF/horreur pour sorties ciné et vidéo sur Château-Thierry et sa région. Esther Czaka, 105 B av. de Soissons, 02400 Château-Thierry.

- maquilleur (se) bénévole et motivé (les bénévoles sont souvent moins motivés que les grassement rétribués, t'as noté ça toi aussi ?) pour court métrage dans la région lyonnaise avec le grand Jean-Louis Cosins. Walter au 04 78 09 94 58.

- acteurs amateurs 16-25 ans pour tournage d'un film d'horreur juillet 99. Ch. caméra 16mm ou opérateur avec son propre matériel. Secta Fred Dorp, c/o Frédéric Weiss, 30 ch. de Kleindal, 57740 Longeville-les-Saint Avold.

- correspondant(e)s 20 ans et + fans de Craven, Carpenter, Raimi, les frères Coen, Peter Jackson... Florian Commenge, 16 bis rue Jean-Baptiste Chopin, 69009 Lyon.

- correspondant(e)s pour parler de tout et de n'importe quoi. Vincent Tanguy, 171 rue du Pog du Pont Neuf, 86000 Poitiers.

- dessinateur confirmé pour projet de BD (heroic-fantasy, cyber-punk). Pas sérieux s'abstenir. Matthieu Monzani, 9 rue du Cantin, 62300 Lens.

- à rentrer en contact avec des fans de ***Buffy the Vampire Slayer*** et des fans de catch (ça ne doit pas être facile de concilier les deux, dis donc !). Je recherche aussi le film **Buffy contre les Vampires**, **Demons I et II** et **Evil Dead II**. S. Houzé, 2 rue Edouard Pichot, 95270 Asnières-sur-Oise.

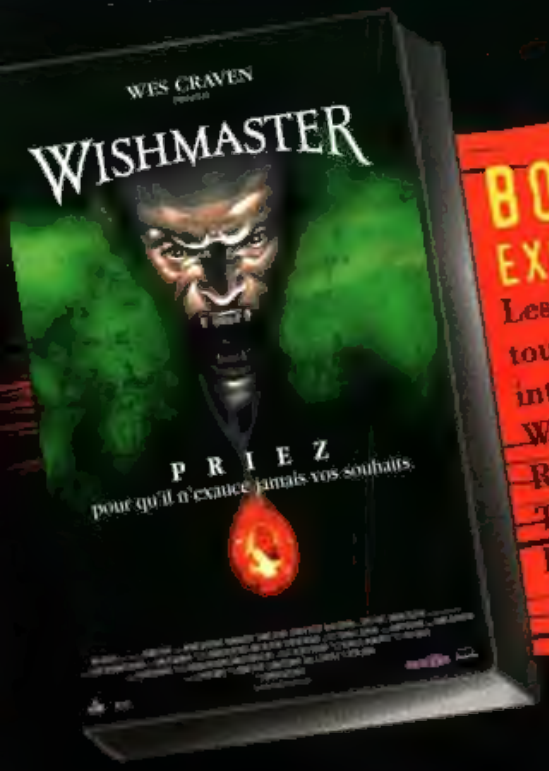
WES CRAVEN

Le Maître du Suspense

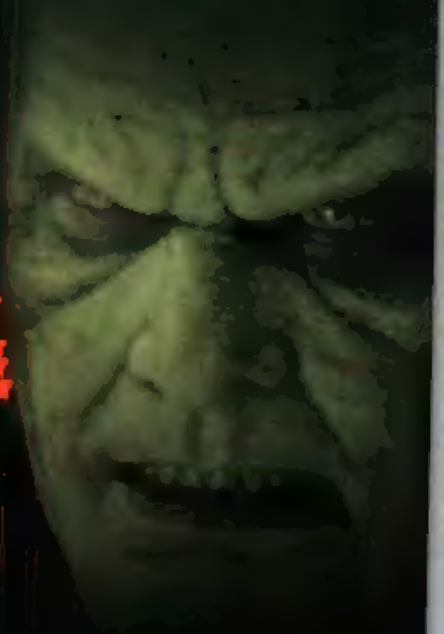
présente

WISHMASTER

le Maître des Vœux



BONUS EXCLUSIF!
Les extraits du tournage et les interviews de Wes Craven, Robert Englund, Tony Todd et Kane Hodder !



LE FILM QUI VA EXAUCER TOUS VOS VOEUX...

ÉGALEMENT EN LASERDISC ET DVD VIDEO

CTV INTERNATIONAL FILM OFFICE 96.9 VOLTAGE

DISPONIBLE À LA VENTE EN AVRIL

BABYLON 5



EST ENFIN DISPONIBLE SUR TERRE
EN VIDEO LE 17 MARS 99



Le pilote et l'intégralité de la saison 1 disponibles en cassettes et coffrets collector.

Plus de 15 heures de programme !



